

Delly

L'orgueil dompté



BeQ

Delly

L'orgueil dompté

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 224 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

Ce volume fait suite à
Aélys aux cheveux d'or

Numérisation :
Romance en ebook.

Relecture :
Jean-Yves Dupuis.

I

Aélys de Croix-Givre, en acceptant d'épouser son cousin, le prince Lothaire de Waldenstein, avait respecté les dernières volontés de son père.

Que d'événements avaient bouleversé sa jeune vie depuis qu'elle avait été mise en présence, pour la première fois, de Lothaire ! Aélys se rappelait avec émotion, malgré les années écoulées, le jour où dame Véronique, qui remplissait auprès d'elle, depuis la mort de ses parents, les fonctions de gouvernante et de dame de compagnie, lui remit, scellée des armes de Croix-Givre, l'enveloppe contenant les dernières volontés de son père, cette lettre révélant la promesse faite au mourant par Waldenstein, le père de Lothaire, d'unir son fils à la belle Aélys.

Avec quelle révolte de tout son être, Aélys n'avait-elle pas pris connaissance du message, qu'elle considérait comme une atteinte à son droit

de choisir seule, en toute indépendance, l'écu de son cœur ! Lothaire de Waldenstein, son futur époux ! Non, cela n'était pas possible, jamais elle ne consentirait à unir sa destinée à celle du jeune prince. Tout la séparait de lui.

Dès sa première rencontre avec le jeune homme, Aélyls s'était tout de suite aperçue que leurs caractères s'opposaient l'un à l'autre. Lothaire, bien qu'il se fût efforcé d'être aimable, n'avait pu lui cacher le côté orgueilleux, autoritaire, violent même, de son caractère. Devant sa volonté inflexible, tout devait plier.

Aélyls, tout en reconnaissant à son cousin un charme séduisant dont elle n'avait pu elle-même se défendre, avait répondu aux paroles hautaines et narquoises de Lothaire par une attitude qui exprimait son indignation, sa révolte et aussi sa ferme résolution de ne pas subir son joug sans réagir.

Et c'était à cet homme fier et orgueilleux qu'Aélyls, la belle Aélyls aux cheveux d'or, était destinée. Elle se révoltait de toutes ses forces.

– Vous devez obéir, Aélyls, lui répétait

Véronique, car la volonté d'un père est sacrée et elle est doublement sacrée lorsqu'il s'agit de celle d'un mourant.

Comment résister à une telle prière ? Il ne lui restait qu'une seule chance d'échapper à son destin : le refus du prince de l'accepter pour épouse. Son espoir, son suprême espoir, fut déçu. Lothaire de Waldenstein, respectueux de la volonté de son père, conquis tout de suite par la grâce et la beauté d'Aélyls, ordonna des fiançailles officielles.

Ni les machinations et les obstacles dressés sur la route des jeunes gens par la jolie Sidonia, qui rêvait d'épouser le prince, ni le complot ourdi par le comte de Brorzen, le père de Sidonia, et la princesse Jutta, tante de Lothaire, ne purent séparer les deux fiancés. Le prince réussit à déjouer les ruses de son entourage, à vaincre la sourde hostilité de ceux qui projetaient de faire échouer son mariage.

Maintenant, Aélyls était sa femme envers et contre tous. Serait-elle heureuse ?

*

Aélys avait projeté d’aller faire, dans la matinée du lendemain, une première visite des jardins – seule, puisque Lothaire l’y autorisait. M^{me} de Sucy, sa dame d’honneur, qui était occupée à terminer une tapisserie, ne lui était décidément pas sympathique, sans qu’elle pût très bien définir pour quel motif. Néanmoins, comme elle ne voulait pas la blesser, elle lui dit simplement :

– Le prince, sachant que je suis très amateur de promenade, me laisse libre de sortir seule, pour ne pas vous déranger trop souvent, madame.

– Mais, Altesse, je suis toute prête...

– Non, non, continuez votre travail. Je saurai très bien retrouver mon chemin, ne craignez rien.

Et, adressant à M^{me} de Sucy un petit signe gracieux, Aélys quitta le salon.

« Bien accommodant, notre prince ! Mais elle a raison d’en profiter vite, car je doute que cela dure », murmura la dame d’honneur avec un

sourire d'ironie.

Aélyls traversa la grande terrasse, entre deux bassins où retombaient des gerbes d'eau et descendit les degrés de marbre. Elle s'engagea au hasard dans une allée qui serpentait entre des bosquets fleuris. Ces jardins de Sôhnthal ménageaient à celui qui les visitait pour la première fois de constantes surprises : statues d'un travail exquis, vases de marbre décorés de parfaites sculptures, rotonde de porphyre dont les colonnes étaient enguirlandées de jasmin et de roses, petit lac sur lequel voguaient des cygnes, pavillons chinois, persan, et un troisième, du dix-huitième siècle, caché sous les épais ombrages de marronniers séculaires. Quant aux parterres de fleurs, ils devaient être sans rivaux, et Aélyls songeait que le pauvre Jean Forignon se fût desséché de dépit s'il avait pu les comparer à ceux de Croix-Givre, qui recevaient pourtant tous ses soins.

L'orangerie, elle aussi, était tout autre chose que celle du Château-Vert. Comme Aélyls s'arrêtait un peu longuement pour en admirer les

marbres roses dorés par le soleil, elle entendit des pas derrière elle et, se retournant, aperçut la comtesse Brorzen, qu'accompagnait sa dame de compagnie, la comtesse Fützel – cette vieille dame qui engageait si bien jadis le prince Lothaire à faire fouetter par le Kalmouk la toute petite Aélylys.

Les deux promeneuses saluèrent la jeune femme qui, par politesse, faisait quelques pas vers elles.

Par politesse uniquement, car la seule vue de Sidonia provoquait chez Aélylys une sensation pénible, une sorte d'impatience mêlée d'aversion.

De son côté, la comtesse semblait faire effort pour prendre une physionomie aimable ; mais elle était trop la fille et l'élève du comte Brorzen pour ne pas réussir dans la dissimulation.

– Je fais connaissance avec ces superbes jardins, dit Aélylys en tendant la main aux deux dames. Et je suis vraiment dans l'émerveillement !

– Avez-vous visité les serres, Altesse ?

questionna Sidonia.

– Non, pas encore. Je les réserve pour une prochaine promenade, car, de loin, elles m’ont paru très vastes.

– Elles le sont, en effet, et il faut du temps pour les voir en détail. Si Votre Altesse aime les fleurs, elle trouvera là de rares et admirables collections. Le prince Lothaire a rapporté de ses voyages les plus beaux spécimens de la flore asiatique, que soigne, que sélectionne de façon parfaite un jardinier chef qui est un véritable artiste. Il y a notamment des camélias roses, plus grands et plus fournis que ceux connus jusqu’ici, qui font l’admiration de tous les visiteurs.

En continuant de parler des jardins de Sôhnthal, Aélyls, Sidonia et la vieille dame prirent la direction du palais, que toutes regagnaient, car l’heure du déjeuner approchait. Du coin de l’œil, Sidonia regardait haineusement la jeune femme vêtue d’une souple robe blanche, coiffée d’une paille de riz dont les bords un peu larges ombrageaient son profil délicat. Et, nerveusement, les mains de la blonde comtesse

serraient le manche d'ivoire de l'ombrelle qu'elles tenaient.

Au bout de l'allée apparut un jeune valet en livrée, qui tenait en laisse les deux chiens turcomans. Il boitait fortement. Quand il fut un peu plus près, Aélyls reconnut Julius, le petit domestique pour lequel, à Croix-Givre, elle avait imploré Lothaire. Il avait un peu grandi, mais il semblait plus frêle encore. Dans son visage émacié, les yeux s'enfonçaient, humbles et craintifs... Il se rangea au bord de l'allée, en s'inclinant, et en maintenant près de lui les deux énormes bêtes. Mais Aélyls s'arrêta et dit avec une douce bienveillance :

– Je suis contente de vous voir, Julius. Est-ce vous qui êtes chargé de promener les chiens de Son Altesse ?

Pendant quelques secondes, Julius demeura muet. Il avait la figure stupéfaite d'un être qui ne sait trop si c'est bien à lui que l'on s'adresse.

– Oui, madame, répondit-il enfin.

Ses yeux, craintivement, se levaient un peu sur

la belle princesse qui lui parlait avec bonté, qui le regardait avec un intérêt compatissant.

– Ne vous donnent-ils pas trop de mal ?

– Quelquefois... Aujourd'hui, ils sont calmes...

Un des chiens, tirant sur la laisse, avança un peu sa tête vers Aélyls, qui passa la main sur les longues oreilles soyeuses.

– Oh ! Altesse, prenez garde ! dit la comtesse Fützel avec effroi. Personne n'ose les toucher, en dehors de leur maître !

– Je n'en ai pas peur. Il me semble que j'aime trop les chiens pour qu'ils veuillent me faire du mal... Mais pourquoi boitez-vous ainsi, mon pauvre Julius ? Que vous est-il arrivé ?

– Ce n'est rien, Votre Altesse... murmura le jeune valet, dont les yeux se baissèrent de nouveau, dont le visage souffrant se contracta un peu, tandis que tremblaient les lèvres.

– Comment, ce n'est rien ! Quel accident vous est-il arrivé ?

– Ce n'est pas un accident... C'est un coup de botte que m'a donné Son Altesse hier soir.

Aélyls étouffa une exclamation. Elle devint presque aussi pâle que Julius ; puis, soudainement, une rougeur d'indignation monta à son visage.

– Il faudrait vous faire soigner, mon pauvre enfant, pour ne pas risquer de rester infirme, dit-elle en essayant de maîtriser le tremblement de sa voix.

Julius baissa la tête sans répondre. Une sorte de sanglot, tout à coup, gonflait sa poitrine. Aélyls eut peur d'éclater, elle aussi, devant ces deux femmes qu'elle pressentait pleines de malveillance et dont la morgue devait s'offusquer de cette bienveillance pour un humble valet. Elle adressa un doux petit signe d'adieu à Julius et reprit sa marche vers le château. Mais, maintenant, elle n'avait plus le courage de parler. En haut des degrés, elle prit congé des deux comtesses et se dirigea vers son appartement.

– Ah ! avec une pareille sensibilité, elle n'a pas fini d'en voir ! murmura la vieille dame avec un méchant sourire.

Sidonia suivait d'un regard noir l'élégante

silhouette qui s'éloignait dans la chaude lumière de ce matin ensoleillé. Elle dit entre ses dents :

– Oui, il se chargera de lui apprendre à garder son rang !... Mais elle est trop belle, cette Aélyls ! Elle est... elle est capable de le charmer, du moins un certain temps. Et ce sera trop affreux pour moi !... Elle surtout... Je la hais... je la hais comme jamais je n'ai haï aucune autre... et je la redoute... Souvenez-vous qu'à Croix-Givre, déjà, elle semblait tant lui plaire. Et elle n'était encore qu'une enfant. Maintenant, maintenant, c'est bien autre chose.

– Il vous reviendra, chère comtesse !... Il vous reviendra, ne craignez rien ! Et vous serez notre princesse... du moins, vos amis dévoués feront tout pour cela.

Aélyls, encore toute remuée par l'émotion douloureuse, entra dans le salon vert. Elle venait à peine de s'y asseoir qu'apparut M^{me} de Sucy – une M^{me} de Sucy au visage rouge, altéré, aux mains tremblantes, qui s'agrippèrent à une chaise, comme si la dame d'honneur avait peine à se soutenir.

– Que vous arrive-t-il, madame ? s'écria Aélyls en se levant pour s'approcher d'elle.

– J'ai... je viens de... Son Altesse le prince Lothaire m'a fait appeler pour m'adresser des reproches...

– Des reproches pour quoi ?

– Parce que Votre Altesse avait modifié sa toilette, contrairement à l'étiquette.

– Eh bien ! vous avez répondu que vous n'y étiez pour rien, que c'est moi qui l'ai voulu.

– Le prince ne l'entend pas ainsi. Étant donné la jeunesse et l'inexpérience de Votre Altesse, je suis placée près d'elle pour la diriger, pour la guider ; donc je suis responsable de ses actes... J'ai été durement admonestée, Altesse... je suis avertie que cette charge de dame d'honneur me sera retirée si je ne remplis pas strictement mon devoir...

– Je le regretterai, madame. Mais cette considération ne pourra m'empêcher d'accomplir, moi aussi, ce que je considérerai comme un devoir. Toutefois, je ferai mon

possible pour que vous n'ayez pas à en souffrir... Pardonnez-moi d'être cause des remontrances que vous venez de recevoir et qui auraient dû s'adresser à moi seule...

M^{me} de Sucy, en s'inclinant sur la main qui lui était tendue, murmura qu'elle ne songeait pas le moins du monde à en vouloir à la princesse, si bonne... Mais le regard qu'elle glissa sur la jeune femme, un instant plus tard, en se retirant pour l'heure du repas, démentait cette affirmation.

Seule, Aélyls vint s'appuyer contre une des portes vitrées ouvertes. Machinalement, elle laissait errer son regard sur le sombre horizon de forêts. Tout son être vibrait d'indignation. Injustice impitoyable, dureté, voilà donc ce qui existait toujours – plus que jamais sans doute – en ce Lothaire charmeur... ce redoutable Lothaire...

Et un frisson, tout à coup, secoua les épaules de la jeune femme. À ses oreilles venait le bruit d'un pas ferme, d'un léger cliquetis d'éperons sur le pavé de marbre. Au seuil de la porte de glaces ouverte sur le jardin d'hiver, apparut le prince,

vêtu de la petite tenue de colonel général des hussards rouges qu'il avait coutume de porter quand il résidait dans la principauté.

Aélyls resta immobile, ne tourna même pas la tête. Il s'approcha, en disant avec une intonation d'ironique impatience :

– Es-tu sourde ou aveugle ? Que signifie cette façon de m'accueillir ?

D'un vif mouvement, Aélyls se détourna, montrant ses yeux chargés d'un ardent reproche.

– Pourquoi avez-vous blâmé M^{me} de Sucy, quand c'était à moi que vous deviez vous adresser ?

– Parce que cela me plaisait, mon enfant.

Il la regardait avec un air de moquerie.

– ... Il en sera de même chaque fois que tu commettras quelque faute, quelque infraction aux coutumes qui ont cours ici. Ta dame d'honneur, ou quelqu'un d'autre, recevra les reproches ou la punition mérités par toi.

– Une si odieuse injustice ne peut m'étonner de votre part !

Non, il était impossible qu'elle ne se révoltât pas, en dépit de toutes ses résolutions de calme, de patience !... Et voilà qu'au lieu de se fâcher il souriait, railleur et amusé !

– J'aime ta franchise, Aélylys ; elle me change de ce que j'ai coutume d'entendre... donc, pour en terminer avec ce sujet, j'ai ordonné à M^{me} de Sucy de tenir très strictement à l'observation, par toi, de tous les points d'étiquette dont je ne t'aurai pas dispensée... Car, naturellement, tu restes libre de t'adresser à moi pour obtenir des dérogations que, très probablement, je ne te refuserai pas.

Une brûlante rougeur de colère monta au visage d'Aélylys. Ainsi, voilà ce qu'il voulait : l'humilier, la tenir dans une plus étroite dépendance, l'obliger à la prière, chaque fois que sa conscience ou son cœur refuserait de se prêter à des usages, des habitudes qu'ils réprouvaient. Sa tacite promesse d'acquiescement n'était plus dès lors, aux yeux de la jeune femme, qu'une ironique fantaisie de despote.

Elle détourna la tête, en serrant nerveusement

ses lèvres tremblantes. Il n'eût servi à rien de répliquer puisqu'il ne lui restait qu'à se soumettre en montrant qu'elle ne le faisait que par contrainte.

– Où sont donc tous les vases de fleurs qui ornaient cette pièce ? demanda Lothaire après un rapide coup d'œil autour du salon.

– J'en ai porté une partie dehors... Il m'est impossible de supporter ces parfums, répondit brièvement Aélyls.

Puis, avec une amertume nuancée d'ironie, elle ajouta, en regardant de nouveau Lothaire :

– Sans doute, pour cela aussi, aurais-je dû demander votre autorisation ?

– En principe, oui, car ces fleurs se trouvaient ici par mes ordres. Mais je veux bien avoir égard à la susceptibilité de ton tempérament sur ce point... et je ne te ferai pas de reproches.

Elle baissa légèrement les yeux. Quelle redoutable douceur il pouvait prendre, tout à coup, ce regard énigmatique, ce regard d'enchanteur !

– Tu as fait une promenade, ce matin ? Je t’ai aperçue...

Il se rapprochait d’elle. Une main ferme, impérieuse, se posa sur son épaule qui essaya de se dérober – vainement.

– ... Que dis-tu de nos jardins ?

– Ils sont admirables...

La voix d’Aélylys était basse, contrainte. La jeune femme revoyait le pauvre Julius, si pitoyable sous sa riche livrée, Julius, frappé cruellement, et qui peut-être resterait infirme. Mais elle ne pouvait rien tenter en sa faveur. Lothaire, s’il apprenait que sa femme avait interrogé le jeune valet, serait capable de punir le malheureux garçon, après avoir dédaigneusement repoussé toute démarche faite pour adoucir son pénible sort.

– Je te ferai visiter les serres. Tu y verras des choses intéressantes...

– C’est ce que m’a dit la comtesse Brorzen.

Aélylys redressait la tête, regardait le prince. Avec une sorte d’émoi, elle cherchait à saisir sur

la physionomie de Lothaire l'effet produit par le nom de la femme qu'il aimait, de celle qu'il eût épousée, s'il en eût été libre.

– Ah ! oui, tu as rencontré Sidonia et la vieille Fützel ? Je vous ai aperçues revenant ensemble... Tes cheveux bouclent autant qu'autrefois, Aélyls... et ils ont toujours la même nuance...

Elle détourna la tête, avec une sorte de tremblante impatience. Allait-il recommencer... comme à Croix-Givre ? Mais elle savait, maintenant... elle savait...

Comme cette main frémissait !... Elle essaya encore de dégager son épaule. Lothaire eut un rire bas, doux et railleur à la fois.

– On ne m'échappe pas ainsi, jeune fée. Voistu, mieux vaudrait te résoudre dès maintenant à ne plus faire la petite révoltée, car, tôt ou tard...

Aélyls rejeta sa tête en arrière, d'un mouvement presque violent.

– Tôt ou tard... quoi ? Pensez-vous que je changerai d'avis à votre sujet ?... que j'approuverai vos injustices, vos... cruautés ?

– Qu'est-ce que tu en sais, de mes cruautés ?
Que t'a-t-on raconté ?

Il se penchait, et Aélyls vit tout près d'elle ses yeux éclairés d'une lueur vive, où elle crut saisir de la colère.

– Personne ne m'a rien raconté.

– Alors ?

– Eh bien ! je sais que vous n'avez pas changé, voilà tout.

On entendait un léger bruit de pas. Lothaire laissa retomber sa main et s'écarta de la jeune femme. Le maître d'hôtel apparut, venant annoncer le repas. Dans la petite salle à manger aux faïences persanes, le prince, comme la veille, causa avec autant d'aisance que si aucun dissentiment ne le séparait de la jeune femme, pâle et contrainte, assise en face de lui, et qui s'efforçait de lui répondre avec une apparente liberté d'esprit, à cause des serviteurs présents. Puis, le déjeuner terminé, il emmena Aélyls dans le salon de musique. Sur sa demande, elle joua une sonate de Mozart, nerveusement d'abord,

mais bientôt, emportée par sa passion pour la musique, en y mettant toute son âme.

– C’est fort bien, dit Lothaire d’un ton approbateur.

Il s’était assis à quelques pas du piano et appuyait contre sa main son visage attentif.

– ... Nous pourrons jouer ensemble, je le vois... Maintenant, chante-moi quelque chose.

– Je ne sais que des morceaux religieux, dit Aélyls.

– Qu’importe ! Chante ce que tu voudras... Cela te gêne-t-il, de t’accompagner toi-même ?

– Oh ! pas du tout !

Elle avait envie d’ajouter : « Ce qui me gêne, c’est que vous soyez là... » Mais sa ferveur d’artiste l’emportait en ce moment sur toute autre considération, lui faisait oublier l’auditeur qu’elle savait cependant un juge de haute compétence. Dans le silence du grand salon tendu de vieux Beauvais, sa voix s’élevait, pure, chaude, passant d’une douceur ravissante à l’émotion la plus ardente. Quand la dernière note expira sur ses

lèvres, Aélyls se détourna lentement. Le prince était maintenant debout au seuil d'une des portes-fenêtres qui, de ce côté, ouvraient sur de larges pelouses garnies de corbeilles fleuries. Il laissa passer quelques instants avant de tourner la tête vers la jeune femme. Dans l'ombre des paupières légèrement baissées, les yeux noirs avaient un éclat à la fois brûlant et doux.

– Ta voix a bien tenu ce qu'elle promettait. Avec quelques leçons de Marie Herz, elle sera tout à fait parfaite.

Lothaire parlait froidement, sans presque regarder Aélyls. Il ajouta, en revenant vers le milieu du salon :

– Cet après-midi, tu feras une promenade en voiture dans la forêt, pour en prendre un premier aperçu. Je crois qu'elle te plaira, presque autant que celle de Croix-Givre. M^{me} de Sucy t'accompagnera, ainsi que la comtesse Brorzen et le comte Sareczy... À ce soir, Aélyls.

– À ce soir, répéta-t-elle machinalement.

Elle venait de songer : « Il faudrait cependant

que je lui demande pour Cécile... Sans doute ne voudra-t-il pas me faire ce plaisir. Mais enfin, je dois essayer... Pauvre Cécile, qui désirait tant venir près de moi ! »

Lothaire enveloppait d'un rapide coup d'œil la physionomie hésitante. Il demanda brièvement :

– Désires-tu quelque chose ?

Elle rougit un peu de se voir ainsi devinée. Mais, en quelques mots simples et nets, elle exposa sa requête. À quoi il fut répondu :

– Je n'y vois pas d'inconvénient. Écris à M^{lle} de Forsan qu'elle peut venir dès maintenant. Elle aura près de toi le poste de lectrice et recevra des émoluments dont je fixerai le chiffre quand tu me la présenteras.

– Je vous remercie, dit Aélylys.

Elle ne pouvait tout à fait dissimuler la surprise que lui causait une si prompte acceptation. Lothaire eut un petit sourire d'ironie et, détournant les yeux du charmant visage encore ému de l'effort qu'Aélylys avait dû faire pour adresser sa demande, il sortit du salon, traversa le

jardin d'hiver pour gagner son cabinet ou Valérien de Seldorf, appelé par un bref coup de timbre, reçut l'ordre de lui faire la lecture des gazettes étrangères arrivées ce matin même. Tâche ardue, car le prince, qui parlait couramment toutes les langues d'Europe, ne supportait pas une erreur de prononciation. Valérien, quoique devenu polyglotte près de lui, en laissait parfois échapper quelque une. Alors, selon l'humeur du maître, c'était quelque mordante raillerie ou bien un mot de dure impatience. Le fait se reproduisait-il, le lecteur était chassé dédaigneusement, car le prince Lothaire avait continué de traiter le jeune baron comme il le faisait du petit garçon d'autrefois, et il était de notoriété, à la cour, que Seldorf, sorte de souffre-douleur sur lequel s'exerçaient tout particulièrement les variations d'humeur et les caprices despotiques de Son Altesse, avait coutume de recevoir plus de traitements humiliants que n'importe quel être de l'entourage princier.

Mais aujourd'hui, Valérien, s'apercevant tout à coup avec effroi d'une erreur commise dans la

lecture d'un journal anglais, eut la surprise de ne recevoir aucune observation. En glissant un coup d'œil inquiet vers le prince, il le vit accoudé à son bureau, la mine songeuse, les traits légèrement tendus... Et, peu après, interrompant brusquement le jeune garçon au milieu d'une phrase, Lothaire lui ordonna de se retirer.

« Son Altesse n'a certainement rien entendu de ce que je lui ai lu ! pensa Seldorf avec stupéfaction. Voilà bien la première fois que je lui vois pareille distraction ! Que lui prend-il ? Est-ce que la belle, l'incomparable princesse aurait, la toute première, le privilège de le faire rêver ? »

II

Aélyls, dès les jours suivants, commença de suivre une règle protocolairement établie. Le matin, après la messe entendue dans la chapelle du palais, elle prenait sa leçon d'équitation avec l'écuyer du palais, puis faisait, seule, une promenade dans les jardins. Après quoi, elle travaillait à quelque ouvrage d'aiguille, en la compagnie de M^{me} de Sucy, jusqu'au moment du déjeuner, toujours pris en tête à tête avec le prince. Le repas terminé, Lothaire l'emmenait dans le salon de musique, la faisait jouer seule ou avec lui, puis ensuite chanter. Quand il la quittait, elle avait quelques moments de solitude, jusqu'à la promenade en voiture où l'accompagnaient toujours la dame d'honneur et le comte Sareczy, auxquels se joignait parfois soit la comtesse Brorzen, soit la comtesse Sareczy. Au retour, on servait le café chez la princesse Jutta, dans le jardin d'hiver ou dans quelque pavillon des

jardins. Après quoi, Aélyls se retirait chez elle, lisait, dessinait ou faisait de la musique. Puis le dîner était servi dans la grande salle à manger aux lambris sculptés comme une dentelle. Le prince et sa femme le prenaient en compagnie de la princesse Jutta et des personnages de leur suite. Tous, ensuite, passaient dans le salon des Nymphes. Le prince, parfois, jouait au billard ou aux échecs ; le plus souvent, après quelques instants de conversation, il se retirait dans son appartement. Aélyls n'osait l'imiter. La princesse Jutta, très aimable, la retenait. On lui demandait de se faire entendre au piano et de chanter. Mais, sur ce dernier point, elle avait reçu interdiction formelle de Lothaire.

– Refuse, car je ne veux pas que tu abîmes ta voix, lui avait-il déclaré.

Aélyls se demandait quelle influence défavorable pourrait avoir sur cette voix déjà bien formée le fait de chanter pendant une demi-heure, de temps à autre, dans le salon des Nymphes. Mais comme il lui importait peu d'opposer un refus à la princesse Jutta, qui lui demeurait

toujours antipathique, elle n'avait pas cherché à connaître le motif de cette volonté de Lothaire et s'y conformait strictement.

Ce programme quotidien de la journée à Sôhnthal subissait parfois quelques variations, soit par une réception intime ou officielle, un concert donné dans la galerie Dorée, ou bien par les chasses qui étaient la distraction favorite du prince Lothaire.

Une douzaine de jours après son installation à Sôhnthal, Aélyss assista à l'une d'elles. Son éducation d'écuyère n'étant pas terminée, elle la suivait en voiture. La bonne comtesse Sareczy, sur sa demande, avait pris place près d'elle. Mais l'hallali impressionna si fortement la jeune princesse qu'elle donna l'ordre au cocher de retourner en arrière et d'aller attendre le retour du prince et de sa suite près du pavillon de chasse, où était préparé le déjeuner.

Des tables se trouvaient dressées dehors, dans l'espace découvert qui s'étendait devant le petit bâtiment, et une autre pour les princes à l'intérieur de celui-ci, dans la salle pavée de

marbre blanc et noir dont les murs boisés de vieux chêne étaient ornés de trophées cynégétiques. Aélyls, la comtesse Sareczy et la dame d'honneur s'assirent à l'entrée du pavillon, sur un banc où les valets avaient disposé de moelleux tapis. La conversation languissait, la jeune princesse faisant visiblement effort pour la continuer. La comtesse Sareczy, parfois, jetait sur elle un coup d'œil de discrète compassion. Combien elle était délicieuse, pourtant, cette princesse Aélyls ! Quelle adorable vision de jeunesse et de charme, dans cette robe de voile rose, avec la grande capeline de tulle blanc sous laquelle paraissait plus délicat ce visage ravissant, tout encadré des boucles légères aux tons d'or ardent !... Mais il n'y avait en ce moment, sur l'expressive physionomie, que mélancolie pensive – et comme une sorte d'inquiétude. La vieille dame étouffa un soupir en pensant : « Pauvre belle petite créature ! Quelle pitié ! »

Des sons de trompes, des galops de chevaux annoncèrent l'arrivée des chasseurs.

En tête apparurent le prince et la comtesse Brorzen. Lothaire sauta à terre et s'approcha de Sidonia pour l'aider à descendre. Aélyls s'était levée, faisant quelques pas au-devant de son mari. Rapidement, son regard enveloppait celui-ci et la comtesse, dont le costume de drap sombre mettait en valeur la beauté blonde. Sidonia semblait radieuse, et une lueur de triomphe s'alluma dans les yeux qu'elle dirigeait vers Aélyls.

– T'es-tu trouvée fatiguée, mon enfant ?

Lothaire se tournait vers sa femme, avec ce petit sourire de douceur railleuse qui lui donnait envie de bondir de colère, surtout quand il y joignait ce genre d'appellation « mon enfant, petite fille », dont il se servait maintenant souvent.

Elle répondit sèchement :

– Pas du tout... Mais le spectacle de cette pauvre bête à bout m'était trop pénible.

– Voilà une sensibilité bien fâcheuse ! Il faudra essayer de t'en corriger.

– Je crains que ce ne soit impossible.

– Mais si, tu t’y feras... Nous avons eu là une fort belle chasse, n’est-ce pas, Sidonia ?

– Parfaite, Altesse !

Le regard de la belle Brorzen s’assombrissait. Le prince venait de prendre la main d’Aélyls, une petite main rétive qu’il glissait impérieusement sous son bras.

– Déjeunons, maintenant. J’ai fort grand appétit. Et toi, Aélyls ?

– Non, je n’ai pas faim, dit-elle du même ton froid.

Il jeta sur elle un rapide regard, qui semblait chercher à pénétrer le mystère de cette petite figure fière et frémissante. Puis il emmena la jeune femme jusqu’au pavillon, où les rejoignit presque aussitôt la princesse Jutta, toujours intrépide écuyère, en dépit de son âge.

Les Brorzen, père et fille, étaient invités à prendre place à la table princière. Aélyls eut le désagréable voisinage du comte, dont l’empressement de plus en plus doucereux et les

regards trop admirateurs n'étaient pas fait pour diminuer l'aversion qu'il inspirait. En face d'elle, la jeune princesse voyait Lothaire s'entretenir constamment avec Sidonia, sa voisine de gauche. Il semblait en verve, montrait une gaieté railleuse, plaisantait aimablement avec la comtesse, dont les yeux bleus, sans cesse levés sur lui, témoignaient d'une amoureuse adulation. Pas une fois, il n'adressa la parole à la toute jeune femme vêtue de rose qui, d'un air sérieux et froid, échangeait quelques mots avec le comte Brorzen ou la princesse Jutta, en dérochant sous les longs cils foncés un peu baissés les éclairs jaillis de ses merveilleuses prunelles fauves, trop expressives.

Le repas terminé, le comte Brorzen quitta le pavillon pour donner l'ordre d'amener les chevaux. La princesse Jutta sortit la première. Lothaire, près de la porte, s'attardait à causer avec Sidonia. Aélyls cherchait du regard son ombrelle et se souvint de l'avoir déposée dans la pièce voisine, aménagée en salon de repos. Elle y entra, prit l'ombrelle et s'approcha d'une porte ouverte. Devant elle s'ouvrait une allée

sinueuse... Et tout à coup lui vint le désir de s'enfoncer dans la solitude de la forêt. Oui, être seule, un peu de temps... fuir cet entourage qui, à si peu d'exceptions près, ne lui inspirait qu'indifférence ou aversion... ne plus voir, surtout, ce Lothaire et cette comtesse Brorzen...

Une petite main nerveuse serra violemment le manche de l'ombrelle. Au coin des lèvres d'un rose délicat se formait un pli d'amertume et de souffrance... Puis, avec une légèreté qui rappelait le petit elfe de Croix-Givre, Aélyls bondit hors du pavillon et s'enfonça dans l'ombre fraîche de l'allée.

On la chercherait, dans un instant... quand viendrait pour elle le moment de remonter en voiture. Tant pis ! Elle avait une irrésistible envie de liberté, comme une prisonnière longtemps tenue en geôle. Il n'y avait que douze jours, pourtant, qu'elle vivait à Sôhnthal...

Douze jours passés dans la contrainte, dans le souci constant de ne rien laisser voir de ses impatiences, de ses froissements, de la souffrance mêlée de colère qui la serrait au cœur, surtout

quand, en sa présence, Lothaire manifestait ses sentiments à l'égard de Sidonia.

Pourtant, elle savait bien qu'il l'aimait, depuis longtemps, depuis l'enfance. Elle savait à l'avance qu'Aélyx de Croix-Givre ne serait que l'épouse supportée par déférence pour le vœu paternel. Aussi était-il fort raisonnable d'éprouver tant de révolte devant la désinvolture avec laquelle Lothaire affichait son indifférence pour sa femme. Elle devrait même se trouver satisfaite d'une telle attitude, elle qui avait repoussé avec tant d'indignation les témoignages de fausse tendresse qu'il semblait prêt à lui donner... comme à Croix-Givre.

Oui, ainsi, du moins, il était franc... et elle aimait mieux cela. De même, tout à l'heure, quand il se fâcherait contre elle, pour cette escapade qui allait faire scandale dans ce petit cercle de cour, si formaliste. Elle préférerait de beaucoup les plus durs reproches à cette sorte d'indulgence railleuse qu'il adoptait à son égard, et surtout à certaine douceur à la fois brûlante et veloutée, parfois aperçue dans son regard,

fugitive mais si intense qu'elle en demeurait longtemps frémissante, saisie d'un effroi auquel se mêlait la plus troublante émotion.

« Qu'il se fâche !... qu'il se fâche donc ! » songeait-elle en secouant énergiquement sa tête bouclée, comme elle le faisait aux jours de son enfance, quand elle échappait à la surveillance de dame Véronique – tel cet après-midi d'été où elle avait subrepticement gagné le Château-Vert « pour voir le petit prince ».

D'ailleurs, elle avait un but à cette promenade en forêt.

Ce matin, en venant en voiture au pavillon, elle avait aperçu non loin de celui-ci une maison de garde. Or, elle voulait la retrouver pour s'informer près de ses occupants de l'endroit où habitaient les Heller. Car il ne fallait pas songer à s'adresser au prince pour obtenir ce renseignement. Elle se souvenait trop bien de la façon dont il accueillait déjà autrefois les moindres allusions aux humbles serviteurs traités par lui avec le plus dur mépris.

Mais que les chemins s'enchevêtraient, dans

cette forêt ! C'était bien pire qu'à Croix-Givre... Vraiment, n'allait-elle pas se perdre dans ce dédale ?

Au bout de quelque temps, elle dut s'avouer que ce résultat était atteint. Elle ne se rendait plus du tout compte dans quelle direction pouvait se trouver la petite maison forestière, et pas davantage le pavillon de chasse.

« Je finirai toujours bien par sortir de cette forêt, d'un côté ou de l'autre, ou par rencontrer quelqu'un pour me remettre en bon chemin, pensa-t-elle philosophiquement. Là-bas, « on » sera furieux, mais pas inquiet. Je n'ai donc qu'à marcher tranquillement, au hasard. »

Mais aucune possibilité de renseignement ne s'était encore présentée, quand le jour commença de décliner, l'ombre d'envahir la forêt. Aélyls, si bonne marcheuse qu'elle fût, se sentait fort lasse et devenait un peu inquiète. L'approche de la nuit changeait l'aspect de la forêt. Aélyls se souvenait que Lothaire avait parlé de bêtes sauvages qui y vivaient encore. Le moindre bruit, maintenant, lui donnait un petit frisson. Elle sentait en outre, sur

ses épaules couvertes d'une robe légère, la tombée de la fraîcheur nocturne.

Cette partie de la forêt, creusée de ravins, parsemée d'exhaussements rocheux dus à quelque lointain bouleversement du sol, présentait pour la marche de grandes difficultés. L'agilité d'Aélyls avait raison d'obstacles qui eussent paru à d'autres insurmontables ; mais la jeune femme se demandait avec effroi comment, dans l'ombre envahissante, elle allait pouvoir continuer d'avancer.

Depuis un moment, elle entendait un bruit familier pour elle : celui que produit un torrent dans le grand silence des bois. Bientôt, en effet, elle se trouva au bord d'une rivière encaissée entre deux berges rocheuses couvertes d'arbrisseaux et de ronces. Un vieux pont étroit, habillé de lierre, était jeté d'un bord à l'autre. Et au-delà se dressait une grande maison noire, élevée d'un étage, qui s'accolait à une tour carrée aux fenêtres garnies de barreaux de fer.

Derrière cette demeure s'élevait une sombre falaise à pic, couronnée par une épaisse

végétation forestière. Ce qui restait encore de jour permit à Aélyls de distinguer d'un coup d'œil ces détails. Elle pensa avec un soudain espoir : « Peut-être ce logis est-il habité ? » Et, très vite, elle s'engagea sur le pont. Mais elle s'aperçut presque aussitôt que l'extrémité de celui-ci était fermée par une grille. Vainement, elle essaya de l'ouvrir.

Alors, elle appela, à plusieurs reprises. À un moment, elle eut la vision d'une silhouette derrière les grilles d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Mais la porte cloutée de fer rouillé demeura close.

Aélyls revint sur ses pas. En dépit de son énergie, le découragement la gagnait. Maintenant, il ne fallait plus songer à errer dans la forêt. Mieux valait s'installer pour la nuit non loin de cette demeure. Au matin, elle essaierait encore de retrouver sa route.

À l'instant où elle prenait cette résolution, son nom retentit, répété à plusieurs reprises : « Aélyls ! Aélyls !... »

Enfin, on la cherchait ! Bien vite, elle cria, le

plus fort qu'elle put. Et, peu après, Lothaire bondissait hors de la futaie jusqu'à la jeune femme. Il la saisit avec une sorte de violence, en disant d'une voix basse et comme frémissante – de colère, pensa Aélyls, malgré tout impressionnée de se sentir seule avec ce terrible prince qui avait le geste si prompt pour le châtement :

– Pourquoi es-tu partie ? Que faisais-tu ici ?

Aélyls essaya de se dégager de ces bras qui l'enserraient si fort que la respiration lui manquait presque.

– Je voulais faire un petit tour dans la forêt... et je me suis perdue... Laissez-moi... vous me faites mal !

Elle rejetait en arrière, d'un mouvement brusque et farouche, son visage qu'effleurait un souffle ardent. Ses yeux rencontrèrent ceux de Lothaire, qui semblaient étinceler dans l'ombre crépusculaire.

– Voilà une explication bien courte pour une pareille escapade ! Tu n'as donc pas songé qu'on

te chercherait... qu'on s'inquiéterait ?

Quel habile comédien que ce Lothaire ! Comme il savait changer les intonations de sa voix... jusqu'à leur donner les apparences de l'émotion ! Heureusement, elle ne s'y trompait plus, maintenant !

– Qu'on me chercherait, oui... mais je savais bien que l'inquiétude n'existerait pas. Et j'ai eu tout à coup le grand désir de me trouver seule dans la forêt... comme à Croix-Givre. Certainement, j'ai eu tort d'y céder...

– Tu n'avais qu'à me faire part de ce désir, et je t'aurais donné un guide discret, qui t'aurait laissé l'illusion de la solitude. Mais j'espère que la leçon te servira... encore qu'elle ait pu être plus grave, car je t'ai retrouvée relativement assez vite... Mais tu parais grelotter ? Viens vite !... Nous ne sommes pas loin du palais, heureusement !

Comme il avait desserré un peu son étreinte, Aélyls en profita pour s'écarter. Elle se mit à marcher près de lui, en refusant le bras qu'il lui offrait. Mais, bientôt, elle dut lui demander de

ralentir le pas, car elle se sentait exténuée par sa précédente marche de plusieurs heures dans la forêt.

– Oui, je vois cela, tu n'en peux plus. Eh bien ! alors...

Avant qu'Aélyls eût pu prévoir son dessein, il l'enlevait entre ses bras et l'emportait sans écouter ses protestations, en courant presque dans les sentiers où il se dirigeait avec une complète sûreté, puis dans les jardins, tout proches en effet. Quand il fut en vue du palais, il mit la jeune femme à terre et, sans un mot, se dirigea avec elle vers l'aile des Princesses.

Au seuil du salon vert se tenait M^{me} de Sucy qui, à la vue d'Aélyls, fit un grand geste d'action de grâces.

– Veillez à ce que la princesse soit promptement réchauffée, madame, car la fraîcheur de la forêt paraît l'avoir pénétrée... Soigne-toi bien, Aélyls. Je te dispense d'assister au dîner, ce soir.

Sur ces mots, Lothaire prit la main de sa

femme, l'effleura très rapidement de ses lèvres et se dirigea vers son appartement.

– Altesse... quelle angoisse ! quelle aventure ! dit la dame d'honneur avec un accent dramatique... trop dramatique, jugea instantanément Aélyx.

– Je regrette d'avoir occasionné quelque dérangement, répliqua la jeune femme d'un ton froid, tout en entrant dans le salon déjà éclairé, dont la tiédeur parfumée lui donna un frisson de bien-être.

– Un dérangement ! Dites un bouleversement, Altesse ! Pensez donc, lorsqu'on vous a cherchée en vain ! Le prince était si... si contrarié... si terriblement contrarié... Quand je l'ai vu partir lui-même à la recherche de Votre Altesse, j'ai tremblé...

Un regard discrètement inquisiteur scrutait la physionomie fatiguée, altérée de la jeune princesse. Avec la même froideur polie, Aélyx répondit :

– Je vous remercie de votre intérêt, madame.

Mais cette petite aventure – qui était un enfantillage de ma part, je le reconnais – s’est heureusement bien terminée. Remercions-en la Providence qui m’a épargné l’épreuve de passer une fort pénible nuit dans cette forêt inconnue.

– Étonnante... absolument étonnante pour la présence d’esprit, la maîtrise de soi, cette petite jeune femme ! disait peu après la dame d’honneur à la princesse Jutta et au comte Brorzen, en leur rendant compte, avant le dîner, du retour d’Aély. Il paraît bien certain que le prince lui a fait des reproches probablement très durs, mais elle n’en a rien laissé paraître...

Sidonia, qui se trouvait présente à l’entretien, dit entre ses dents :

– Lui en a-t-il fait ?... Qui sait ?

La princesse Jutta se récria :

– Comment, s’il lui en a fait ? Tu ne penses pas qu’il ait laissé passer une telle escapade, vraiment inouïe, sans traiter cette jeune folle comme elle le méritait ? Nous le connaissons trop bien pour imaginer le contraire !

– Je pense... je pense qu'elle est abominablement jolie...

Sidonia se redressait, les yeux sombres, la bouche tremblante.

– ... Je la regardais, pendant le déjeuner... Je me disais que, dès qu'elle le voudra, elle prendra l'homme le plus difficile... Peut-être l'indifférence du prince Lothaire n'est-elle que feinte ? Voyez comme il est parti promptement à sa recherche !

– Ceci est assez naturel. Il ne pouvait guère agir autrement, songez-y, mon enfant.

– Ah ! c'est que je la hais tant ! Et je la crains... je vous dis que je la crains ! murmura Sidonia avec un accent d'âpre diversion.

En entrant quelques instants après dans le salon des Nymphes où venait d'apparaître son neveu, la princesse Jutta s'informa discrètement d'Aélyz. Lothaire répondit avec un léger sourire d'ironie :

– La voilà rentrée au bercail... Cette petite dryade avait sans doute la nostalgie de la forêt.

Maintenant, il lui faut du repos, car je l'ai trouvée exténuée. Aussi ne la verrons-nous pas ce soir parmi nous.

À l'oreille de son père, qui se trouvait en ce moment près d'elle, Sidonia murmura :

– Cette indulgence n'est pas naturelle chez lui ! Après une incartade aussi impardonnable !...

À quoi le comte répliqua :

– Mais qui te dit que cette incartade est pardonnée ? Qui te dit que si elle ne paraît pas au dîner ce soir, ce n'est point parce qu'elle est punie, comme un enfant, ainsi que paraît vouloir la traiter Son Altesse ?

Sidonia hocha la tête. Elle ne paraissait pas convaincue. Mais elle se rasséra un peu au cours du repas en remarquant l'humeur tour à tour sombre et mordante du prince, qui faisait présumer un violent mécontentement. Et elle se consola un peu de ne recevoir de lui pas même un regard, ce soir, en pensant à la répercussion qu'aurait cette humeur si redoutée sur la jeune coupable – la trop belle coupable.

III

Dans tout Sarrenau comme à la cour, on savait maintenant que la jeune princesse, quelque invraisemblable que parût le fait, était délaissée de son mari, et que la comtesse Brorzen, après de nombreuses éclipses de faveur, semblait de nouveau rentrée en grâce.

On se racontait que le prince venait de passer deux jours dans son petit château de Resberg, à l'autre extrémité de la forêt, pour chasser le sanglier, et qu'il était accompagné dans ce déplacement par le comte Brorzen et sa fille.

– Une si ravissante créature, pourtant, cette princesse Aélyls ! disaient bien des gens avec stupéfaction.

– Ce n'est qu'une enfant par le caractère et les goûts, déclaraient d'autres, répétant les propos tenus avec intention par les familiers de la princesse Jutta. Le prince la traite comme telle,

avec plus de patience qu'on n'aurait pu en attendre de sa part. Mais sans doute ce genre de beauté ne lui agréait-il pas. Il est si souvent une énigme, notre prince !

Cette explication ne convainquait pas les gens sérieux. Car la princesse possédait bien plus que la beauté, le charme qui grise et retient, la jeunesse ardente et pure, et l'on n'arrivait pas à comprendre que le prince Lothaire, tout au moins passagèrement, ne fût pas quelque peu séduit, si froid, sceptique et dur que parût son cœur.

Quelques jours après l'aventure de la forêt, la comtesse Sareczy présenta sa petite-fille à Aély. M^{me} de Villerennes, veuve depuis deux ans, habitait généralement Paris avec ses deux enfants. Elle venait passer quelques mois près de ses grands-parents, dans le château que ceux-ci possédaient près de Sôhnthal. Cette jeune femme, sans beauté mais d'une grande distinction, comme son aïeule et comme elle aussi intelligente et bonne, conquit aussitôt les sympathies d'Aély. Précisément, cet après-midi-là, il advint que la princesse Jutta était retenue

chez elle par une migraine. Lothaire ne rentrait que le lendemain de Resberg. Aélyls put donc, dans le pavillon persan où l'on servait le café, jouir pleinement d'une compagnie qui lui plaisait fort et s'entretenir des sujets élevés très familiers à la grand-mère et à la petite-fille.

– Il faudra m'amener le plus tôt possible vos enfants, dit-elle à M^{me} de Villerennes. J'ai grand désir de les connaître, car la comtesse Sareczy m'a raconté combien ils étaient délicieux.

La jeune femme fit à cette invitation une réponse évasive, quelque peu embarrassée, dont Aélyls comprit la raison quand, après le départ des visiteuses, M^{me} de Sucy lui dit :

– Je crois devoir apprendre à Votre Altesse que le prince n'aime pas les enfants et n'en admet jamais à Sôhnthal, fût-ce même ceux de ses cousins les archiducs.

– Ah ! fort bien ! répliqua Aélyls avec calme.

Mais elle pensait avec un serrement de cœur : « Cela ne m'étonne pas de lui, de son effrayant égoïsme. Ah ! si deux êtres au monde sont

incapables de se comprendre, c'est bien nous !
Mais lui n'en souffre pas... tandis que moi... »

Cet entretien avec la bonne comtesse et sa petite-fille, l'annonce de la très prochaine arrivée de son amie Cécile, avaient été un dérivatif à cette souffrance profonde qui, chaque jour, semblait augmenter chez elle et devenait plus irritante pendant cette absence de Lothaire. Mais quelque effort qu'elle fît pour en écarter la pensée ou pour se dire : « Que m'importe ! Je sais depuis longtemps... », elle ne pouvait toujours se délivrer de la vision qui la hantait : Lothaire et Sidonia, dans ce petit château de Resberg... comme autrefois à Croix-Givre. Lothaire et Sidonia qui s'aimaient... Et lui ne s'embarrassait d'aucune considération de morale et de devoir, naturellement. Il avait épousé Aélyz de Croix-Givre, mais il continuait d'aimer la comtesse Brorzen.

Frémissante d'une colère mêlée d'amertume douloureuse, Aélyz songeait : « S'il existait chez lui quelque délicatesse, il s'abstiendrait du moins de le montrer si bien. »

Le matin du jour fixé par le prince pour son retour, M. de Châtelier, le secrétaire de la jeune princesse, lui remit un papier couvert d'une écriture un peu gauche, en lui expliquant que c'était une supplique en faveur d'un condamné à mort pour crime de lèse-majesté. La mère du coupable, en termes d'un désespoir navrant, sollicitait la princesse d'intervenir près du prince héritier pour obtenir la grâce de celui qui, disait-elle, avait été entraîné par un misérable dont la police de Waldenstein n'avait pu réussir à s'emparer.

Aélyls, la supplique lue, leva sur le secrétaire des yeux émus où montaient des larmes.

– Croyez-vous qu'il y ait quelque espoir ?

– Je ne le pense pas, madame... Son Altesse n'a pas coutume...

Ce M. de Châtelier était un noble et bon vieillard, ancien émigré français, que le prince Lothaire avait choisi comme secrétaire de sa femme. Aélyls avait déjà pu apprécier sa discrétion, son grand bon sens et l'élévation de son esprit. Aussi, dans l'embarras que lui

causaient les demandes de secours qui commençaient de lui être envoyées, avait-elle recours à ses conseils, prudents autant que charitables.

– Je ferai quand même la démarche que demande cette pauvre femme, déclara-t-elle. Ce serait mal de ma part de frustrer son attente, quel que soit mon peu d'espoir en un résultat favorable.

M. de Châtelier ne chercha pas à l'en dissuader. Mais il émit l'avis qu'il convenait de s'informer sur le degré de culpabilité du condamné, pour agir en connaissance de cause. Il fut donc convenu que la princesse ne tenterait pas sa démarche avant d'avoir ces renseignements.

Vers la fin de l'après-midi, le prince et sa suite apparurent à Sôhnthal. Une heure plus tard, le comte Brorzen se faisait annoncer chez la princesse Jutta. Il semblait soucieux, fatigué, ainsi qu'elle le remarqua aussitôt à haute voix.

– Fatigué, je le suis en effet... rompu, même pourrais-je dire. Et Sidonia est complètement exténuée ! Le prince nous a fait mener une

existence harassante ! Du matin au soir à cheval, à la poursuite du gibier... et au retour, après le dîner, Son Altesse, infatigable, valsait avec Sidonia, tandis que je tenais le piano. Un jour de plus, la pauvre enfant devait crier grâce, malgré tout son courage... d'autant plus que...

Le comte Brorzen s'interrompt quelques secondes avec une fugitive contraction du visage.

– ... Que nous avons eu à supporter les pires sautes d'humeur. Le prince, pendant ces deux jours, a eu l'air d'un homme qui s'ennuie prodigieusement... et de cet ennui, il nous a fait supporter durement le poids... si durement même pour Sidonia qu'elle m'a dit hier, dans un cri de désespoir : « Il me déteste !... je sens maintenant qu'il me déteste ! »

– Brorzen, quelles imaginations sont-ce là ?... Au moment où Lothaire montre si ouvertement sa préférence pour elle, comment a-t-elle pareille idée ?

– Ce ne sont pas des imaginations, Altesse, malheureusement ! Moi aussi, j'ai eu quelque peu cette impression, pendant notre séjour à Resberg.

Le prince n'a jamais eu d'amour pour Sidonia, pas plus que pour personne au monde ; mais elle lui plaisait... jusqu'à ces derniers temps.

– Que voulez-vous dire par là ? Pensez-vous donc, comme votre fille, que cette petite Aélyx ?... Non, c'est impossible ! Quel motif aurait-il de feindre cette indifférence, ce délaissement ?

– Eh bien ! il y a peut-être quelque dissentiment entre eux. La jeune personne a de la fierté, de l'énergie, c'est indubitable. Nous pouvons supposer qu'elle tient tête à Son Altesse...

La princesse Jutta leva les épaules, en laissant échapper un petit rire d'ironie.

– Vous déraisonnez, Brorzen ! Voyez-vous un homme du caractère de celui-là se laissant tenir tête par cette petite jeune femme, et ne l'obligeant pas à se soumettre à sa loi ? Lui, accoutumé de ne jamais rencontrer d'obstacles !... Et en admettant même cette invraisemblable hypothèse, pourquoi ce semblant de délaissement ?

– Le prince Lothaire a autant de volonté que d’orgueil. Il est très possible que la princesse, qui ne paraît manquer non plus ni de l’une ni de l’autre, comme je le disais tout à l’heure, l’ait très fortement froissé. Il ne veut pas faire les premiers pas... et il se venge en excitant sa jalousie.

La princesse Jutta secoua la tête.

– Invraisemblable, mon ami ! Tout à fait inadmissible, pour qui connaît bien mon neveu. Sidonia, dans sa jalousie contre cette jeune femme, s’inquiète, s’exalte, très déraisonnablement et sans aucun motif. Ce n’est cependant pas la première fois qu’elle subit les variations – très pénibles, je le sais bien – du caractère de Lothaire.

– Voilà pourquoi, précisément, elle se rend compte qu’il existe chez lui quelque chose de nouveau. Du moins, elle dit ressentir cette impression. Le temps nous apprendra si elle se trompe.

Sidonia entra à ce moment, avec la vieille comtesse Fützel et M^{me} de Fendlau. Le fard ne pouvait dissimuler complètement l’altération de

ses traits, due à la fatigue et à l'inquiétude. Presque aussitôt apparut l'aide de camp du prince. Il apportait à la princesse Jutta les hommages de Son Altesse, qui venait de partir pour Sarrenau, où elle dînerait.

La princesse, en se levant pour gagner le salon des Nymphes, dit à l'oreille du comte Brorzen :

– Enfin, vous n'allez tout de même pas me dire que c'est le fait d'un homme tant soit peu épris, de s'en aller passer la soirée dehors, après avoir laissé sa femme pendant deux jours ?

– Altesse, je répète une fois de plus que le prince Lothaire est tout énigme... et que je ne sais pas... absolument pas ce qu'il faut penser de lui.

Aélylys était déjà dans le salon des Nymphes, quand apparut la princesse Jutta avec sa suite. Le premier coup d'œil de la jeune femme – coup d'œil rapide et chargé d'une fierté mêlée de mépris – fut pour Sidonia. Puis elle détourna son regard et s'avança vers la princesse Jutta, qui lui pressa longuement la main.

– Eh bien ! nous ne verrons pas encore

Lothaire ce soir, chère enfant ?... Moi, du moins, car sans doute a-t-il pris le temps de se rendre près de vous ?

– Non, il m’a fait prévenir qu’il partait pour Sarrenau, répondit Aélyls avec un air de calme indifférence.

La princesse Jutta lança au comte un regard qui signifiait clairement : « Là, qu’est-ce que je vous disais ? » Il y répondit par une moue d’incertitude. Et Sidonia parut à peine rassérénée par cette nouvelle preuve d’une complète indifférence conjugale.

*

Les renseignements obtenus par M. de Châtelier sur le condamné à mort le montraient comme un être faible mais non mauvais, qui, en réalité, payait pour un autre beaucoup plus coupable. Aélyls avait donc résolu de présenter la requête de la pauvre mère, sans d’ailleurs en attendre un bon résultat. M. de Châtelier ne lui

avait pas caché, en effet, que le prince Lothaire, depuis qu'il exerçait le pouvoir au nom du prince régnant, avait toujours systématiquement écarté les recours en grâce et tenait rigueur aux personnages mêmes les plus importants de la cour qui s'étaient risqués à quelque sollicitation en faveur d'un coupable.

Aélys ne s'était pas décidée sans grand effort à remplir ce qu'elle considérait comme un devoir. Et, pour se délivrer plus tôt de cette obligation pénible, elle avait résolu de parler au prince dès le jour de son retour. Mais Lothaire, peu pressé de revoir sa femme, avait quitté Sôhnthal une heure après y être rentré, sans qu'elle l'eût même aperçu. Il fallait donc attendre au lendemain pour lui remettre la supplique.

« Pourvu encore que je le voie à temps ! » Car l'exécution devait avoir lieu au coucher du soleil.

Pendant la leçon qu'elle prit ce matin-là avec Marie Herz, la jeune femme se montra distraite, nerveuse. Le tourment de cette sollicitation qu'il lui fallait adresser la hantait. Elle dit à la cantatrice, avec un sourire contraint :

– Je suis une mauvaise élève, aujourd’hui, madame, et je ne mériterai pas de louanges.

– Oh ! Votre Altesse est si peu une élève ! Je n’ai plus guère à lui apprendre, comme je le lui ai déjà dit dans une précédente leçon. Il y a en elle tous les dons qui font la grande artiste... et en premier lieu ce timbre de voix incomparable... puis une telle intensité d’expression !

Marie Herz, en parlant, enveloppait d’un regard plein de douceur et de mélancolique admiration la jeune princesse, vêtue de mousseline blanche brodée qu’ornait une grande ceinture de soie vert d’eau. Un étroit ruban de la même couleur retenait les boucles couleur flamme, en leur laissant assez de liberté pour glisser le long du cou souple et blanc, aux inflexions si gracieuses.

« Qu’elle est jeune et délicieuse ! pensait la cantatrice avec un serrement de cœur. Est-il possible qu’elle ne soit pas aimée ?... même par « lui », si froidement égoïste qu’il soit ? »

– Nous avons encore près d’une heure avant le déjeuner, dit Aélyz. Accompagnez-moi, je vous

prie, madame, cet air de Gluck que j'aime tant ? Puis je vous donnerai votre liberté jusqu'à demain, s'il vous est possible de venir. Car j'aime chanter avec vous... et je vous vois toujours avec grand plaisir.

Elle souriait à la jeune femme, avec cette grâce toute naturelle, venue du cœur, qui lui donnait tant de séduction, et à laquelle se joignait un tact rare, l'absence de toute familiarité que son rang eût rendue déplacée. En la cantatrice, elle voyait une femme distinguée qui semblait sérieuse et bonne, et elle lui montrait sa sympathie avec la discrétion habituelle chez elle.

Marie Herz remercia avec émotion. Il n'existait en son cœur aucune jalousie à l'égard de cette jeune princesse ; en songeant à sa faiblesse, à la passion qui la dominait encore, elle se disait avec humilité : « Je ne suis pas digne de m'approcher d'elle... Si elle savait ! Pauvre petite princesse, dont l'âme doit ignorer les tristes drames de conscience, les misères qui pèsent si lourdement sur les nôtres ! »

La voix d'Aélys, un instant plus tard, résonnait

de nouveau dans le grand salon où la princesse se trouvait seule avec M^{me} Herz. Puis, le morceau terminé, les deux jeunes femmes, en échangeant quelques mots, se dirigèrent vers le salon vert, sur lequel la porte de communication restait ouverte à deux battants.

Mais Aélyls s'immobilisa pendant quelques secondes. Une soudaine chaleur montait à ses joues. Lothaire était là, assis près de la petite table de bois de rose sur laquelle Aélyls posait son ouvrage.

Il se leva, vint à sa femme, prit une main qui s'offrait avec contrainte et la baisa légèrement. Puis il tendit la sienne à Marie Herz, qui plongeait dans une profonde révérence.

– La princesse profite remarquablement de vos leçons, madame. Je m'applaudis de vous avoir donnée à elle comme professeur.

– J'y ai bien peu de mérite, Altesse ! Comme je le disais tout à l'heure encore, la princesse est douée de façon admirable.

– En effet... Vous n'avez pas chanté, hier

soir ? J'ai passé quelques moments au théâtre, et j'ai regretté de ne pas vous entendre.

Marie Herz répondit en balbutiant un peu, sous le regard qui semblait la considérer avec complaisance. Très aimablement, le prince, quand elle eut pris congé de sa femme, l'accompagna jusqu'au seuil du salon et lui baisa la main. Puis il revint à Aélyls, qui se tenait debout près de la petite table.

– Oui, ta voix devient tout à fait parfaite. Je la trouve encore en progrès, depuis si peu de temps que je ne l'ai entendue.

– Ah ! tant mieux, dit froidement Aélyls.

Elle ne savait trop pourquoi cette amabilité de Lothaire à l'égard de la cantatrice venait de lui causer une impression si désagréable.

Il reprit le siège un instant abandonné, en étendant la main vers le petit fauteuil d'ivoire en forme de conque où s'asseyait généralement Aélyls.

– Viens ici, et raconte-moi ce que tu as fait, pendant mon absence.

Mais au lieu d'obéir, Aélyls alla à un petit bureau, y prit la supplique et revint à son mari.

– Voulez-vous lire ceci... et me dire si vous pouvez y répondre favorablement ?

Après un rapide coup d'œil sur les premières lignes, Lothaire jeta le papier sur la table.

– Bon à mettre au feu. C'est chez moi le sort habituel de ce genre de littérature.

– Lothaire !... Pouvez-vous parler ainsi des supplications d'une mère au désespoir !

Le regard du prince, levé sur la jeune femme, rencontrait une physionomie toute frémissante d'indignation.

– Tu es très dramatique, ma chère petite !

Il avait un sourire d'ironie qui acheva d'exaspérer Aélyls. Toutefois elle réussit à se contraindre pour ne pas éclater, en songeant qu'elle compromettrait ainsi la cause à plaider, bien qu'elle la jugeât perdue d'avance.

– ... Mais ne t'aventure jamais sur ce terrain, qui n'est pas de ton ressort. Ce garçon a été condamné justement...

– Mais non ! J’ai fait prendre des renseignements. Car je ne voulais vous transmettre cette demande de grâce qu’à bon escient. Ce jeune a été entraîné par beaucoup plus coupable que lui...

– Peu importe. Il paye pour l’autre, voilà tout.

– Mais c’est affreusement injuste !

– L’injustice est de ce monde, petite fille.

– Vous pouvez empêcher celle-ci, cependant !

– Certainement, je le peux... mais quant à le vouloir, c’est autre chose.

Il s’était accoudé à la table et considérait le délicat visage empourpré, aux lèvres tremblantes, aux yeux ardents qui, tout à coup, se couvraient d’un voile brillant.

Aélyls se raidit, pour essayer de maîtriser son émotion. Qu’elle était donc nerveuse ! Mais il ne fallait pas pleurer... pas montrer de faiblesse devant ce Lothaire sans pitié, qui s’en réjouirait probablement.

– Alors, vous refusez ?

Lothaire ne répondit pas. Il continuait de la regarder, mais entre ses cils demi-baissés. Puis il se redressa légèrement, étendit la main vers un petit porte-plume d'or posé sur la table, près d'un encrier et, rapprochant de l'autre main la supplique, traça au bas quelques mots.

– Tu n'auras qu'à faire remettre ceci au conseiller de Fressau...

Il tendait à la jeune femme le papier, où elle lut ces mots : « Accordé. Peine commuée en cinq ans de prison. – Lothaire. »

– ... Et maintenant, parlons de choses plus intéressantes... Inutile de me remercier, mon enfant. Je ne l'ai pas fait par pitié, par charité ; or, ceci seul compterait à tes yeux. Donc, je ne suis pas digne de ta reconnaissance.

La rougeur s'accentua sur les joues d'Aélys. Lothaire avait ce petit rire bas et railleur, ce regard à la fois moqueur et caressant qu'elle ne pouvait entendre et voir sans éprouver un troublant malaise.

– Quels que soient vos motifs, je n'en suis pas

moins heureuse de la joie que vous procurerez ainsi à ces pauvres gens, dit-elle en baissant un peu les yeux et en s'efforçant de parler avec tranquillité.

– C'est parfait, alors... Viens t'asseoir ici et dis-moi ce que tu as fait tous ces jours-ci.

– J'ai eu avant-hier le grand plaisir de connaître M^{me} de Villerennes.

– Ah ! la charmante Genovefa ?... Charmante non par le physique, mais au point de vue intelligence et caractère. Je ne doutais pas qu'elle te plaise, et tu pourras la recevoir autant que tu le voudras.

– Je lui avais demandé de m'amener ses enfants, qui sont de petits êtres délicieux, paraît-il. Mais M^{me} de Sucy m'a dit que vous ne le permettriez pas ?

– M^{me} de Sucy se trompe. Je le permets parfaitement. Fais-les venir tous les jours, si cela te convient.

– Non pas tous les jours, mais souvent, puisque vous le voulez bien. J'aime tant les

enfants !... Et je serais aussi charmée de voir fréquemment M^{me} de Villerennes. Elle a une conversation des plus agréables et paraît fort instruite... À ce propos, il faut que je vous demande...

Oui, c'était le moment d'adresser une autre requête, puisqu'il paraissait en si bonnes dispositions, le fantasque prince Lothaire.

– ... Je voudrais compléter mon instruction, particulièrement au point de vue littéraire. Pour cela, il me faudrait faire des lectures appropriées... et je n'ai pas trouvé les livres utiles, ici...

Elle désignait la porte d'une pièce voisine où, dans une délicieuse bibliothèque du dix-huitième siècle, étaient rangés des livres fort élégamment reliés, qui tous renfermaient des œuvres frivoles ou presque enfantines.

– Tu veux des lectures sérieuses ? Tu veux devenir une femme instruite ?... Mais je suis d'un tout autre avis. Contente-toi d'être une jolie femme, jeune fée ; personne ne te demandera davantage.

– Oui, je sais que vous n’admettez pas que les femmes s’occupent sérieusement de questions intellectuelles et scientifiques. Mais je ne comprends pas pourquoi vous les condamnez ainsi à la médiocrité, à la pauvreté de l’esprit !

Aélyls se redressait, en attachant un regard de révolte sur Lothaire qui, le visage appuyé contre sa main, la considérait avec une expression où il entrait de l’ironie, mais aussi quelque chose d’autre, une sorte de brûlante flamme qui la pénétrait d’un étrange et grisant malaise.

– Pourquoi ? Parce que le cerveau de la femme est fait pour cette médiocrité, qui la rend plus soumise à l’homme.

Aélyls eut un vif mouvement de protestation.

– Ah ! c’est cela ? Vous considérez que pour mieux l’asservir, il faut la tenir dans une demi-ignorance, la priver d’une forte nourriture intellectuelle ?

– Allons, ne bondis pas ainsi, petit coq !... charmant petit coq...

Il penchait vers elle son visage dont la

blancheur mate, tout à coup, semblait devenir comme palpitante.

– ... Je ne veux pas que tu sois une femme savante. Contente-toi d’être la grâce et la beauté, pour la plus grande joie de...

Il s’interrompit brusquement. L’ardent éclat de ses yeux se déroba sous les paupières abaissées, les lèvres frémissantes se serrèrent comme pour retenir des paroles prêtes à sortir. Et presque aussitôt, Lothaire commença une dissertation pleine de l’esprit le plus étincelant sur les femmes-auteurs du dix-septième siècle, qui captiva si bien Aélyls qu’elle faillit s’écrier, au moment où le déjeuner fut annoncé :

« Déjà ! »

IV

Aélyls fit le lendemain sa première promenade à cheval avec Lothaire. Ils étaient accompagnés de la comtesse Brorzen, de l'aide de camp et de Valérien de Seldorf. La jeune princesse, dont les progrès rapides avaient émerveillé son professeur, montait une fine jument alezane de caractère paisible. Elle se tenait fort gracieusement en selle, avec, déjà, une aisance d'écuyère expérimentée, comme le remarqua son mari tandis qu'ils commençaient leur chevauchée dans la forêt.

Elle eut un petit sourire de satisfaction en répliquant :

– Tant mieux, car je ne voudrais pas être une cause d'ennui pour vous, en vous gênant dans vos promenades par ma maladresse.

Il jeta un rapide, un éloquent coup d'œil, pour qui l'eût saisi au passage, sur la jeune femme

vêtue de drap chamois à parements blancs, coiffée d'un petit tricorne de velours noir orné d'une longue plume blanche. Sans doute n'avait-il pas été le dernier à remarquer combien, en ce costume, et avec son visage rose, animé par l'air du matin, Aélyls paraissait plus jolie que jamais, ainsi que l'aide de camp l'avait admirativement murmuré à l'oreille de Seldorf, lequel s'était contenté d'un geste d'acquiescement assez vague, en homme toujours prudent, accoutumé de flairer le vent et de s'accorder aux variations du maître.

Au cours de cette promenade, le prince maintint constamment son cheval près de celui de sa femme. Il causait peu, se contentant de quelques phrases courtes de temps à autre. Aélyls jouissait de l'air vif, très frais en cette matinée de fin de septembre, et admirait silencieusement la forêt, plus sauvage que celle de Croix-Givre et, semblait-il, plus recéleuse de mystère.

– De quel côté se trouve l'endroit où vous m'avez retrouvée ? demanda-t-elle tout à coup.

Lothaire étendit sa cravache vers la droite.

– Par là.

– Le terrain y est très accidenté.

– En effet. C’est la partie la plus sauvage de la forêt.

– Qu’est-ce que cette vieille maison noire au bord du torrent ?

Lothaire eut un léger froncement de sourcils, une courte hésitation, avant de répondre avec une pointe de raillerie :

– Une maison où les princes de Waldenstein avaient coutume d’enfermer les femmes de leur famille qui manquaient de soumission ou commettaient quelque faute grave.

– Pauvres femmes ! Ce devait être une lugubre prison !... Et peut-être y en avait-il parmi elles qui ne méritaient pas ce châtiment.

– C’est possible... d’autant que la justice, chez nous, a toujours été expéditive et arbitraire. Ton cœur sensible ne supporterait pas la lecture des chroniques de notre maison, qui nous montrent que le poison, le fer, le feu, étaient libéralement employés par mes ancêtres pour maintenir leur domination absolue et une terreur salutaire à leur

foyer aussi bien que dans l'État.

– Quelle horreur !... Et vous pouvez parler de cela si tranquillement !... Mais peut-être les approuvez-vous, ces odieux ancêtres ? Peut-être trouvez-vous parfaite cette coutume d'emprisonner leurs femmes, leurs sœurs ?

– Parfaite en certains cas, oui.

L'accent de Lothaire se faisait bref, presque dur.

– ... Quand un membre déshonore la famille, on le supprime, soit par la mort, soit par la prison jusqu'à la mort.

Aélyls eut un léger frisson.

– Comme vous dites cela !... Elle me fait peur, cette maison, maintenant.

– Crains-tu que je t'y enferme quelque jour ?

Il la regardait en souriant subitement.

– ... Non, je n'ai pas du tout cette intention. Sôhnthal est la cage dorée qui te convient, et tu n'entreras jamais dans le château des Tristes Dames, comme depuis des siècles le peuple a

nommé ce logis.

– Il n'est pas habité ?... J'ai appelé en vain. Pourtant, j'avais cru voir une silhouette derrière une des fenêtres...

– Il y a un gardien, répondit Lothaire d'un ton de nouveau très bref.

Puis il garda le silence et demeura taciturne pendant le reste de la promenade.

Au retour, cavaliers et amazones s'étaient engagés dans une des superbes allées de tilleuls qui conduisaient, à travers les jardins, jusqu'à la terrasse du palais, quand, d'une allée transversale, surgit Julius tenant en laisse les chiens turcomans. Ceux-ci, à la vue de leur maître, tirèrent si fort sur la chaîne que les faibles bras du jeune garçon ne purent les maintenir. Les deux bêtes bondirent jusqu'aux chevaux qui donnèrent des signes de frayeur. Lothaire maîtrisa énergiquement le sien ; mais celui d'Aélylys, sentant une main inexpérimentée, se cabrait, reculait violemment.

– Ahmed, Zorah, arrière ! cria le prince.

En même temps, il dirigeait son cheval vers la jument, puis se penchait et saisissait les rênes. Matée par cette main vigoureuse, la bête retomba sur ses quatre pieds.

Julius courait vers les chiens et s'efforçait de saisir la chaîne. Aélyls, un peu pâle mais gardant tout son sang-froid, dit en le désignant :

– Ces chiens sont vraiment trop forts pour ce pauvre garçon !

Lothaire ne parut pas entendre la réflexion. Il avait les traits tendus et comme un frémissement au coin des lèvres. Ses yeux se dirigeaient vers Julius qui, à ce moment, réussissait à s'emparer de la chaîne. Le jeune valet tourna furtivement vers le couple un regard apeuré qui implorait le pardon de sa maladresse. Et le petit visage émacié sembla tout à coup blêmir, devint tout frissonnant. Courbant les épaules, Julius voulut emmener les chiens. Mais ceux-ci résistaient... Aélyls s'écria avec émotion :

– Vous ne pouvez en venir à bout, Julius !... Lothaire, vous le voyez bien ?

– Seldorf, occupe-toi de faire obéir ces animaux.

Sur cet ordre jeté au baron de Seldorf, Lothaire rendit la main à son cheval et tous l’imitèrent.

– Ce pauvre Julius n’est pas fait pour s’occuper de ces énormes bêtes... Vous devriez...

– Il ne s’en occupera plus.

La brève dureté de cette réponse ne rassura pas Aély. Toutefois, après un coup d’œil jeté sur la physionomie de son mari, elle jugea prudent de ne pas insister pour le moment. Mais elle était bien résolue à tenter quelque chose en faveur de ce malheureux garçon qui, très visiblement, devait être maltraité, souffrait dans son corps chétif et sans doute dans son âme, que peut-être personne n’avait jamais pris le soin de consoler et d’instruire.

Toutefois, elle ne se dissimulait pas qu’il lui serait bien difficile de remplir cette charitable résolution. Lothaire avait tant de dédain à l’égard des pauvres êtres de cette sorte ! Et dans la

demeure où tout était régi par l'étiquette, comment arriver à cet humble petit serviteur pour le reconforter, pour l'interroger sur sa misérable existence ?

« Dieu m'inspirera et suscitera l'occasion favorable », pensa-t-elle avec la foi toujours si vive chez elle.

Ce matin-là, pendant le déjeuner, Lothaire se montra froid et presque sombre. Après le repas, il emmena sa femme dans le jardin d'hiver, mais la quitta presque aussitôt, en lui disant de donner l'ordre que le café fût servi à quatre heures dans l'orangerie.

Aélyls, demeurée seule dans la rotonde fleurie, continua une broderie commencée. Elle n'était plus incommodée par les trop forts parfums de fleurs. Le prince, maintenant, faisait aérer largement le jardin d'hiver. Fantaisie nouvelle ou souci de ne pas nuire à la santé de sa femme ? Aélyls n'envisageait que la première hypothèse, l'autre ne pouvant être admise, puisque Lothaire lui avait déclaré en propres termes qu'il ne s'occupait jamais de la santé de ceux qui

l'entouraient.

Le bruit léger de l'eau tombant dans les vasques de marbre était le seul qu'on entendît dans cette solitude fleurie... Mais, tout à coup, Aélyls perçut un léger glissement... et un petit être affolé se jeta à ses pieds, saisit à pleines mains la robe de mousseline brodée en bégayant :

– Sauvez-moi !... Sauvez-moi !... Madame, empêchez...

– Julius !... Quoi donc, mon pauvre enfant ?... Qu'y a-t-il ?

Les mains de la jeune femme s'emparaient des doigts glacés.

– Fragui me cherche... pour me battre...

– Fragui ?... Pourquoi ?

– Parce que j'ai laissé échapper les chiens... Quand Son Altesse m'a regardé, ce matin, j'ai bien compris que... que ce serait terrible...

Les mots s'étouffaient dans la gorge contractée.

– ... Fragui doit avoir reçu l'ordre de frapper

fort... très fort... Et je ne peux plus supporter... Je suis trop faible... je sens qu'il me tuera !

Toute la terreur, tout le désespoir de l'être aux abois remplissaient le regard qui se levait sur Aélyls. Le petit visage livide se crispait, le maigre corps tremblait convulsivement.

– Vous tuer !... vous frapper, pauvre enfant ! Ah ! certes non !... pas tant que je pourrai vous défendre, du moins !

Aélyls relevait Julius et, tenant ses mains pressées entre les siennes, le considérait avec une immense pitié. En même temps, son cœur se gonflait d'indignation et de douleur à la pensée que Lothaire pouvait avoir ordonné un pareil châtement pour un malheureux être si faible, si pitoyable.

– Je vais aller demander votre grâce au prince... et s'il ne me l'accorde pas, nous verrons ce que nous pourrons faire.

Mais Julius se mit à trembler plus fort.

– Le prince... le prince ne voudra pas... il sera plus fâché encore... Et Fragui me cherche... il va

me trouver ici...

– Eh bien ! venez !

Elle emmena le jeune garçon jusqu'à la petite pièce où se trouvait la bibliothèque et lui dit :

– Restez ici, vous n'avez rien à craindre. Je vais fermer la porte et emporter la clef.

Puis elle regagna le jardin d'hiver et se dirigea vers l'appartement du prince, résolument, mais le cœur battant très fort.

Car une telle démarche était pour elle la plus pénible épreuve. Mais elle n'hésitait pas un instant à la faire, puisqu'il s'agissait de venir en aide à un malheureux être qui lui inspirait une profonde pitié, mêlée d'une sympathie déjà éprouvée autrefois à Croix-Givre.

La porte de glaces du cabinet princier était ouverte sur le jardin d'hiver, ce qui permit à la jeune femme de constater que la vaste pièce tendue d'un admirable cuir de Cordoue n'était occupée que par les deux chiens, Ahmed et Zorah, étendus sur le tapis. Mais le murmure d'une voix arrivait par le battant écarté d'une

autre porte, vers laquelle se dirigea Aélyls après une courte hésitation.

Cette seconde pièce était du haut en bas lambrissée de cèdre sculpté, fouillé comme une somptueuse broderie. Elle n'était meublée que de divans couverts d'étoffes brochées, qui en faisaient presque complètement le tour. Sur le tapis d'Orient étaient jetés des peaux d'ours et de panthères, des coussins tissés d'or, d'argent et de soie aux chaudes nuances.

Un de ceux-ci servait de siège au baron de Seldorf, qui lisait à haute voix. Lothaire, à demi étendu sur un divan, taquinait distraitement un petit singe au pelage couleur de noisette. La jolie bête hasardait quelques gestes peureux, sans doute habituée à redouter les variations d'humeur d'un maître capricieux. Et peut-être avait-elle appris à connaître ce que signifiait d'inquiétant ce pli sur le front élevé, cet autre au coin des lèvres durement serrées.

Le tapis de haute laine, dans le cabinet de travail, avait étouffé les pas d'Aélyls. La jeune princesse frappa au battant de la porte. Lothaire

leva la tête, étouffa une exclamation et se redressa en disant d'un ton de surprise :

– Toi, Aélylys !

– Pouvez-vous me donner un moment d'entretien ?... Je regrette de vous déranger...

Il enveloppa d'un coup d'œil rapide la jeune femme si visiblement émue, agitée, qui avançait d'un pas hésitant.

– Tu ne me déranges pas du tout... d'autant plus que Valérien lit comme un âne, aujourd'hui.

L'agréable sourire par lequel Seldorf répondit à ce compliment lui valut, de la princesse, le plus méprisant des regards.

Sur un geste du prince, le plat personnage disparut. Lothaire, désignant à sa femme le divan, près de lui, demanda :

– Qu'y a-t-il ?... Assieds-toi ici et raconte-moi cela.

Elle s'approcha, mais resta debout, se maîtrisant de tout son pouvoir pour conserver un calme apparent.

– Lothaire, avez-vous vraiment donné l'ordre de châtier le pauvre Julius ?

– Comment, c'est pour cela que... ? En vérité, Aéllys, tu as une singulière audace !

Mais elle ne baissa pas les yeux devant le regard subitement devenu sombre et dur.

– Je ne sais si j'ai de l'audace... mais je ne puis voir commettre un acte si... si injuste... Oui, j'aime mieux vous dire le mot vrai, parce que vous savez bien que je suis franche... Parfois, vous ne vous êtes pas fâché...

– Je ne m'en fâcherai jamais, même pas si tu me répètes aujourd'hui ce que tu m'as dit un jour...

– Quoi donc ?

– Eh bien ! mais, que tu me détestais !

Le visage déjà rougissant de la jeune femme se couvrit d'une pourpre brûlante. Une lueur passa dans les yeux fauves, qui rencontraient ceux de Lothaire, railleurs et ardents.

– Ce n'est pas votre façon de traiter un pauvre enfant malade et non coupable qui pourrait me

faire changer d'avis !

Non, décidément, il était impossible... impossible de garder son calme, sa patience, quand il prenait cet air-là !... quand il avait l'air de la défier, de se moquer avec ces merveilleux yeux noirs que traversaient d'étranges éclairs.

– Quelle singulière manière de parler à quelqu'un dont on souhaite obtenir une faveur !

Un petit rire d'ironie détendait la bouche de Lothaire.

– ... Il n'y a que toi, Aélyx, pour avoir cette... audace. Oui, je répète le mot... Eh bien ! que dirais-tu si, pour t'accorder cette grâce, je mettais une condition... simplement la même qu'autrefois, quand tu obtins de moi que ce Julius ne s'occuperait plus de Tamerlan ?

Aélyx eut un vif mouvement de recul.

Le sang, tout à coup, quittait son visage, l'angoisse passait dans le regard qui se détournait, pendant quelques secondes.

– Je dirais que je vous crois incapable d'exiger ce qui serait un mensonge.

Quel effort lui coûtait l'apparente fermeté avec laquelle ces paroles étaient prononcées !

Lothaire se renversa légèrement sur les coussins du divan, avec, de nouveau, son rire sarcastique.

– Allons, pour une fois que tu as bonne opinion de moi, je ne veux pas te décevoir. Donc, je fais grâce à Julius, sans condition... et même, pour rassasier ton ardeur de charité, je t'autorise à le prendre dans ta domesticité. Ce n'est d'ailleurs pas un sacrifice que je fais là, car j'avais l'intention de donner l'ordre qu'on retirât de la mienne ce garçon à mine de phtisique.

– Mais on peut le soigner !... M'autorisez-vous à le faire voir au médecin ?

– Pendant que je suis sur la voie des concessions, autant que j'autorise tout.

Quel air moqueur, insupportable !... Oui, vraiment, il faisait bien ce qu'il fallait pour qu'on le détestât !

Elle murmura un « merci » contraint et, pour échapper à la gêne qui la pénétrait, se pencha vers

le petit singe qui se hasardait timidement de son côté. Elle le prit entre ses mains et la bête se blottit contre elle, tandis qu'elle le caressait.

– Tu peux l'emporter ; je te le donne, s'il te plaît, dit Lothaire en se levant nonchalamment.

– Je le veux bien, si vous ne devez pas en être privé. Mais je vous avais entendu dire que vous teniez à ce gentil Jekko.

– Me crois-tu donc capable d'attachement pour quelqu'un ou quelque chose ?

Aussitôt, Aélyls évoqua un beau visage de blonde, vers lequel se penchait un jeune prince souriant. Il y avait quatre ans de cela... et Lothaire aimait toujours la comtesse Brorzen.

Elle retint un petit frisson et, sans répondre, baissa les yeux sur Jekko.

– Le crois-tu, voyons ?

Lothaire s'approchait d'elle et posait la main sur son épaule.

– Oui.

Puis elle s'écarta brusquement et dit avec une

sorte de hâte :

– Je vous laisse... Merci encore.

Elle s'éloigna de ce pas vif et léger qui était bien toujours celui de la fillette du Vieux-Château. Lothaire la suivit jusqu'au seuil du cabinet. Puis il se détourna, le regard sombre, en murmurant :

« Non, non, je ne serai pas si faible, si fou... Je veux être non le vaincu, mais le vainqueur. »

V

Cécile de Forsan arriva à Sôhnthal le surlendemain. Aélyls lui fit le plus affectueux accueil et, en dépit d'une observation de la dame d'honneur sur ce manquement à l'étiquette, voulut aller l'installer elle-même dans l'appartement qu'elle lui avait fait préparer, au premier étage de l'aile des Princesses, où se trouvait aussi celui de M^{me} de Sucy.

Sôhnthal émerveilla Cécile, dès le premier jour, et, presque autant que cette demeure féerique, la jeune princesse pour laquelle semblait avoir été créé un tel cadre et qui s'y mouvait avec tant d'aisance.

Très discrète, M^{lle} de Forsan ne hasarda aucune question, aucune allusion même aux inquiétudes, aux angoisses que lui avait laissé entrevoir son amie avant son mariage. De son côté, Aélyls ne lui fit aucune confidence ; mais la

nouvelle venue remarqua qu'elle parlait fort peu de son mari et, par moments, semblait rêveuse, mélancolique, préoccupée.

Cécile fut présentée au prince héritier le lendemain dans l'après-midi. Elle parut très vivement impressionnée par le futur souverain de Waldenstein, bien qu'il ne lui eût témoigné qu'une courtoisie assez froide. Aélyz s'en aperçut et en éprouva une contrariété mêlée d'inquiétude.

Quoi donc, cette sérieuse et calme Cécile elle-même... tout comme les femmes de la cour qui, à peu d'exceptions près, ainsi qu'elle avait déjà pu le constater, semblaient fascinées, éblouies, dès qu'elles se trouvaient en présence de ce redoutable enchanteur ?

Avait-elle donc eu tort d'appeler ici son amie ? Si cette pauvre Cécile allait passer d'une trop vive admiration à un autre sentiment sans même en avoir conscience ?

Et pourvu, encore, que Lothaire ne s'avisât pas de l'y encourager ? Car elle commençait d'acquérir un peu d'expérience, la princesse

Aélylys – grâce à M^{me} de Sucy. La dame d'honneur possédait au plus haut point l'art de glisser dans un entretien l'insinuation, le renseignement précis, la remarque en apparence insignifiante, qui faisait leur chemin dans l'esprit déjà prévenu d'une jeune femme intelligente et intuitive. La princesse Jutta, le comte Brorzen, la vieille comtesse Fützel elle-même, par quelques mots habilement placés, dès qu'ils en trouvaient l'occasion, contribuaient à la manœuvre sournoise destinée à élargir, à maintenir tout au moins le fossé creusé entre les deux époux par un dissentiment dont, jusqu'alors, aucun des ennemis de la jeune princesse n'avait pu arriver à découvrir le véritable motif.

Sachant que Lothaire devait déjeuner le lendemain chez le prince régnant et qu'il ne rentrerait qu'à la fin de l'après-midi, Aélylys en avait profité pour faire demander à M^{me} de Villerennes de lui amener ses enfants. La jeune veuve arriva vers trois heures, avec une toute petite fille blonde et un tout petit garçon brun, d'un an plus jeune. Gisèle, la petite fille, avait une physionomie tranquille et un charmant

sourire ; Jacques était un vif petit être aux beaux yeux caressants, aux manières d'une grâce irrésistible. Aélyls, qui avait toujours d'inépuisables réserves de bonté, de douceur pour les enfants les plus déshérités de la nature, fut aussitôt conquise par ceux-ci, d'ailleurs charmants de toutes façons, très bien élevés, en même temps que conservant le plus délicieux naturel. Eux, de leur côté, contemplaient avec ravissement la belle princesse dont leur avait parlé leur mère et leur bisaïeule, en disant :

– Elle est comme celles des contes de fées.

Bientôt, Aélyls, désireuse de les distraire, se leva en déclarant :

– Nous allons faire un tour dans les jardins, avant la collation, tous les trois... Oui, je vous enlève vos chers petits, madame. À tout à l'heure !

Elle prit chaque enfant par la main et sortit, aussi vive, aussi légère qu'eux.

Les jardins de Sôhnthal réservaient à Gisèle et à Jacques bien des sujets d'émerveillement. Les

paons, – surtout les paons blancs, qu’ils voyaient pour la première fois, – les cygnes, les énormes carpes d’une des pièces d’eau, et surtout de petits léopards enfermés dans une sorte de basse-fosse grillée, les captivèrent tour à tour. Puis, dans un quinconce de marronniers, Aélyls organisa une partie de cache-cache. Bientôt, elle y prit autant de plaisir que les deux petits. Pour un moment, elle oubliait la souffrance, l’angoisse, qui chaque jour étreignaient un peu plus son âme, elle redevenait la jeune Aélyls rieuse, pleine d’entrain, un petit elfe bondissant qui courait naguère dans les sentiers de Croix-Givre. Les pieds de Cendrillon, chaussés de soie verte, semblaient à peine toucher le sol. Sur la robe de mousseline flottaient les longs pans de la ceinture verte. Quand elle saisissait un des enfants, la jeune femme l’enlevait entre ses mains, le regardait un instant en riant. Elle tenait la tête un peu rejetée en arrière et le vent tiède de cet après-midi de fin septembre soulevait les boucles dorées sur le cou souple, d’une blancheur nacré. Puis elle embrassait l’enfant en le serrant bien fort contre elle et recommençait la poursuite, infatigable

autant que ses petits compagnons.

Tout à coup, Gisèle eut un cri léger. Aélyls, qui venait d'attraper le petit Jacques, se tourna vivement de son côté. En un coup d'œil, elle se rendit compte de ce qui causait l'émoi de la petite fille. Au débouché d'une des allées conduisant au quinconce, Lothaire se tenait debout, appuyé contre un arbre, les bras croisés. À quelques pas derrière lui, ses deux chiens demeuraient immobiles comme des animaux en pierre.

La chaleur produite par le mouvement se fit plus vive sur le visage d'Aélyls. En reposant Jacques à terre, la jeune femme dit à mi-voix :

– C'est le prince. Il faut aller le saluer, mes chers petits.

Elle les prit chacun par la main et s'avança vers Lothaire qui n'avait pas bougé.

En voyant cette attitude, Aélyls songea avec quelque appréhension : « Il doit être mécontent... Qu'il se fâche contre moi, peu importe ; mais il est bien capable de faire tomber sa contrariété sur ces pauvres mignons ou sur leur mère. »

Cette crainte se reflétait sur sa physionomie, dans les yeux profonds où l'animation des instants précédents avait mis un admirable éclat de vie, d'ardente jeunesse. Avec une sorte de timidité, ces beaux yeux cherchaient à rencontrer ceux de Lothaire qui semblaient obstinément se dérober sous les cils épais.

– Vous avez donc pu revenir plus tôt, Lothaire ?

– Oui... à temps pour voir comment se distrait, en mon absence, la princesse héritière de Waldenstein.

Cette fois, il les découvrait, ses yeux. Et c'étaient des yeux souriants, d'une douceur très chaude.

– ... J'ai reconnu là ma petite dame verte de Croix-Givre, toujours aussi agile, aussi aérienne. Oui, tu es toujours la même, Aélyx.

Elle détourna légèrement son regard. Une émotion violente la serrait au cœur. Pourquoi donc la regardait-il ainsi ? Qu'avait-il besoin de rappeler ces souvenirs d'autrefois ?... De

chercher, semblait-il, à recommencer l'amusement du passé, quand il s'était complu à prendre le cœur d'une innocente fillette, tandis que le sien appartenait à une autre ?

Aélyls bénit la présence des enfants, qui lui donnaient une contenance. Elle mit sa main sur l'épaule de chacun d'eux en disant :

– Voilà Gisèle et Jacques de Villerennes... deux très gentils enfants, comme vous le voyez.

– Je vois... Jacques, viens ici.

Jacques, qui semblait fasciné par le bel officier vêtu de rouge, s'avança et, en petit garçon déjà au courant de l'étiquette, baisa la main qui se tendait vers lui.

– Je te souhaite, enfant, d'être un homme loyal et de grand caractère comme ton aïeul... et à toi, petite fille, de ressembler à ta grand-mère et à ta mère... Maintenant, retournons, Aélyls. J'ai dit de servir le café dans la serre aux camélias.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes rentré ?

– Trois quarts d'heure environ. Voici près de vingt minutes que je suis là, à contempler tes

ébats, jeune nymphe... Tes cheveux sont un peu défaits...

Aélyls porta sa main à sa coiffure.

– C’est vrai ! Je ne sais si je pourrai les arranger sans glace... Mieux vaut que j’aille vite jusqu’au palais...

– Inutile ! je vais te rajuster cela...

Il s’approchait, relevait les boucles soyeuses, les rattachait avec une des épingles d’écaille incrustée d’or. Ses doigts avaient tant de douceur qu’ils semblaient caresser la chevelure couleur de flamme et d’or, sur laquelle glissait un rayon de soleil couchant.

Le cœur d’Aélyls accélérât ses battements... Une sorte de joie grisante pénétrait la jeune femme... pendant quelques secondes seulement. Car à son esprit se représentait aussitôt la vision détestée... le beau visage de Sidonia, ses lourds cheveux blonds, auxquels ces mêmes doigts souples et fins avaient peut-être rendu un semblable office.

Et l’effet de cette pensée fut instantané. Aélyls

s'écarta, d'un mouvement presque violent, avec un regard de fierté farouche.

– Merci... Je pourrai, maintenant...

D'une main nerveuse, elle achevait de consolider sa coiffure. Une lueur d'impatience traversa le regard de Lothaire, un pli barra son front, pendant quelques instants. Sans un mot, il se mit en marche et Aélyz le suivit avec les enfants.

Quand, une demi-heure auparavant, le prince, revenant de Sarrenau et entrant chez sa femme, avait appris qu'elle se trouvait depuis près d'une heure en compagnie des enfants dans les jardins, et qu'avec un significatif froncement de sourcils il s'était dirigé vers ceux-ci, M^{me} de Sucy avait pensé joyeusement : « Ah ! elle va passer un mauvais moment, la jeune princesse ! Elle finira bien, avec ses incartades continuelles, par lasser une patience déjà très extraordinaire ! »

La princesse Jutta ne fut pas moins satisfaite de cette nouvelle, que lui murmura la dame

d'honneur quand, avec M^{me} de Fendlau et les inévitables Brorzen, elle apparut dans la serre aux camélias où la fantaisie du prince avait décrété au dernier moment que serait servi le café. En attendant le retour de son neveu et de la coupable, elle s'entretint fort aimablement avec M^{me} de Villerennes, qu'elle avait en grande antipathie, mais qu'il était politique de ménager, puisque tous les Sareczy semblaient en faveur.

Plus de vingt minutes s'étaient écoulées, lorsque enfin apparut le prince. Près de lui marchaient Aélyls et les deux petits de Villerennes, qui se tenaient par la main. Ces deux jeunes époux, incarnation de la beauté, du charme, de l'élégance, et ces deux jolis enfants formaient un incomparable tableau, qui frappa tous les assistants.

La princesse Jutta et Sidonia en furent particulièrement impressionnées. Avec une secrète avidité, elles cherchaient sur la physionomie de Lothaire et celle d'Aélyls à saisir une trace de mécontentement de l'un et de la mortification ou de la révolte de l'autre. Mais

Lothaire avait sa mine d'indifférence altière et Aély, sérieuse et pensive, déjouait par cet air la curiosité haineuse de ses ennemies.

– Je t'ai fait attendre, ma tante ? J'assistais à une intéressante partie de cache-cache, qu'il me déplaisait d'interrompre.

– Mais, mon cher Lothaire, nous avons tout le temps !

Déjà, le prince se tournait vers M^{me} de Villerennes, en répondant avec grâce à sa révérence.

– La comtesse Sareczy ne vous a pas accompagnée, madame ?

– Ma grand-mère s'est trouvée souffrante ce matin, Altesse, et a dû renoncer à la joie de présenter elle-même ses petits-enfants à la princesse.

– Vous lui direz quel grand regret nous en avons et de quel plaisir elle nous prive. La princesse et moi serons toujours charmés de la voir, ainsi que vous, le plus souvent possible à Sôhnthal. De même vos gentils enfants, dont j'ai

fait tout à l'heure la connaissance.

En même temps, le prince invitait du geste M^{me} de Villerennes à reprendre son siège ; puis, après un mot aimable adressé au comte Sareczy, il prit place près de la jeune femme et s'entretint avec elle et son aïeul de questions littéraires, à l'exclusion des autres personnes présentes.

Aélyls avait fait asseoir à ses côtés les enfants et s'en occupait avec une discrète tendresse. Elle était charmante dans ce rôle maternel, beaucoup trop charmante, pensait avec rage Sidonia qui surprenait de rapides, presque insaisissables coups d'œil de Lothaire dirigés vers la jeune princesse au doux sourire, penchée vers les petits êtres qui semblaient en extase devant elle.

Était-ce la conversation du vieux comte et de sa petite-fille, ou bien ce délicieux tableau qui captivait le prince, au point que six heures sonnaient quand il songea à quitter la serre ?

— Je vous ai retardée, madame, dit-il en souriant à M^{me} de Villerennes. La comtesse Sareczy va se demander si je ne vous retiens pas prisonnière à Sôhnthal, avec ces deux petits.

– Que j’aurais bien envie de garder ! ajouta Aélyls en caressant les cheveux de Gisèle. Au moins, amenez-les-moi souvent, madame ?

– Très souvent, précisa le prince.

La princesse Jutta crut devoir appuyer sur ces mots de son neveu, avec une affabilité de commande qui amena un sourire sarcastique aux lèvres de Lothaire.

Au moment de sortir de la serre, le prince se détourna et regarda sa femme.

– Il fait très frais maintenant, Aélyls. Tu n’es pas assez couverte avec cette robe de mousseline.

– Oh ! le palais n’est pas si loin ! En marchant vite, je n’aurais pas froid du tout.

– Ce n’est pas sûr... Valérien, va demander un vêtement pour la princesse.

Le baron de Seldorf s’élança hors de la serre. Sous leur fard, la princesse Jutta et Sidonia avaient rougi de colère. Jamais, en aucune circonstance, Lothaire ne s’était soucié de leur santé, jamais il n’aurait daigné s’apercevoir si elles étaient ou non susceptibles de prendre froid.

Deux ans auparavant, Sidonia avait eu une congestion pulmonaire après une trop longue station sur la terrasse de la Résidence, un soir d'automne où le prince régnant donnait une réception. Et elle se souvenait toujours avec quelle froide, quelle cruelle légèreté celui qui en était la cause l'avait accueillie quand, à peine sortie de convalescence après avoir côtoyé de bien près la mort, elle avait reparu devant lui.

La princesse Jutta, dissimulant sa vexation, quitta la serre avec les dames de sa suite, après un aimable « À tout à l'heure », adressé à son neveu et à la jeune femme si profondément détestée – redoutée aussi maintenant, car il n'y avait plus moyen de se dissimuler que son mari paraissait lui porter beaucoup trop d'intérêt.

– N'était-ce pas moi qui voyais clair ? s'écriait Sidonia en rejoignant son père tandis qu'il regagnait son appartement après avoir accompagné le prince. Quand je vous disais que cette Aélyls était la plus dangereuse créature du monde !... Ah ! je sentais bien ce qu'il y avait sous l'apparente indifférence de Son Altesse !

Une femme qui aime ne se trompe pas sur ces choses-là. Aujourd'hui, cette incroyable sollicitude... il y a quelques jours, la grâce de ce condamné qu'elle a obtenue... et l'histoire de ce Julius qu'elle sauve du fouet, qu'elle prend à son service et obtient de faire soigner... Puis, encore, les regards qu'il a pour elle. Tout en causant – je ne l'avais jamais si bien remarqué qu'aujourd'hui – il s'arrange pour ne pas la quitter des yeux... et je suis sûre qu'il ne perd pas un de ses mouvements... Ah ! non, certes non, sa femme ne lui est pas indifférente !

– Évidemment... évidemment...

Le comte tordait d'un doigt nerveux sa barbe encore blonde.

– ... Mais, enfin, je ne comprends rien du tout à ce manège-là !

Sidonia eut un violent mouvement d'épaules.

– Je comprends, moi, qu'elle est une nature supérieurement forte et habile, une fausse ingénue qui, se souvenant d'avoir autrefois charmé un jeune prince déjà sceptique et fort

difficile, use maintenant des mêmes moyens, fait la franche, l'indépendante, tient tête à l'homme qu'elle sent épris de sa beauté. C'est une tactique qui peut réussir avec le prince Lothaire, blasé sur les adulations féminines.

– Je crois que tu te trompes sur certains points, Sidonia. Elle n'est pas une « fausse ingénue » et je la soupçonne incapable de tous ces calculs. Mais elle n'en est pas pour cela moins à craindre, bien au contraire ! Comme tu le dis fort bien, cette nature-là change le prince, habitué jusqu'ici à ne rencontrer que l'adoration aveugle, à nous voir tous redouter un froncement de ses sourcils. Puis, enfin, tant de charme, de dons délicieux...

Le visage dur eut un rapide frémissement.

– ... Il est possible que son mari ait pour elle non un véritable attachement – de ceci, je persiste à le croire incapable – mais une passion plus ou moins durable.

Sidonia se redressa brusquement sur le siège où elle s'était jetée en entrant.

– Et alors ?... La princesse Jutta et vous

m'avez promis de tout faire pour que je devienne « sa » femme. Eh bien ! voici le moment de remplir votre promesse !

– Nous n'y faillirons pas, ma chère enfant. Avant la fin de cette année, nous nous serons arrangés pour que la princesse Aélyls n'existe plus – du moins légalement.

– J'aimerais beaucoup mieux qu'elle n'existât plus du tout ! dit Sidonia avec un accent de haine. Au moins, je serais sûre qu'il ne pourrait jamais la retrouver !

– Ne crains rien ; d'après le plan que je médite, si jamais, par impossible, le prince Lothaire revoyait Aélyls de Croix-Givre, il la repousserait bien loin de lui.

– Quoi donc ? Quel est ce plan ?

– Que t'importe ? Tu sais que tu peux compter sur mon ingéniosité, aussi bien que sur mon affection paternelle ?

– Oui, je le sais, cher père. J'ai toute confiance en vous... Mais, hélas ! la suppression de cette Aélyls ne sera pas le plus difficile ! Comment,

après cela, arriver à devenir princesse de Waldenstein ? Comment ? Comment ? Maintenant, je ne lui plais même plus, je le sens bien ! Je ne suis entre ses mains qu'un fantoche destiné à faire un peu peur à sa femme rebelle... et j'ai l'impression qu'il me méprise... qu'il me méprise...

Elle se tordait les mains en se rejetant contre le dossier du fauteuil. Dans son visage convulsé, les yeux avaient un éclat de fièvre.

Le comte passa la main sur son front, plissé par la préoccupation.

– Oui, la tâche sera, de ce côté, beaucoup plus rude. Mais je cherche le moyen... et je ne désespère pas de le trouver. Pour le moment, j'apporte surtout mon attention à préparer la disparition de la jeune femme. Une fois le terrain déblayé sur ce point, nous aviserons.

– Ah ! déjà, quand elle ne sera plus là, quand je la saurai loin de lui, je respirerai mieux ! Et ne dût-il jamais combler mes désirs, je pourrais du moins me dire qu'elle, cette Aélyz maudite, ne jouit pas du bonheur qui me serait ainsi refusé !

VI

Après une température estivale qui s'était prolongée jusqu'à la fin septembre, la pluie apparut les jours suivants, avec un fort rafraîchissement. Les promenades à cheval en furent un peu gênées, mais non toutefois interrompues. Aélyls devenait une intrépide écuyère... trop intrépide parfois, disait Lothaire qui ne la quittait pas d'un instant, durant ces chevauchées à travers la forêt ou le long de la pittoresque vallée dans laquelle était bâtie la capitale de la principauté.

Quand le prince et sa femme traversaient la ville, on accourait pour les apercevoir, pour recevoir un sourire de la belle princesse, pour jeter des regards d'hostilité sur Sidonia, détestée autant pour sa morgue que parce qu'elle était la fille de ce comte Brorzen abhorré dans tout Waldenstein. Le peuple, en outre, ne lui

pardonnait pas la faveur dont le prince héritier l'avait ostensiblement gratifiée pendant les premières semaines après son mariage. Aélyls commençait de devenir une idole pour cette population de Waldenstein, traitée avec rigueur et qui apprenait avec une stupéfaction joyeuse que la jeune princesse avait obtenu plusieurs mesures de clémence. Comme, même tout bas, nul ne se risquait à blâmer le redouté prince héritier, les futurs sujets de celui-ci, assez illogiquement d'ailleurs, rendaient Sidonia responsable des froissements, de la souffrance que, pensaient-ils, devait éprouver à cause d'elle leur délicieuse et charitable princesse.

L'histoire de Julius s'était répandue aux alentours de Sôhnthal. On savait que la princesse Aélyls faisait soigner le pauvre jeune valet, après avoir obligé le majordome du palais à lui donner une chambre convenable, au lieu du galetas où jusque-là il passait ses nuits. L'important personnage, créature du prince Brorzen, n'avait cédé qu'en entendant la jeune femme lui déclarer : « Eh bien ! je vais en parler au prince, et c'est lui qui vous en donnera l'ordre ! » Sans

doute avait-il réfléchi alors qu'elle devait être bien assurée d'un bon accueil, celle qui parlait avec tant de décision, et comme d'une chose toute naturelle, de faire sanctionner une mesure concernant un humble valet par ce prince Lothaire qui, le plus souvent, dédaignait de donner directement ses ordres à un serviteur de cette catégorie inférieure !

Il ne savait pas bien encore, pauvre Julius, s'il ne vivait pas dans un songe dont il lui faudrait quelque jour se réveiller ! Le médecin, qui l'avait trouvé anémié jusqu'aux dernières limites et déjà quelque peu atteint à la poitrine, prescrivait de l'air, un exercice modéré suivi de longs repos, une nourriture très fortifiante. Et la princesse interdisait tout travail, donnait ses ordres pour les aliments à servir au jeune malade, le faisait appeler chaque jour pour s'informer de ses nouvelles et lui adresser de bonnes, de réconfortantes paroles. Oui, en vérité, c'était là un rêve féerique, tel qu'il n'avait jamais osé en faire !

Aélyls, en l'interrogeant, avait appris sa triste

histoire. Il ne connaissait rien de sa famille et, jusqu'à dix ans, avait été élevé chez un garde-chasse de Sôhnthal où il était fort durement traité. Puis, sur l'ordre du comte Brorzen, il était entré dans la domesticité princière. L'existence n'y avait pas été plus douce pour lui, bien au contraire. D'ailleurs, un jour, il avait entendu le comte recommander au majordome :

– Surtout, ne ménage pas ce garçon, Edemann, car c'est un enfant de rien qu'il faut traiter avec rigueur !

Et à Julius lui-même, il avait dit un jour avec un ricanement :

– Estime-toi heureux, petit misérable, que j'aie eu la bonté de te faire entrer au service de Son Altesse, tout fils d'une mère indigne que tu sois.

« Indigne, elle l'est bien certainement beaucoup moins que cet odieux Brorzen ! » pensait Aélyls, le cœur soulevé de colère et de répulsion.

Car c'était là, de plus en plus, le sentiment que lui inspirait cet homme, dont le prince avait fait

un de ses familiers, tout en le traitant d'ailleurs avec autant de désinvolture et aussi peu de ménagements que tout autre de ses courtisans. Ce qu'elle connaissait déjà de sa dureté, de ses injustices, ses platitudes à l'égard de Lothaire, ses manières cauteleuses, suffisaient à provoquer cette antipathie ; mais Aélyls, en outre, ne pouvait souffrir la manière dont il la regardait parfois, fugitivement, sournoisement, et qui la faisait frissonner comme si quelque répugnant reptile l'eût touchée.

Ce Brorzen – Aélyls l'avait appris autrefois de la comtesse Sareczy – était avec la princesse Jutta l'un des responsables de l'éducation de Lothaire. Tous deux en avaient fait cet être d'orgueil et de terrible égoïsme ; tous deux, les premiers, l'avaient traité en divinité, s'étaient appliqués à flatter ses défauts, à contenter ses pires fantaisies, à le persuader que, de sa part, tout ce qui était répréhensible chez autrui devenait licite. Et d'autres flatteries, d'autres adulations, s'étaient jointes à celles-là. Chaque jour encore, elles lui étaient prodiguées par des courtisans idolâtres avec une bassesse dont les Brorzen, père et fille,

donnaient les premiers l'exemple. Pour faire monter l'encens avec la plus discrète, la plus subtile habileté, nulle femme de la cour, d'ailleurs, n'égalait Sidonia. Elle savait incomparablement former une atmosphère d'adoration autour de ce jeune prince déjà saturé d'orgueil, elle savait aussi accueillir avec le plus doux sourire les réflexions mordantes, les mots secs ou moqueurs, toutes les manifestations d'un caractère fantasque et despotique devant lesquelles se révoltait une nature telle que celle d'Aélyls. Et la jeune princesse, à l'aversion motivée que lui inspirait la comtesse Brorzen, pouvait sans injustice joindre le mépris, dix fois mérité par le père et la fille.

Ce sentiment perçait quelque peu dans la froide politesse qu'elle témoignait à Sidonia. Une de ses plus pénibles épreuves, en ce palais féérique où elle souffrait silencieusement, était de se trouver en rapports quotidiens avec cette belle comtesse dont elle avait pris la place près du prince héritier de Waldenstein, sans la prendre dans son cœur. À la fois parce que sa religion et sa fierté le lui ordonnaient, elle faisait de

méritoires efforts pour contenir cette antipathie ; mais un œil observateur pouvait la discerner dans ses regards, dans son accent, quand elle s'adressait à Sidonia, ou quand Lothaire montrait à l'égard de celle-ci une amabilité plus accentuée.

À vrai dire, depuis son retour de Resberg, Aélyls devait constater que cette attitude devenait de plus en plus rare. Il arrivait même souvent que Sidonia parût, pour lui, comme si elle n'existait pas. Mais Aélyls savait – l'information lui en avait été glissée graduellement, avec une subtile perfidie – que le prince Lothaire aimait les variations et qu'il se plaisait en outre à exciter les jalousies féminines. Qui donc, en ce moment, servait à ce plaisir princier ? Aélyls ne cherchait pas à le savoir. Peu lui importait, puisque, de toute façon, l'affection de Lothaire ne lui appartenait pas.

Et pourtant... si elle n'avait pas eu son expérience d'autrefois... pourtant, comme parfois elle aurait cru...

Mais c'était bien fini ! Elle ne se laisserait plus prendre à ces feintes ensorcelantes du beau

prince, qui aurait voulu sans doute que cette petite Aélyls l'adorât, elle aussi, afin de pouvoir mieux la faire souffrir. Elle serait patiente, résignée ; mais elle résisterait au charme troublant de ces regards veloutés, si chauds, à l'influence de cette intelligence profonde, brillante, de cette personnalité séductrice entre toutes. Elle ne croirait pas à la sincérité de sa sollicitude, de l'indulgence souriante qu'il lui témoignait... elle ne croirait à rien de ce qui venait de lui...

Et c'était vraiment une chose très dure... si dure que parfois la pauvre petite princesse pleurait, dans ses moments de solitude. Mais elle se retrouvait ensuite aussi énergique, aussi résolue à ne plus retomber dans sa douloureuse erreur d'autrefois.

Elle éprouvait une sorte de soulagement quand Lothaire se montrait froid ou d'humeur sombre. Mais, alors même, jamais il ne lui témoignait d'impatience ni de dureté. Jamais, fût-ce à ces moments où les plus favorisés parmi son entourage n'étaient épargnés, il ne lui refusait

rien de ce qu'elle demandait. Et elle demandait beaucoup maintenant, la princesse Aélylys.

Non pour elle, certes. Mais la grâce obtenue du prince avait eu pour résultat que tous les malheureux ayant à solliciter quelque mesure de clémence s'adressaient à elle, et que presque chaque jour M. de Châtelier trouvait quelque supplique dans le courrier qu'il dépouillait. Après renseignements, Aélylys la présentait à son mari. Et toujours, sans commentaires, après l'avoir rapidement parcourue, il y apposait les quelques mots qui accordaient la grâce demandée.

Or, Aélylys savait, par son secrétaire et par les Sareczy, que jamais avant elle une seule mesure de clémence n'avait été obtenue de lui.

Qu'en concluait-elle ? Pauvre Aélylys qui ne pouvait croire à la sincérité des attentions de Lothaire, à la douceur passionnée de ses regards, à la chaleur frémissante que prenait souvent sa voix quand il lui adressait la parole ! Toujours, en se raidissant contre une violente émotion, elle songeait avec des frissons de détresse : « Il cherche à me prendre... comme à Croix-Givre. Et

je ne veux pas... je ne veux pas ! »

Il était pourtant singulièrement indulgent à tous ses goûts, à tous ses désirs, ce prince Lothaire dont on lui avait fait prévoir, dont elle-même avait prévu le dur despotisme, d'ailleurs si réel pour tout autre que pour elle. De lui-même, lors de la première réception donnée à Sôhnthal en l'honneur du passage d'un prince étranger, il avait prescrit de rendre la toilette de la jeune princesse plus conforme à ses habitudes de modestie. Au cours des chasses, qu'elle suivait maintenant à cheval, il ne lui adressait plus d'observations sur cette sensibilité qui l'éloignait des lieux où la bête forcée allait trouver la mort, et semblait même juger cette sensibilité toute naturelle. Puis encore, quoi qu'il en eût dit tout d'abord, quand la jeune femme lui avait manifesté son désir d'acquérir une plus sérieuse formation intellectuelle, il la laissait non seulement libre de le contenter, mais encore lui apportait les livres utiles à cet effet, et, très fréquemment, lui faisait, sur un sujet d'art ou de littérature, de ces étincelantes petites dissertations qui ravissaient l'esprit si vif, le goût très fin

d'Aélys.

– Quand tu auras besoin de quelque explication, de quelque renseignement sur quoi que ce soit, demande-les-moi, lui avait-il dit un jour.

Mais Aélys n'usait pas de cette liberté, car dès qu'elle se trouvait seule avec lui, une gêne profonde la saisissait, lui enlevait sa spontanéité habituelle. Elle sentait comme une hâte de le voir s'éloigner et, quand il la quittait, elle éprouvait un étrange sentiment de solitude, d'accablement, de regret douloureux, contre lequel, de plus en plus, il lui devenait difficile de réagir.

Vers le milieu d'octobre, le prince annonça à sa femme qu'il allait faire à Vienne un séjour d'une semaine ou plus, au sujet d'un arrangement pour lequel il lui fallait s'entendre avec le gouvernement impérial.

– Je me demande si je ne vais pas t'emmener, pour te présenter à l'empereur et à l'impératrice, ajouta-t-il.

Tous deux se trouvaient dans le salon vert,

après le déjeuner. Aélyls, qui n'aimait pas demeurer oisive, travaillait à un ouvrage de filet. Sur ses genoux dormait le petit singe, qui l'avait prise en grande affection. Lothaire, accoudé à son fauteuil en une de ces attitudes nonchalantes qui lui étaient aussi familières qu'autrefois, regardait la jeune femme avec une sorte d'ardeur pensive.

Sans lever la tête, elle répondit froidement :

– J'aimerais que vous m'en dispensiez, pour le moment. Je suis encore si novice que je craindrais de commettre beaucoup de bévues.

– Pourquoi en commettrais-tu plus qu'ici, où tu tiens fort bien ton rôle de princesse ?

– Sauf quand je joue à cache-cache avec Gisèle et Jacques, dit-elle avec un de ces légers et délicieux sourires qui, malgré tout, venaient irrésistiblement à ses lèvres.

– Oh ! de cela, je t'ai absoute... et je te permets de recommencer même à l'occasion. Mais peut-être n'as-tu pas attendu ma permission ?

Lui aussi souriait, en penchant vers la jeune femme son visage animé par une profonde

émotion.

– Non, non, car je me suis bien rendu compte que j'étais dans mon tort, surtout en oubliant qu'on devait m'attendre pour le café. C'était me conduire en petite fille...

– Eh bien ! voilà ce que tu es, en effet... une petite fille charmante, et toujours déraisonnable, mais que j'ai pourtant bien envie d'emmener à Vienne.

Un bras souple, très doux, se glissait tout à coup derrière les épaules d'Aély's. Une bouche ardente se posait sur les boucles légères en murmurant :

– Aély's aux cheveux d'or...

Elle bondit, le repoussa avec tant de violence que le petit singe roula à terre. Debout, redressée, pâle jusqu'aux lèvres tremblantes, elle attachait sur Lothaire des yeux étincelants de colère, mais en lesquels, aussi, on eût pu discerner une sorte de terreur.

– Je vous ai dit que je ne supporterais pas que vous recommenciez... comme là-bas. Je ne veux

pas... je ne veux pas !

– Tu ne veux pas ? Et si je le veux, moi ? Si j'en ai assez de tes enfantillages ?

Il se renversait contre le dossier du fauteuil, les bras croisés. Ses traits devenaient durs et l'éclat de ses yeux parut si insoutenable à la jeune femme qu'elle dut un instant détourner les siens.

– ... Tu es une jeune personne pieuse... Eh bien ! je te conseille de t'enquérir des devoirs d'une femme envers son mari. L'un des premiers est de l'aimer... Tu entends, de l'aimer ? Or, toi, tu m'as dit un jour que tu me détestais. Ton attitude actuelle me donne à penser que tu n'as pas changé de sentiment...

Aélyls ne répondit pas. De nouveau, elle le regardait avec une sorte de farouche défi.

Lothaire, qui appuyait sa botte contre le pelage épais d'un des chiens couchés à ses pieds, l'enfonça dans les côtes avec tant de violence que la bête sursauta, avec un long gémissement de douleur.

Aélyls tressaillit, jeta un cri indigné :

– Que lui faites-vous ?

Il dit sourdement, avec un accent d'âpre ironie :

– Ah ! je te conseille, toi, de t'apitoyer sur ceux que je fais souffrir ! Tu sais les venger...

Puis, s'interrompant brusquement, il se leva en repoussant du pied la bête pantelante qui levait sur lui des yeux encore pleins de souffrance.

– Il faut en finir, Aélyls. Nous ne pouvons continuer ainsi... Dans quatre jours, je partirai pour Vienne. À mon retour, tu choisiras : ou bien tu me diras : « Lothaire, je suis toute à toi »... ou, si tu persistes dans ton attitude, je te ferai conduire dans un couvent et demanderai à Rome l'annulation de notre mariage. Après quoi, tu seras renvoyée au Château-Vert, où tu auras l'avantage de ne plus entendre parler de moi.

– Eh bien ! soit !... Renvoyez-moi tout de suite... car jamais... jamais je ne pourrai vous dire cela... ce mensonge...

– C'est ce que nous verrons. Tu réfléchiras, je le veux. Mais je t'avertis qu'il est inutile de

compter désormais sur l'indulgence que j'ai eu jusqu'ici le tort de t'accorder. Les ménagements ne valent décidément rien, à l'égard des femmes. Il leur faut sentir durement la main d'un maître ; sinon leur orgueil, leurs prétentions deviennent intolérables.

À cet instant, dans le salon voisin, un bruit léger annonça l'entrée de quelqu'un. Lothaire s'avança vers la porte de communication, tandis qu'Aélyls songeait tout à coup : « Ah ! c'est vrai... je devais prendre une leçon de chant... Mais je ne pourrai jamais en ce moment... »

– Vous voilà, madame Herz ? La princesse ne prendra pas sa leçon aujourd'hui...

Tout en parlant, Lothaire entra dans le salon de musique.

– ... Mais vous allez nous faire entendre votre belle voix. Vous connaissez mes morceaux préférés ; chantez-m'en quelques-uns, je vous les accompagnerai.

– Certainement, Altesse... ce que Votre Altesse voudra...

Aélyls perçut l'accent troublé de cette voix. Celle du prince était devenue tout à coup caressante avec ces inflexions enchanteresses qu'eût enviées une sirène.

La jeune femme se laissa retomber sur son siège. Il lui sembla que ses jambes ne la soutenaient plus. La courte et terrible scène avait produit sur elle un si puissant effet qu'une réaction violente se produisait, la laissant presque sans forces, le cœur battant à coups désordonnés.

Dans la pièce voisine, le piano résonnait sous les doigts de Lothaire. Puis la voix de M^{me} Herz s'éleva, ample, chaude et d'une puissante sonorité. Elle chantait la *Violette* de Mozart, un des morceaux que le prince demandait le plus souvent à sa femme et à qui il avait dit un jour : « Tu chantes cela divinement. »

« Quelle voix superbe ! » pensa Aélyls en frissonnant de malaise.

Quand le piano se tut, elle entendit Lothaire qui disait :

– Vous vous êtes surpassée aujourd'hui. Cet

admirable timbre semble d'ailleurs gagner chaque jour en puissance... Maintenant, chantez-moi les *Heures enchantées*...

La cantatrice prononça quelques mots à voix basse, une objection sans doute, car le prince répondit d'un ton impératif :

– Je le veux, Marie.

Puis, il fit entendre quelques mesures d'un rythme étrange, presque sauvage, auquel succéda l'ampleur d'un chant profond, ardemment passionné. Oui, c'était vraiment toute la passion, avec ses élans et sa violence, qui s'exhalait des lèvres, ou plutôt du cœur de Marie Herz, en ce chant où chaque phrase était un aveu, un cri d'amour suppliant jeté vers le bien-aimé, négligent ou dédaigneux, un rappel des heures enchantées où il voulait bien accepter le don de cet amour.

Quand la dernière note se fut éteinte sous ses doigts, Lothaire se leva.

– Vous avez bien mérité que je vous offre quelques roses, ma belle chanteuse. Venez avec

moi.

Ils quittèrent le salon par la porte donnant directement sur le jardin d'hiver. Aélyx les vit s'engager dans une allée de celui-ci. Lothaire avait mis sa main sur l'épaule de Marie Herz et lui parlait à mi-voix. Son rire, moqueur et léger, parvint jusqu'aux oreilles de la jeune princesse immobile dans son fauteuil, et si pâle qu'elle eût pu rivaliser sur ce point avec le pauvre Julius lui-même.

Ahmed, le chien si durement traité par son maître, se leva et vint à elle. Aélyx étendit sa petite main glacée, toute tremblante, pour caresser la tête de la bête.

– Mon pauvre Ahmed ! murmura-t-elle.

Puis elle songea tout à coup que M^{me} de Sucy allait apparaître. Et elle ne pourrait supporter de voir personne, dans l'état où elle se trouvait... Seule... il fallait qu'elle fût seule, pour calmer le tumulte et la révolte de son cœur, de sa pensée, pour dominer sa colère et cette souffrance aiguë, atroce... pour envisager aussi l'ultimatum qui venait de lui être posé.

Elle se leva avec effort. Le vif petit elfe semblait brisé par l'orage, cette fois. Elle gagna sa chambre et, dédaignant d'appeler une des caméristes, mit des vêtements de sortie. Aélyx de Croix-Givre n'avait pas encore oublié l'art de se servir elle-même. Et s'il fallait retourner au Vieux-Château, elle y reprendrait vite et sans peine ses habitudes de simplicité.

Retourner au Vieux-Château... C'était tout ce qu'elle désirait, en venant ici. Et maintenant... maintenant aussi, naturellement... plus que jamais.

Pourquoi donc cet étrange frisson qui la glaçait, corps et âme ? Une telle perspective ne pouvait que la réjouir, après tout ce qu'elle avait souffert ici... tout ce qu'elle souffrirait encore si elle y demeurait.

VII

En quelques gestes rapides et nerveux, la jeune femme s'enveloppa dans un grand manteau, entoura ses cheveux d'une mantille de couleur blanche et ouvrit l'une des portes vitrées qui donnaient directement de sa chambre sur la terrasse. Ahmed, qui l'avait suivie, sortit avec elle. En soupirant d'angoisse, elle pensa : « Tout ceux qu'« il » fait souffrir viennent à moi. Hélas ! que pourrai-je maintenant pour eux ? »

Elle s'engagea dans les jardins. L'automne parsemait les allées de feuilles mortes, que faisait voler le vent humide et doux et que pourchassaient les nombreux jardiniers. Dans les parterres abondaient les plus belles fleurs d'arrière-saison, et dans les serres, dont le dôme étincelait sous un clair soleil paru entre deux nuages, les plus rares et magnifiques spécimens de toutes les flores connues s'offraient aux

regards émerveillés. Avec un doux murmure, l'eau venue des hauteurs qui dominaient Sôhnthal tombait en cascates entre des berges fleuries, glissait dans les canaux de marbre, s'élevait en gerbes étincelantes, jaillissait à grands flots écumeux des fontaines de porphyre vers lesquelles se penchaient des tritons ou de blanches nymphes taillées en plein marbre de Carrare. Sur les pelouses veloutées, les paons se dressaient, étalant la somptueuse parure de leur queue. Des biches apprivoisées surgissaient parfois au détour d'une allée, ou quelque daim agile, une gazelle ramenée par le prince d'un voyage en Afrique. Au bord d'un étang parsemé de nénuphars dormaient des flamants roses, près d'un petit kiosque chinois où... – ceci était une information donnée un jour à sa nièce par la princesse Jutta, négligemment, au passage – où l'année précédente le prince Lothaire venait souvent prendre le café, en compagnie de la comtesse Schütz.

Aélyls comprenait maintenant pourquoi cette jolie comtesse avait si « héroïquement supporté le trop fort parfum des fleurs, qui l'empoisonnait

lentement. Oui, elle comprenait bien des choses... et il se produisait en elle une sorte d'écœurement, mêlé d'âpre révolte, devant ces révélations douloureuses, ces amères réalités de la vie.

Ainsi donc, tout était trahison, mensonge, fausseté ?... Cette Marie Herz, qu'elle traitait avec tant de sympathie, qui semblait délicate et bonne...

Ah ! certes, elle se doutait bien qu'il devait être difficile de résister, d'échapper au charme redoutable ! Mais enfin, on le pouvait, quand on avait un peu d'honneur, un peu de fierté... puisqu'elle-même...

Elle s'était machinalement arrêtée au bord du petit étang. Ici, elle se trouvait presque à l'extrémité des jardins. Tout près de là commençait la forêt d'où venait le murmure des feuillages agités par le vent.

Aélyse se retourna en entendant un bruit léger. Julius venait à elle. La jeune femme, aussitôt, s'aperçut qu'il était violemment ému.

– Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda-t-elle.

Elle l'appelait souvent ainsi, bien qu'il n'eût guère que deux ans de moins qu'elle. Mais elle éprouvait un sentiment tout maternel pour cet être frêle et malheureux, si doux, et qu'elle devinait d'âme délicate, encore enfantine, comprimée par la crainte et l'asservissement dans lesquels il avait jusqu'ici vécu.

– Oh ! madame, je viens de voir une chose terrible !

Le jeune garçon haletait d'émotion. Des larmes montaient à ses beaux yeux noirs, profondément cernés.

– Quelle chose ?

– Une pauvre dame prisonnière... Oh ! c'est affreux ! Elle m'a fait des signes... mais je ne pouvais pas comprendre...

– Voyons, racontez-moi cela... Venez ici...

Elle l'emmena au kiosque chinois et le fit asseoir près d'elle. Alors Julius, en phrases nerveuses, conta son aventure.

Il avait toujours aimé, dès sa petite enfance, à escalader les roches escarpées dont était

parsemée la partie de la forêt située à l'autre extrémité de Sôhnthal, où il était élevé. L'affaiblissement de ses forces l'avait laissé agile comme un chamois. Or, aujourd'hui, en se promenant dans un endroit très sauvage, il avait été tenté par d'énormes fougères qui poussaient dans les anfractuosités d'un escarpement couronné de très vieux chênes. Il savait que la princesse aimait beaucoup les fougères et avait décidé de lui en rapporter quelques-unes.

– Quelle imprudence !... Et que vous êtes peu raisonnable, Julius, de perdre ainsi le peu de forces que vous avez pu reprendre !

– Oh ! j'ai tout de même bien fait, Altesse, puisque... Votre Altesse va voir ! Donc j'ai grimpé, tout doucement, en me tenant aux arbustes qui étaient là. Et quand j'ai été en plein dans les fougères, j'ai vu qu'il y en avait tout en haut, sous les arbres, de plus belles encore. Alors, je suis allé jusque-là et je me suis mis à en cueillir. J'étais sur une sorte de petit plateau très étroit, où les arbres formaient un couvert épais, sous lequel il faisait une chaleur humide. J'ai

donc eu à très peu avancer pour me trouver au bord. Et j'ai vu que, de ce côté, l'espèce de roche où je me trouvais formait une falaise à pic. En bas, au bord d'un petit torrent, il y avait une maison très noire, très vieille...

– Une maison très vieille ?... avec une tour ?

– Oui... une tour à deux étages, avec une fenêtre grillée à chacun... Et voilà qu'en regardant par là, j'ai vu au second, derrière les barreaux, une figure toute blanche...

Julius s'interrompt, ressaisi par l'émotion.

Aélyls avait tressailli.

– Une figure ?... Mais pourquoi pensez-vous que ce soit celle d'une prisonnière ?

– Elle était maigre... maigre et triste ! De grands yeux foncés me regardaient... Et puis, une main m'a fait signe... et puis, les lèvres ont remué... Mais j'étais trop loin et le torrent faisait du bruit. La dame a un peu continué ses signes, et puis, elle a cessé. Mais elle me regardait toujours, et je voyais bien qu'elle pleurait... Enfin, elle a pris les grilles à deux mains, a fait le geste de les

arracher. Alors, je lui ai fait signe que j'avais compris. Elle a eu comme un petit sourire, que j'ai trouvé plus triste que tout, parce qu'en le voyant on sentait bien que c'était la première fois depuis longtemps... bien longtemps...

– Et après, Julius ?

– Après, elle a posé un doigt sur ses lèvres pour me recommander le silence, la discrétion... Puis elle a quitté la fenêtre. Alors, bien vite, je suis parti, laissant là mes fougères.

– Qu'est-ce que cela ? murmura Aélylys.

Oui, quel terrible mystère se cachait donc dans ce château des Tristes Dames, inhabité, avait prétendu Lothaire ? Pourquoi ce mensonge ? Car il était impossible que cette femme fût enfermée à son insu dans une demeure lui appartenant.

Mais comment savoir ?... À qui s'adresser pour connaître quelle malheureuse vivait dans la triste geôle dont le prince avait dit naguère à sa femme qu'elle avait servi de prison aux femmes coupables ou révoltées de la maison de Waldenstein ?

Était-ce, aujourd'hui encore, une princesse de Waldenstein qui vivait là ? Aélyls n'avait jamais entendu parler d'une sœur de Lothaire. Elle ne pouvait donc arrêter ses suppositions que sur quelque parente plus éloignée... Mais l'hypothèse prenait corps, à mesure qu'elle se souvenait de la façon très brève dont Lothaire avait mis fin à ses questions sur le vieux logis et du ton si dur dont il avait dit : « Quand un membre déshonore la famille, on le supprime, soit par la mort, soit par la prison, jusqu'à la mort. »

Elle frissonna en songeant : « Serait-ce donc possible ?... Et peut-être la malheureuse est-elle complètement innocente, victime d'une épouvantable injustice, comme, hélas ! il ne doit s'en commettre que trop sous l'autorité d'un homme tel que Lothaire ! »

– Cette femme vous a-t-elle paru jeune, Julius ? demanda-t-elle au jeune garçon.

– Oui, plutôt jeune, madame, quoique sa figure semble bien fatiguée... et si pâle, si pâle ! Elle a des yeux très grands, très beaux, mais tout enfoncés, des cheveux noirs... et... et je trouve

qu'elle ressemble au portrait de la belle princesse qui est dans le cabinet de Son Altesse le prince Lothaire.

La princesse du Caucase, la belle Circassienne, femme du prince Magnus. Aélyls avait admiré ce parfait visage, ces longs yeux noirs si doux et remarqué le pli un peu amer de la bouche. Lothaire avait les traits de sa mère, ses épais cheveux noirs et bouclés aux reflets de satin et la même beauté des yeux. Mais aucune similitude d'expression n'existait entre ces deux physionomies.

– Vous dites que cette dame ressemble à la princesse du portrait ?... Alors, elle doit ressembler au prince Lothaire ?

Julius réfléchit un moment. Il avait les yeux un peu levés sur la jeune femme, des yeux d'un noir velouté, doux et pensifs. Et cette idée soudaine traversa comme un éclair la pensée d'Aélyls : « Il a les yeux de la princesse Kajeda et de Lothaire. »

– Non, je ne trouve pas qu'elle ressemble à Son Altesse, dit enfin Julius. Mais de loin et

derrière des barreaux, on ne peut pas bien juger...
Ah ! je voudrais tant que votre Altesse puisse la voir ! Elle comprendrait peut-être mieux ce que veut la pauvre dame !

– Ce n'est pas très loin d'ici, l'endroit où vous avez fait cette découverte ?

– Oh ! non... Vingt minutes, peut-être...

– Eh bien ! conduisez-moi jusque-là.

Julius regarda la jeune femme avec effarement.

– Votre Altesse ne pense pas à monter ?...

– J'y pense parfaitement. Ne craignez rien, cela me connaît, les escalades. Je n'ai pas eu encore, heureusement, le temps de me rouiller ici.

Et elle entraîna le jeune garçon vers la forêt. Tous deux marchaient d'un bon pas. La légère boiterie que Julius conservait de la brutalité du prince ne le faisait pas souffrir et ne lui causait aucune fatigue. Ils eurent vite atteint le pied de l'escarpement, que commença de gravir Aélyls, après avoir recommandé à Julius de ne pas s'inquiéter si elle tardait un peu à redescendre,

car elle serait peut-être obligée d'attendre un moment avant qu'apparût l'inconnue.

Sans trop de peine, elle atteignit le petit plateau. Et elle alla se placer tout au bord, face à la tour carrée dont le second étage atteignait à peu près au même niveau que le sommet de la falaise.

Il n'y avait personne derrière les barreaux.

Il fallait prendre patience. Par cette douce journée d'automne, la prisonnière viendrait peut-être bientôt chercher un peu de cet air qui devait pénétrer parcimonieusement dans sa geôle, par cette fenêtre étroite.

Aélyls abaissa un instant son regard et vit une cour assez vaste, où se trouvaient de vieux communs ruinés, un puits ancien, un amas de détritits d'où s'exhalait une odeur nauséabonde et sur lequel picoraient quelques poules. Toutes les fenêtres étaient closes sur cette façade du logis. Aélyls remarqua que celles du rez-de-chaussée n'avaient pas de grilles, et que les vitres de plusieurs d'entre elles manquaient.

Puis elle reporta son attention sur le second étage de la tour. Mais ce fut en vain qu'elle attendit. Aucune figure ne parut derrière les barreaux de fer.

Elle ne pouvait s'attarder davantage. Dès qu'il lui serait possible, elle reviendrait et peut-être aurait-elle alors plus de chance.

Sans trop de difficulté, Aélyls redescendit la pente abrupte et retrouva au bas Julius. Tous deux, en se hâtant, regagnèrent les jardins. Là, Aélyls donna congé au jeune garçon, car dans l'état d'esprit où était le prince, surtout, il ne fallait pas risquer son mécontentement, s'il la voyait revenir en compagnie de cet humble serviteur.

Comme elle atteignait l'aile des Princesses, Lothaire apparut au seuil de son cabinet de travail. Il était en grande tenue, et Aélyls se souvint à cet instant qu'il devait aller cet après-midi passer une revue à Sarrenau.

En s'avançant vers sa femme, il demanda froidement :

– D’où viens-tu donc, en ce bel accoutrement ?

– De faire une promenade dans les jardins.

– Dans les jardins ?... Est-ce là que tu t’es arrangée ainsi ?

Suivant la direction du regard de Lothaire, Aélyls abaissa le sien. Elle vit alors ce dont elle ne s’était pas aperçue dans ses préoccupations : le bas de sa robe et ses élégantes petites bottines étaient couverts d’une boue jaunâtre.

Un peu de rougeur monta au teint nacré.

– Non, c’est dans la forêt. J’y ai fait aujourd’hui une petite incursion...

Elle parlait nerveusement, gênée par le regard de Lothaire, et pourtant le soutenant avec sa droiture et sa fierté habituelles.

– Vraiment ? Tu te permets maintenant des promenades seule dans la forêt ? Je ne sais, réellement, jusqu’où iraient les libertés que tu prends, si je n’y mettais bon ordre. Désormais, tu ne sortiras plus, comme il est d’usage ici, qu’accompagnée d’une dame d’honneur ou d’une

des personnes reçues intimement à Sôhnthal.

La rougeur se fit brûlante, sur le visage encadré de la légère mantille blanche. Les yeux fauves, tout à coup, étincelèrent... Puis un petit rictus de mépris souleva la lèvre frémissante. Et détournant la tête d'un mouvement hautain, Aély, sans un mot, se dirigea vers son appartement.

– Aély !

La voix était dure, irritée. Mais la jeune femme ne s'arrêta pas.

Comme elle atteignait l'une des portes vitrées du salon vert, Lothaire, qui la suivait, posa sur son bras une main impérieuse.

– Je ne supporterai pas, entends-tu ?... je ne supporterai jamais que tu aies de ces manières... de ces attitudes...

– Quelles manières ?... Quelles attitudes ?

Elle se tournait légèrement vers lui, la tête relevée. La bouche entrouverte, avec un petit pli de dédain, montrait les plus jolies dents du monde. Entre la soie frémissante des cils foncés,

les yeux, brillants d'un ardent défi, semblaient traversés d'éclairs d'or.

– Ah ! j'ai assez de tes impertinences !... Prends garde à toi, Aélyls !... Prends garde !

Il parlait d'une voix basse, un peu rauque. L'habituelle blancheur mate de ses joues se colorait légèrement et pendant quelques secondes la lueur verte redoutée autrefois de la petite Aélyls parut dans son regard.

La jeune femme étouffa un cri de douleur. La violente pression d'une main nerveuse broyait son bras.

Lothaire la lâcha brusquement. Il était devenu tout à coup très pâle. Tournant les talons, il s'éloigna, dans un bruit de sabre et d'éperons.

Aélyls, d'une main mal assurée, ouvrit la porte-fenêtre. Elle entra dans le salon et s'affaissa au hasard sur un siège. Cette dernière scène venait d'avoir raison de ses nerfs déjà précédemment fort secoués. Pendant un long moment, elle resta abattue comme une pauvre plante fauchée par l'orage. Puis la pensée qu'il ne fallait pas qu'on

connût sa détresse, son affreuse souffrance, la redressa enfin. Elle regagna sa chambre, sonna Fincken et se fit habiller pour se rendre chez la princesse Jutta, qui donnait vers la fin de cet après-midi une petite réception intime, comme elle en avait coutume chaque semaine.

Fincken, tout en accomplissant sa tâche, glissait vers la jeune princesse de discrets regards où se mêlaient une compassion mélancolique, de l'angoisse, une sorte d'hésitation poignante. Cette femme, de plus en plus, semblait triste et comme courbée sous un poids moralement trop lourd. Aélyls, un jour, avait essayé de l'interroger, de savoir si quelque souci la tourmentait. Mais la femme de chambre s'était dérobée aux questions, avec une sorte de gêne, d'inquiétude, et Aélyls avait pu apprendre seulement qu'elle était veuve depuis longtemps, qu'elle avait un fils unique, marié et père de famille. Tandis que Fincken parlait de ce fils, son pâle visage avait longuement frémi et des lueurs d'angoisse avaient traversé les yeux clairs, mornes à l'ordinaire.

Quand Aélyls entra chez la tante de Lothaire, ses ennemis, dès le premier coup d'œil, constatèrent quelque chose d'inaccoutumé dans cette physionomie expressive. Un peu plus tard, la princesse Jutta dit à l'oreille du comte Brorzen :

– Bien pâle, la belle Aélyls !... et bien nerveuse ! Voyez, elle se force à sourire... Et il y a de la fièvre dans ses yeux. Ah ! si ce pouvait être à cause de quelque conflit avec son mari !

Le comte opina d'un signe de tête, tout en songeant : « Ils n'en sont que plus beaux, ses yeux !... Comment, pour une pareille merveille, le prince Lothaire n'envoie-t-il pas au diable son orgueil et ne se met-il pas aux pieds de cette jeune femme unique, inégalable, digne qu'on lui sacrifie tout ? »

VIII

Les quatre jours qui s'écoulèrent jusqu'au départ de Lothaire furent, pour Aély, les plus durs qu'elle eût encore passés à Sôhnthal. À vrai dire, ils le furent également pour tous ceux qui approchaient le prince. À la suite de la revue, pendant laquelle il s'était montré d'une excessive rigueur, Son Altesse avait distribué, aux officiers comme aux soldats, reproches, punitions et châtimens. Il en était de même au palais, pour son entourage. Chacun tremblait en l'approchant et l'on disait avec épouvante que, dans ses plus mauvais jours, jamais on ne l'avait vu dans des dispositions si difficiles, si redoutables, jamais il ne s'était montré plus cruellement fantasque.

Et ceci, tout particulièrement en présence de sa femme. Aély, plus d'une fois, eut grand-peine à se contenir en le voyant se plaire à humilier, à railler impitoyablement quelqu'un de ses

courtisans, ou bien sévir contre un serviteur pour une simple hésitation à comprendre un de ses ordres, pour un détail du service qui n'était pas au gré de son caprice, en un mot, sans motif. Et Aélyls devait se taire. Son intervention devenait impossible, devant la nouvelle attitude de Lothaire à son égard.

Il avait supprimé pour elle la promenade à cheval et sortait avec la comtesse Brorzen et l'aide de camp. Pendant le déjeuner, il adressait à peine la parole à la jeune femme et la quittait aussitôt, après lui avoir donné brièvement ses instructions pour l'après-midi. À telle heure, elle devait être prête pour recevoir une personnalité étrangère qui lui serait présentée. Le lendemain, elle devait accompagner le prince héritier à l'inauguration d'un hôpital, aux portes de Sarrenau. Et le soir, ils se rendaient au théâtre, où l'on donnait une représentation d'un opéra français.

Marie Herz était la principale interprète de cette œuvre d'un jeune musicien qui devait mourir cette année même, œuvre remplie de

promesses, que Lothaire, amateur plein de goût, avait su discerner et qu'il avait décidé de faire jouer au théâtre de la cour. Le rôle qu'elle tenait s'adaptait parfaitement à la voix et à la beauté grave de la cantatrice. Marie Herz, ce soir-là, remporta un des triomphes de sa carrière. Après le dernier acte, le vieux chambellan, comte Retzel, vint la chercher pour la conduire à la loge du prince héritier, afin de recevoir les félicitations de Leurs Altesses. Celles d'Aélyls furent froidement polies. C'était la première fois qu'elle revoyait M^{me} Herz, depuis cet après-midi où elle avait chanté sur l'ordre de Lothaire ces révélatrices *Heures enchantées* qui auraient suffi à éclairer la jeune princesse, en dehors même de l'attitude affichée par le prince. Et la belle cantatrice, pâissant et rougissant tour à tour, baissa les yeux devant le fier regard dédaigneux de cette jeune femme dont le visage paraissait, ce soir, aussi blanc que l'épaisse soie mate dont elle était vêtue.

Les chaleureux compliments du prince ne parurent qu'augmenter encore son pénible embarras. Sur un signe de son maître, Valérien

était sorti de la loge. Il reparut presque aussitôt, apportant un écrin que Lothaire ouvrit et présenta à M^{me} Herz. Sur le velours noir étincelaient les rubis d'un riche collier.

– Voilà un souvenir de cette soirée à la belle interprète d'une œuvre que j'ai voulu faire connaître ici. Mettez-le dès maintenant, madame, car je vous convie à un souper que j'ai fait préparer en votre honneur.

Tandis que la cantatrice balbutiait un remerciement, en prenant l'écrin d'une main tremblante, Lothaire se tourna vers sa femme, que M^{me} de Sucy enveloppait d'un grand manteau de renard blanc.

– Je vais te conduire à ta voiture, Aélyls.

Il lui présenta sa main, sur laquelle, protocolairement, la princesse devait appuyer la sienne. Et l'une comme l'autre de ces mains qui se rencontrèrent étaient glacées.

Entre la haie des assistants, respectueusement inclinés, le prince et la princesse gagnèrent la voiture. Aélyls monta rapidement et s'enfonça

dans un des coins capitonnés. La vive lueur des grands lampadaires placés à la sortie de l'élégant petit théâtre éclairait ses yeux ardents et fiers, brillants dans la blancheur du visage encadré d'une mantille de précieuse dentelle.

– Bonsoir, Aélyls.

Lothaire se penchait légèrement vers l'intérieur. Ses traits, qu'Aélyls voyait toujours comme tendus, depuis ces deux jours, le paraissaient encore plus en ce moment.

– Bonsoir.

Elle inclina un peu la tête, puis s'enfonça davantage dans les coussins, comme si elle souhaitait mettre une plus grande distance entre elle et lui.

Lothaire s'écarta d'un mouvement si vif qu'il faillit renverser le grand laquais debout près de la portière.

– Idiot, ne peux-tu te placer ailleurs que derrière moi ? Je te ferai apprendre ton service par le fouet, puisque tu n'en es pas encore instruit.

Il s'éloigna, tandis que le domestique s'approchait de la voiture pour ranger la longue traîne de la princesse. Les mains du pauvre homme tremblaient si fort qu'il ne pouvait y parvenir... Aélyls, étouffant un sanglot, ramena légèrement sur son visage altéré la dentelle de la mantille, pour la dérober, pendant un instant, aux regards du comte Sareczy et surtout de la dame d'honneur, qui allaient prendre place en face d'elle.

*

Dans la matinée du lendemain, M. de Châtelier remit à la princesse une nouvelle supplique dont elle pensa aussitôt avec douleur : « Hélas ! il est bien inutile que je la lui présente, maintenant ! »

Elle avait l'âme complètement déchirée, la pauvre Aélyls. Et, dans le conflit des sentiments que lui inspirait Lothaire, elle ne savait plus se reconnaître.

Puis, constamment, lui revenait la pensée de la mystérieuse prisonnière du vieux logis sinistre. Qui était cette femme, que Julius prétendait ressembler à la princesse Kajeda ? Comment essayer de la secourir ou tout au moins de se mettre en rapport avec elle ?

Peut-être pourrait-elle en parler au comte Sareczy ? Lui, serait sûr et discret. Déjà, elle lui avait secrètement confié la mission de s'informer des Heller... Oui, cette idée semblait bonne et, dès qu'elle se trouverait seule avec le vieillard ou sa femme, elle leur ferait part de cette étrange découverte du jeune valet.

Quoique, malheureusement, il y eût bien peu d'espoir de venir en aide à la malheureuse, puisque, à n'en pas douter, elle était détenue là par la volonté du prince Lothaire.

« Ah ! ils avaient bien raison, ces pauvres Heller, de trembler quand ils parlaient de Sôhnthal ! » songeait Aélyls en frissonnant.

Cependant, elle avait courageusement résolu de présenter à son mari, comme de coutume, la demande de grâce qui lui était envoyée. Mais

précisément, ce matin-là, le prince, s'étant attardé à la chasse, ne parut pas au déjeuner. Après le repas, Aélyls fit de la musique avec Cécile, sans entrain, puis se promena dans les jardins en compagnie de son amie et de la dame d'honneur. Elle se forçait à parler un peu, essayait de secouer le lourd poids d'angoisse et de souffrance qui accablait son âme. Et malgré tout, constamment, se présentait à son esprit l'ultimatum de Lothaire.

Vers quatre heures, quand elle eut changé de toilette, la jeune femme, avec M^{me} de Sucy et Cécile de Forsan, gagna la galerie des Chimères où devait être servi aujourd'hui le café. Cette galerie, qui faisait communiquer le jardin d'hiver avec le salon des Nymphes, était décorée de superbes tapisseries de Bruxelles et de boiseries sculptées représentant des chimères et autres fantastiques animaux de légende. On y voyait aussi le léopard de Waldenstein, également représenté dans le dessin des tapisseries faites autrefois pour un prince de cette maison.

La princesse Jutta s'y trouvait déjà avec sa suite, tous assis non loin d'une énorme cheminée

de marbre vert où brûlaient des troncs de chêne et que surmontait un portrait en pied du prince Magnus.

Aélyls n'alla pas jusque-là. Elle venait de voir, au passage, que la porte du cabinet de Lothaire ouvrant sur cette galerie était ouverte et que son mari s'y trouvait seul.

Elle s'avança et franchit le seuil de la pièce, en serrant dans ses doigts tremblants la supplique reçue la veille.

Lothaire, debout près de son bureau et occupé à feuilleter un vieux volume, se détourna au bruissement, sur le tapis, de la soie gris argent dont était vêtue Aélyls. Sa physionomie eut une crispation rapide. Jetant le volume sur le bureau, il demanda brièvement :

- Que désires-tu ?
- Voulez-vous voir ceci ?

Une délicate petite main, qui se raidissait pour maîtriser son tremblement, présentait la requête.

Lothaire la prit et, sans même y jeter les yeux, la déchira d'un geste sec.

– Je ne veux plus de ces interventions. Désormais, je n'accorde aucune grâce, tiens-toi cela pour dit.

– Ah ! vous êtes bien assez odieux pour cela !

Aélyls n'avait pu contenir ce cri de son indignation. En même temps, des larmes montaient à ses beaux yeux qui, si admirablement, reflétaient les émotions de son âme.

Lothaire abaissa brusquement son poing sur le bureau.

– Je suis ce qu'il me plaît d'être... et je t'ai déjà dit que je ne supporterai plus le langage ni les façons d'être que j'ai eu le tort de tolérer chez toi jusqu'ici. Prends garde que, si tu me parles encore de cette manière, je ne t'en fasse repentir... et j'ai bien des moyens pour cela. Viens maintenant.

Il alla vers la porte, avec une sorte de hâte, eût-on dit. Aélyls refoula ses larmes, d'un énergique effort, et le suivit... Ah ! combien eût-elle donné en ce moment pour qu'il ne l'eût pas

vue pleurer, lui qui devait maintenant se réjouir d'avoir obtenu ce résultat de la jeune femme dont il semblait avoir décidément entrepris de mater la fierté, de piétiner la sensibilité.

La princesse Jutta et Sidonia, à la vue d'Aélyls dont les yeux restaient encore brillants et le visage altéré, échangèrent un coup d'œil joyeux. Depuis quelques jours, elles jugeaient que la situation entraînait dans une excellente voie. Mais le comte Brorzen levait les épaules en murmurant :

– Allons donc, ces deux beaux jeunes gens finiront bien par s'entendre, l'un ou l'autre faisant céder son orgueil. Aussi, je vous conseille de ne faire fond que sur mon plan, qui aura l'avantage de les séparer radicalement, sans espoir de retour.

Cet après-midi-là, Aélyls vit pour la première fois le comte Schütz, qui se trouvait depuis quelques mois absent de Waldenstein. C'était un homme jeune et blond, de mine distinguée, assez intelligent d'apparence. Il venait demander pour son remariage l'agrément du prince héritier, à qui le prince Ludwig, sentant ses facultés s'affaiblir

de plus en plus, venait de conférer officiellement la régence de la principauté.

– C’est la baronne Ida de Pleffel, expliqua-t-il avec un petit coup d’œil anxieux sur la physionomie fermée, durcie, qu’éclairait par instants un jet de flamme.

– Pleffel ?... C’est prussien, ça ?

– Les Pleffel sont en effet originaires de la Silésie, Altesse... Très vieille famille, des plus considérées. La jeune baronne est d’une grande beauté, renommée en outre pour son esprit.

– Pas de Prussienne, Schütz. Je n’en veux pas.

D’un geste nonchalant, Lothaire s’accoudait à l’appui de son fauteuil. Ainsi, tenant la joue contre sa main repliée, il ne voyait plus une jeune figure pâle, un peu contractée par l’effort accompli pour réprimer une émotion qui n’avait pu encore s’apaiser.

Le comte Schütz parut frappé de stupéfaction. Il bégaya, en devenant très rouge :

– Je ne pensais pas... Je croyais au contraire que Votre Altesse...

– Erreur, mon cher. Moins il y aura de Prussiens chez nous, mieux cela vaudra. C'est une race dangereuse, qu'il faut conduire à coups de botte et de cravache, si l'on ne veut pas qu'elle se redresse avec arrogance pour vous mordre et vous dépouiller... Hé ! Valérien, est-ce vrai ?

– Certainement, Altesse.

M. de Seldorf avait son plus servile sourire – absolument comme s'il n'était pas lui-même un de ces Prussiens si bien traités par le prince de Waldenstein. Aélyz avait en effet appris par le comte Sareczy que son père, hobereau brandebourgeois fort cupide, l'avait envoyé dès l'âge de sept ans à Sôhnthal, sur la demande du comte Brorzen dont il était une créature, pour servir de compagnon au petit prince, duquel, en réalité, il était devenu le souffre-douleur. Mais une incroyable aptitude à la servilité, une âme vile, lâche devant la force et s'acharnant sur la faiblesse, une vénalité qui lui rendait comme naturelles les pires bassesses pour la possession d'un peu plus de cet or que le prince, en ses jours de faveur, jetait à certains de ses cousins – tout en

lui, réellement, semblait le prédisposer à l'asservissement qu'il subissait maintenant de son plein gré, après y avoir été autrefois forcé par son père.

– Vous voyez que la méthode est bonne, puisque Seldorf lui-même en reconnaît l'efficacité ?

Il y avait, dans l'accent de Lothaire, une ironie qu'Aélyls jugea féroce, quelle que fût sa méprisante antipathie pour le jeune baron.

– ... Donc, pas de Prussienne, Schütz.

Mais pourvu que vous ne nous ameniez pas un laideron qui déparerait notre cour, renommée pour ses jolies femmes, je vous permets toutes les autres nations du monde. C'est un vaste champ, où vous pourrez découvrir l'équivalent de votre Ida de Pleffel.

Aélyls trouva fort déplaisant l'empressement adulateur avec lequel le comte Schütz acceptait cet arrêt. Cependant, il n'avait tout d'abord pu dissimuler la terrible déception que lui causait le refus du prince. Mais, bien vite, il la déroba

comme une faute et protestait humblement de sa soumission aux volontés, aux antipathies de Son Altesse.

Un flot d'âpre mépris envahissait l'âme de la jeune princesse. Lui faudrait-il donc vivre parmi cette bassesse ?... se trouver chaque jour en contact avec ces veuleries ?... voir profanés les mots qu'on lui avait appris à placer très haut ? tel le mot d'honneur, puisqu'il était admis ici que c'était un « honneur », et l'un des plus grands pour une femme, d'être distinguée par le futur souverain... alors qu'elle, Aélyls, n'y eût vu que le pire déshonneur ?

Pendant un instant, elle se laissa emporter par ses pensées, tandis qu'autour d'elle continuait l'entretien. La princesse Jutta parlait d'une petite représentation de comédie qu'elle devait donner le lendemain chez elle. Cette vieille dame, toujours peinte et fardée avec le plus grand art, était avide de distractions et aimait particulièrement à s'occuper de théâtre. Elle et Sidonia avaient organisé une petite troupe d'acteurs recrutés parmi les personnages de la

cour aptes à tenir convenablement un rôle. Outre les pièces choisies dans les répertoires allemands et français – car tout le monde parlait français à la cour de Waldenstein – un des médecins de la cour, fort bon poète, et un officier, qui joignait à une grande culture intellectuelle un certain sens dramatique, en composaient d'autres assez agréables. Le prince assistait parfois à ces représentations et sa présence était à la fois pour les acteurs un stimulant et une terrible cause de trac, car on le savait juge difficile en même temps que railleur impitoyable.

Aujourd'hui, la princesse Jutta se lamentait sur l'enrouement subit d'une jeune fille qui devait tenir l'un des rôles de second plan. Lothaire, qui depuis un moment restait silencieux, dit d'un ton d'ennui :

– Eh bien ! ma tante, supprimez-le, ce rôle, voilà tout.

– Mais, mon cher ami, si court qu'il soit, c'est l'un des plus charmants ! Ce serait trop dommage !... Voyons, mesdames, aucune de vous n'a une idée pour remplacer cette petite Amélia ?

Elle jetait les yeux autour d'elle, vers la comtesse Fittzel, M^{me} de Fendlau, M^{me} de Sucy, près de qui était assise Cécile. La dame d'honneur dit aussitôt :

– Il paraît que M^{lle} de Forsan a une fort bonne diction, et qu'elle a joué avec beaucoup d'agrément, dans de petites représentations données à l'abbaye de la Combe-des-Bois.

Cécile rougit sous les regards qui se tournaient vers elle. Seul, le prince conservait son attitude indifférente ou ennuyée.

– Est-il vrai, mademoiselle ? dit la princesse Jutta. Vous pourriez, en ce cas, essayer d'apprendre ce rôle, d'ici à demain... Avez-vous de la mémoire ?

– Beaucoup, Altesse.

– Mais, en ce cas, vous allez peut-être sauver la situation.

– Cécile n'est habituée qu'à un petit théâtre de pensionnaires, et je crois qu'elle serait tout à fait incapable d'affronter, de façon aussi impromptu surtout, l'auditoire du nôtre, ma tante, fit observer

Aélys.

– Bah ! qui sait !... L'émulation, la certitude d'être fort jolie, dans ce costume de bohémienne qui lui ira aussi bien qu'à Amélia, car elle est brune comme elle... Qu'en dites-vous, mademoiselle ? Vous sentez-vous de force à tenter cette épreuve ?

– Je craindrais de donner une déception à Votre Altesse... Comme dit la princesse, il y a vraiment une bien grande différence entre la scène de la Combe-des-Bois et celle-ci...

– J'ai idée cependant que vous seriez une parfaite actrice, mademoiselle, dit le comte Brorzen. Votre physionomie est expressive, vos gestes sûrs et harmonieux... Oui, je crois vraiment que vous seriez pour nous tous la charmante révélation d'un talent.

Cette intervention, ces paroles de flatterie, accompagnées du meilleur sourire qu'elle abhorrait, irritèrent secrètement Aélys, peu désireuse d'ailleurs de voir mettre en avant Cécile, qu'elle trouvait déjà un peu changée par l'atmosphère dangereuse de cette cour brillante,

raffinée, sur laquelle régnait un prince doué d'un trop puissant prestige.

– Je ne suis pas du tout aussi certaine que vous de ce résultat, comte, répliqua-t-elle froidement. D'ailleurs, M^{lle} de Forsan a encore très peu l'habitude du monde, elle m'a été confiée par les religieuses de la Combe-des-Bois, et quel que soit mon désir de vous être agréable, ma tante, je me reprocherais de lui permettre ce que vous souhaitez.

– En vérité, ma chère enfant, quelle exagération !... Cette jeune personne n'est pas destinée à vivre au couvent, et il est bon au contraire qu'elle prenne un peu d'aplomb... Oui, vous avez là de singulières idées, Aélyz... des idées un peu... étroites, permettez-moi de vous le dire, chère petite.

Puisque Lothaire paraissait en ce moment si mal disposé pour sa femme, la princesse Jutta jugeait qu'elle pouvait se permettre de glisser quelque chose de désagréable à cette trop charmante nièce, irritante au suprême degré avec son air de fierté, sa maîtrise d'elle-même, sa

dignité candide sur laquelle passait l'ombre de la souffrance.

– Je ne crois pas que ce soit le qualificatif qu'elles méritent, dit Aélyls avec la même froideur.

Lothaire, à cet instant, se redressa légèrement, sans quitter son attitude nonchalante, et tourna la tête vers Cécile, de plus en plus confuse de se voir l'objet de l'attention générale. Entre les cils épais, demi-baissés, les yeux noirs avaient un éclat d'ironie.

– Quelle austère protectrice vous avez là, mademoiselle ! Si on l'écoutait, elle vous enfermerait peut-être bientôt dans une cellule, en plein palais de Sôhnthal.

Aélyls eut un tressaillement. Que lui prenait-il d'entrer dans ce débat ?... et sur ce ton de sarcasme tout à l'adresse de sa femme ?

– ... Mais il ne faut rien exagérer, Aélyls. Comme le dit ma tante, M^{lle} de Forsan n'est pas destinée à vivre dans un cloître. Nous l'autoriserons donc à tenir ce rôle demain, du

mieux qu'elle pourra... Croyez-vous en avoir le courage, mademoiselle ?

– Je ne sais, Altesse...

Balbutiante, violemment émue, Cécile ne savait trop quelle contenance garder.

– Mais si, vous l'aurez... et je vous promets beaucoup d'indulgence.

Non, Aélyls n'était plus tout à fait la petite Aélyls d'autrefois, qui aurait bondi comme une jeune lionne, en pareille circonstance, et, sans souci de ceux qui étaient là, aurait dit intrépidement ce qu'elle pensait à ce Lothaire qui la narguait si cruellement. Elle avait appris maintenant à se dominer en présence des indifférents ou des malveillants, à contenir sa révolte, à garder – au prix de quelle violence intérieure – la dignité d'attitude qui était, pensait-elle, sa seule force, son seul refuge devant les humiliants procédés de son mari.

Tandis que les dames d'honneur servaient le café, Lothaire engagea une conversation politique avec les hommes présents. Mais il semblait animé

aujourd'hui d'un diabolique esprit de contradiction et, en outre, s'amusait à cribler ses interlocuteurs de sarcasmes d'ailleurs fort spirituels, frappant avec sûreté à l'endroit sensible. Le comte Sareczy lui-même, pour la première fois, ne fut pas épargné. Mais alors que les autres semblaient s'offrir avec la plus plate complaisance comme une cible à cette distraction princière, le vieux comte, très digne, répondait avec une respectueuse fermeté aux remarques mordantes de Lothaire. À l'une d'elles, presque blessante, son visage se contracta un peu. Il fit le mouvement de se lever, en regardant le prince avec un air qui signifiait clairement : « Je n'en accepterai pas davantage... et je me retire. »

– Cher comte, vous trouvez que je pousse la plaisanterie trop loin ?... Oui, vous avez bien raison.

Lothaire quittait son siège, s'approchait du vieillard et posait une main sur son épaule. Il souriait, en le regardant avec une sorte de douceur.

– ... Venez, mon vieil ami. Je vais vous

montrer de très précieuses reliures anciennes qu'on m'a envoyées d'Allemagne. Vous choisirez celles qui vous plairont le mieux... en souvenir du mauvais moment que je viens de vous faire passer.

Il prit le bras du comte et l'emmena vers son cabinet. Les personnes présentes dissimulaient avec peine leur stupéfaction. Quelles que fussent les surprises que le prince, par les variations de son caractère, avait déjà pu réserver à son entourage, celui-ci ne l'avait jamais vu faire amende honorable sur quoi que ce soit. Et Aélyls, en le regardant s'éloigner en compagnie du vieillard auquel il parlait maintenant avec la plus charmante bienveillance, songeait, saisie d'une sorte de déchirement : « S'il voulait être bon, comme il serait aimé de tous ! »

Avec un long frisson, elle ajoutait en son cœur : « Comme je l'aimerais ! »

IX

Hélas ! pauvre Aélyls, ce n'était pas de la bonté qu'elle devait encore trouver chez Lothaire, le lendemain !

Il y avait chasse à courre, ce matin-là, et un assez grand nombre de personnalités de Sarrenau et des alentours y étaient conviées. Aélyls se serait bien volontiers dispensée d'y prendre part, car depuis quelques jours elle se sentait fort lasse, physiquement et moralement, et, aujourd'hui, cette fatigue s'augmentait d'un indéfinissable malaise, à la suite d'une nuit d'insomnie et de tourments. Mais il lui aurait fallu se faire excuser près du prince, recevoir peut-être des observations dures et froissantes... et elle jugea préférable de dominer son abattement, quitte, pensait-elle, à se reposer après le départ de Lothaire, qui avait lieu le lendemain matin.

Comme la jeune femme venait de se mettre en

selle, le prince rapprocha d'elle son cheval et dit à mi-voix, d'un ton froidement impératif :

– Aie soin de ne pas quitter la chasse avant qu'elle soit terminée, comme tu as la ridicule habitude de le faire.

– Vous savez bien qu'il m'est trop pénible d'assister au massacre d'une pauvre bête.

– Assez de sensibleries ! Je le veux, cela suffit.

Et il s'écarta, en faisant cabrer son cheval si violemment que la princesse Jutta laissa échapper un cri d'effroi.

– Lothaire, tu es vraiment trop imprudent, avec ces terribles bêtes à peine domptées que tu montes toujours !

Il leva les épaules, en ripostant ironiquement :

– Elles n'ignorent pas qu'avec moi elles ne sont pas les plus fortes. Il faut se soumettre, coûte que coûte... Et celui-ci sait ce que lui ont valu quelques essais de révolte.

Il enleva son cheval et partit presque au galop, ce qui obligea sa suite à prendre le même train. Aélyls resta un peu en arrière avec la princesse

Jutta. Le comte Brorzen s'était placé près de la jeune femme, qu'il avait aidée à se mettre en selle. Bien que l'étiquette lui interdît de prendre le premier la parole, il jugea sans doute qu'il pouvait se permettre cette infraction, car il demanda, de ce ton doucereux que détestait Aélyls :

– Votre Altesse paraît fatiguée ?

– Je le suis en effet quelque peu, répondit-elle froidement.

– L'existence à Sôhnthal est fatigante, quand on n'en a pas l'habitude.

– Oui, plutôt.

La brièveté de ces réponses, la mine quelque peu hautaine de la jeune princesse ne parurent pas décourager l'antipathique personnage. En petites phrases coupées, il laissa entendre discrètement combien il la plaignait. Il ne dit pas de quoi, mais murmura en soupirant :

– Il y a de dures nécessités auxquelles il faut se plier, bien que nous en soyons cruellement meurtris.

Aélyls comprit qu'il faisait allusion à la situation de sa fille et cherchait à s'en excuser près d'elle en se posant comme un pauvre père obligé, la mort dans l'âme, de plier devant le bon plaisir du maître. Elle eut envie de lui jeter à la figure : « Eh bien ! emmenez-la d'ici, votre fille... dussiez-vous même abandonner vos biens, perdre votre situation. Un peu d'honneur reconquis vaudrait bien ce sacrifice... pour d'autres, pas pour vous, qui lui préférez certainement « l'honneur » dont jouit la comtesse Brorzen. »

Mais elle serra dédaigneusement les lèvres et garda le silence. La fausseté devinée de cet homme et sa bassesse morale lui inspiraient une telle répulsion qu'elle avait peine à ne pas la laisser éclater.

Le comte était trop intelligent pour ne pas s'apercevoir de l'impression qu'il produisait. Mais il possédait aussi une forte confiance en lui-même et une dose de ténacité qui, jointe à une souplesse morale inégalable et à une grande subtilité d'esprit, lui avaient permis de conserver jusqu'à ce jour sa position privilégiée près d'un

maître dont l'orgueilleux despotisme, pourtant, ne l'épargnait pas, lui imposait les plus capricieuses décisions et, depuis quelque temps surtout, semblait se complaire à prendre le contre-pied de tout ce que lui proposait le surintendant. Or, le comte se disait qu'après avoir réussi à se maintenir près du prince Lothaire, envers et contre toutes les difficultés, les humiliations, les mépris, il serait relativement facile de dompter la jeune femme récalcitrante, si fière qu'elle fût, et de l'amener à comprendre, le moment venu, qu'elle ne pouvait échapper au sort préparé pour elle.

La chasse fut très mouvementée, ce jour-là. Un superbe dix-cors montra une endurance rare et, sur ses fins, donna le spectacle d'une émouvante agonie. À quelques pas derrière Lothaire, Aély, très pâle, fermait les yeux. Elle frissonna, et tout le froid humide de cette matinée maussade semblait s'introduire en elle.

– Votre Altesse ne devrait pas rester, murmura la voix du comte Brorzen. Ce spectacle lui fait mal...

Elle se raidit pour essayer de dominer son affreux malaise.

– Le prince désire que je demeure, répondit-elle brièvement.

À cet instant, Lothaire tournait légèrement la tête et jetait sur elle un rapide coup d'œil. Sans un mot, il fit volter son cheval et prit le chemin du pavillon de chasse où devait être servi le déjeuner. Tous le suivirent, en échangeant des regards surpris. C'était la première fois que le prince quittait le lieu de l'hallali avant que la bête eût reçu le coup mortel.

Pendant le déjeuner, Aélyls éprouva un soulagement à voir près d'elle le bon comte Sareczy. Elle profita d'un moment où la conversation était presque générale pour lui demander s'il avait pu enfin savoir quelque chose au sujet des Heller.

– Hier seulement, j'ai eu des renseignements assez précis, madame. Mathias Heller, sa femme et son fils habitent dans une partie fort sauvage de la forêt, où ils se trouvent complètement isolés. Le jeune homme est toujours malade et la

mère l'est devenue par le chagrin et la misère. Heller a pour forestier chef une brute qui s'est prise d'animosité contre lui, de telle sorte que le malheureux est constamment en butte aux pires ennuis, chargé des plus dures corvées. En retour de cela, il reçoit à peine de quoi ne pas mourir de faim, lui et les siens.

– Pauvres, pauvres gens ! murmura Aélyls.

Des larmes montaient à ses yeux. Elle les refoula, car elle ne voulait pas qu'il les vît, le beau prince qui, en face d'elle, s'entretenait gaiement de Paris avec M^{me} de Villerennes. Oui, il était gai, lui... il était gai, tandis que tant d'autres souffraient par sa faute.

– Savez-vous si je pourrais facilement aller jusqu'à eux ? demanda-t-elle tout bas.

Le comte hocha la tête.

– C'est un endroit difficilement accessible... pas très loin dans la forêt, cependant. D'après l'explication que l'on m'a donnée, il se trouve aux environs d'un vieux château abandonné...

– Le château des Tristes Dames ?

La voix d'Aélys tremblait un peu.

– Ah ! Votre Altesse connaît ?...

– Oui... Et j'aurai même quelque chose à vous demander, à ce sujet. Mais ce n'est pas le lieu ici... Quant à ces pauvres Heller, il faut absolument que je tâche de les voir et de faire quelque chose pour eux.

« Elle est bien capable d'y arriver, pauvre belle petite princesse, si énergique et si bonne ! » pensa le vieux comte avec émotion.

Aélys, maintenant, restait silencieuse et toute pensive. Elle songeait à Johann, le jeune infirme, qui devait avoir maintenant vingt ans, à ses parents, honnêtes et braves gens, qui portaient le poids d'un grand malheur... Et l'auteur – ou plutôt les auteurs – de tant d'infortunes était là, sous ses yeux. Brorzen, le plus coupable... Lothaire, qui sans doute ne daignait même plus se souvenir du pauvre petit garçon, être infirme à ses yeux, jeté par son cheval dans un des ravins de Croix-Givre et abandonné là sans secours.

Oui, il était gai aujourd'hui, le prince Lothaire,

d'une gaieté singulièrement nerveuse. La perspective de son prochain séjour à Vienne, sans doute... Et la satisfaction de penser que, pendant ce temps, Aélyls aurait de quoi souffrir, en méditant sur l'alternative qu'il lui avait posée.

M^{me} de Villerennes, qui avait le privilège d'être placée à sa gauche, occupait aujourd'hui toute son attention. Mais Aélyls n'en éprouvait aucun ombrage. D'instinct, elle comprenait que cette jeune femme avait une âme sœur de la sienne, pétrie d'énergie, de noblesse et de pureté, soutenue par une foi vive et agissante, et par une forte piété. Elle saurait donc, elle aussi, résister au fascinant prestige... Et Aélyls, en outre, avait l'impression que l'intérêt du prince pour cette charmante et très intelligente Genovefa prenait sa source dans un sentiment d'estime et de respect dont il semblait peu coutumier, particulièrement à l'égard des femmes.

Il prolongea l'entretien assez longuement après le repas, à la secrète impatience de la princesse Jutta qui échangeait des regards désespérés avec Sidonia. Ce soir-là, en effet,

avait lieu la représentation pour laquelle avait été demandé le concours de M^{lle} de Forsan. Depuis la veille, la princesse et Sidonia accaparaient complètement Cécile, pour lui faire répéter son rôle. L'intervention du prince, si froissante pour sa femme par l'intention et par la forme, les avait transportées d'aise, et elles étaient ravies de pouvoir coopérer à cette humiliation infligée à la jeune princesse.

Aélyls n'avait donc pas revu Cécile, retenue dans l'appartement de la princesse Jutta. Au retour de la chasse, elle dut se reposer jusqu'au dîner. Elle avait la gorge prise, un peu de fièvre et une grande lassitude. Néanmoins, elle se fit habiller et, suivie de la dame d'honneur, se rendit à la salle à manger.

Lothaire avait fait prévenir qu'il dînerait dans son appartement, à cause des affaires courantes qu'il avait à expédier avant son départ. On ignorait s'il paraîtrait à la représentation. Celle-ci avait lieu dans un des salons de la princesse Jutta, où se trouvait à demeure un petit théâtre. Tout y était fort bien aménagé. Les acteurs généralement

excellents, de fort beaux costumes, de jolis décors concouraient à faire de cette scène d'amateurs un fort élégant spectacle.

Malheureusement, la princesse Jutta n'était rien moins que difficile, en fait de morale. Aélyz, à une précédente représentation, avait pu s'en apercevoir et, très péniblement choquée, avait décidé, si le fait se reproduisait, de demander à Lothaire – qui ne se trouvait pas ce jour-là chez sa tante – l'autorisation de ne plus paraître en de semblables occasions.

La pièce choisie aujourd'hui, beaucoup plus correcte, présentait cependant quelques passages assez légers dont Aélyz fut d'autant plus frappée que Cécile était présente sur la scène. Cécile, la petite Cécile qui sortait du couvent... Animée, les yeux brillants, elle représentait une fort jolie bohémienne. Comme elle tenait son rôle avec aisance ! Près de Sidonia, elle-même très bonne actrice et tout à fait en beauté dans un riche costume du dix-huitième siècle, M^{ue} de Forsan s'imposait à l'attention des spectateurs.

Tout à coup, au milieu d'une réplique, Cécile

s'interrompit pendant quelques secondes, visiblement troublée, tandis qu'étincelaient fugitivement les yeux de Sidonia, dirigés vers une des portes de la salle. Aély, presque machinalement, tourna la tête de ce côté. Dans l'écartement d'une portière soulevée apparaissait un uniforme rouge, dont le chaud reflet semblait communiquer une plus vive blancheur au visage éclairé par un lampadaire tout proche.

Aély détourna son regard avec un petit frémissement d'impatience douloureux. Lothaire demeurait immobile, appuyé au chambranle de la porte. Il avait l'air d'attacher son attention sur la scène ; mais peut-être, parfois, ses yeux s'égarèrent-ils vers une jeune femme vêtue d'une robe de velours noir ornée, au col et aux manches, d'une somptueuse dentelle de Venise, une jeune femme qui, avec ses boucles aux tons de flamme tombant sur la nuque et le cou blancs comme le marbre le plus pur, réalisait en ce costume la saisissante vision d'une jeune patricienne de la ville des Doges, belle entre les belles, mystérieuse et troublante avec son regard baissé, le pli énigmatique de ses lèvres

frémisantes, les frissons légers qui parcouraient cet épiderme nacré, d'une si rare délicatesse.

Les actrices, après le premier moment d'émoi, s'étaient reprises et tenaient leur rôle mieux que jamais. Aélyls croyait avoir devant les yeux une autre Cécile, en cette coquette bohémienne qui évoluait si aisément sur la scène et dont le jeu avait tant d'ardeur vibrante. À la fin de cet acte, quand le prince eut donné le signal des applaudissements, ceux-ci éclatèrent avec une conviction qui n'était pas simulée.

– Une révélation, je l'avais dit ! murmura le comte Brorzen, assez haut pour qu'Aélyls l'entendît. Un talent et une beauté... Notre cour est vraiment privilégiée !

– Oui, cette petite Forsan est délicieuse !... appuya la princesse Jutta. Reconnaissez, chère Aélyls, qu'il eût été vraiment trop dommage de nous priver de son concours ?

Aélyls dédaigna de répondre. Elle comprenait que cette femme, dont elle avait depuis longtemps senti l'hostilité sous les faux sourires, triomphait avec ses familiers de l'attitude prise

par Lothaire à l'égard de sa femme et s'employait à la rendre encore plus pénible pour celle-ci.

Le prince, quittant la porte devant laquelle retombait la portière jusque-là maintenue par Valérien, s'avavançait dans la salle. Il s'arrêtait pour adresser quelques mots à l'un des courtisans inclinés sur son passage, et arrivé près des fauteuils des deux princesses au moment où apparaissait la comtesse Brorzen, tenant par le bras, avec un air d'aimable familiarité, une jeune bohémienne au visage très empourpré :

– Ah ! tu as raison de nous amener M^{lle} de Forsan, Sidonia. Elle mérite bien que nous la complimentions.

Lothaire, souriant, prenait la main de Cécile et l'élevait jusqu'à ses lèvres.

– ... L'indulgence promise était bien inutile. Vous nous avez donné complète satisfaction, charmante bohémienne.

Autour du prince, aussitôt, s'éleva un chœur de félicitations mené par la princesse Jutta. Aélyls ne s'y joignit pas. D'un geste lent, où se devinait

la lassitude, elle agitait un petit éventail d'ivoire devant son visage que rendaient brûlant la fièvre qui montait et l'émotion douloureuse dont elle était envahie.

– Un peu de danse, maintenant... Qu'en dis-tu, mon cher Lothaire ?... proposa la princesse Jutta, quand les rafraîchissements furent passés.

Lothaire acquiesça. Il terminait une coupe de champagne en causant avec la comtesse Brorzen. Le chambellan, sur un signe, s'avança...

– M^{lle} de Forsan, Pretzel.

Le vieux Pretzel s'inclina jusqu'à terre et se dirigea vers Cécile, très entourée. Avec le plus profond salut, il annonça :

– Son Altesse le prince régent vous a choisie pour cette danse, mademoiselle.

Cécile posa sur le bras du chambellan une main tremblante. Elle était déjà grisée par l'atmosphère, par son succès, par les compliments reçus et l'empressement que manifestaient les courtisans pour cette jeune Française dont le prince paraissait faire quelque

cas. L'honneur dont elle était maintenant l'objet acheva de persuader lesdits courtisans qu'il convenait de porter leurs hommages vers cette nouvelle étoile qui semblait destinée, au moins momentanément, à faire rentrer un peu dans l'ombre la belle comtesse Brorzen.

Aélyls ne dansait pas, ce soir. L'elfe léger, l'aérienne petite fée avait tout juste la force de demeurer dans son fauteuil, en dominant du mieux possible son accablement, autant moral que physique. Mais celui-ci ne pouvait échapper au coup d'œil affectueux de M^{me} de Villerennes, avec qui la jeune princesse échangeait quelques mots, d'une voix que gagnait l'enrouement.

– Votre Altesse paraît très souffrante ; elle devrait se retirer pour se reposer au plus tôt, fit observer la jeune veuve.

Aélyls eut un geste négatif. Elle resterait jusqu'au bout, quoi qu'il lui en coûtât. Sa fierté se cabrait à l'idée que sa retraite aurait pu être attribuée à une jalouse colère contre Cécile.

Cette colère, pourtant, comme elle l'éprouvait ! Ou plutôt une sorte de déchirement,

devant la facilité avec laquelle cette unique amie de son enfance était prête à tomber sur la pente de la trahison. La colère, c'était « l'autre » qui la méritait – ce Lothaire qui achevait de griser la pauvre Cécile, excusable après tout, car elle était sans expérience... Cécile, fascinée par celui qui avait le redoutable, l'inférieur pouvoir de perdre des âmes et qui en usait sans scrupule.

La danse achevée, Lothaire continuait de causer avec M^{lle} de Forsan, tout en faisant quelques pas à travers les salons. Comme ils passaient près d'une jardinière remplie d'œillets superbes, le prince prit quelques-uns de ceux-ci et les tendit à Cécile.

– En souvenir de cette soirée, où vous nous avez révélé votre talent, dit-il avec un sourire.

Cécile remercia d'une voix troublée, avec un regard qui déjà ne savait plus dérober les trop vives impressions de l'âme troublée, du cœur envahi par la passion. Lothaire eut une fugitive contraction du visage. Il fit quelques pas, en silence, puis appela du geste le chambellan qui vint offrir son bras à M^{lle} de Forsan. Le prince

quitta celle-ci avec un mot aimable où cependant se discernait une subite froideur. Pendant un long moment, il s'entretint avec le comte Sareczy. Non loin de là, Aélylys continuait de causer avec M^{me} de Villerennes. La jeune princesse était délaissée des courtisans, comme une personne tout à fait tombée en disgrâce. On se chuchotait que le prince songeait à faire rompre son mariage. Ce bruit venait de l'entourage de la princesse Jutta et prenait quelque consistance devant l'attitude de Lothaire depuis quelques jours.

Aélylys, tout à coup, eut un léger étouffement et serra d'un geste nerveux la monture d'ivoire. Son mari venait vers elle. Il demanda :

- Tu ne dances pas, ce soir ?
- Non, je suis fatiguée.
- Qu'as-tu ?... Ta voix semble enrouée.
- J'ai pris froid, ce matin, répondit-elle brièvement.

Elle agitait d'un mouvement machinal, l'éventail devant son visage brillant en évitant de

regarder Lothaire.

– N’as-tu pas de la fièvre ? On le dirait.

– Très probablement.

– Eh bien ! il faut aller te reposer.

– Je puis attendre.

– Pourquoi ? Rien ne t’oblige à demeurer ici.
Au reste, nous ne prolongerons pas la soirée, car je compte partir de bonne heure demain.

Il était en effet inutile de lutter davantage contre le malaise de plus en plus fort. Bientôt, elle sentait qu’il la terrasserait.

Avec une sorte de hâte, elle prit congé de la princesse Jutta, répondit par un salut circulaire aux révérences et inclinations des personnes présentes, puis, la main sur le bras que lui présentait le prince, quitta le salon.

Dans la pièce voisine, Lothaire s’arrêta.

– Je vais te dire au revoir, car je ne te verrai pas demain. Soigne-toi sérieusement, si cela devient utile.

– Oui... Au revoir.

Elle s'écarta, en serrant contre les plis de sa robe la main vers laquelle Lothaire étendait la sienne. Dans l'ombre des cils baissés, les yeux bruns aux reflets fauves brillaient d'un éclat qui ne semblait pas uniquement dû à la fièvre.

– Quelle charmante façon de prendre congé de son mari !

– D'un mari comme vous...

Elle se détourna brusquement et se dirigea vers la porte. La traîne de velours noir balayait les boucles d'or tombant sur la nuque blanche et faisait jaillir des éclairs du collier serti de gemmes précieuses qui entourait le cou souple et fin. Puis l'admirable vision disparut derrière une portière retombée.

Lothaire, très pâle, le regard étincelant, murmura avec une sorte de farouche violence :

– Tu ne sais pas ce que tu fais, toi... tu ne sais pas que tu fais de moi un démon, quand tu pourrais...

Il entra dans le salon voisin et, avisant M^{me} de Sucey qui s'apprêtait à rejoindre Aély, lui dit au

passage :

– Veillez à ce que la princesse ne néglige pas de se soigner, je vous prie.

Puis, sur cette recommandation faite d'un ton léger, comme une chose de peu d'importance, Lothaire rejoignit les hôtes de sa tante. Quoi qu'il en eût dit à Aélyls, il dansa fort avant dans la nuit, montrant un entrain endiablé, fatiguant les meilleures danseuses. Et Cécile de Forsan eut, deux fois encore, le privilège d'être désignée, ce qui confirma l'assistance dans son opinion que cette petite Française avait « l'heureuse chance » de plaire.

– Ah ! elle, peu m'importe ! disait Sidonia à son père. Elle n'est pas dangereuse, celle-là... Mais cette Aélyls !... Ah ! j'ai peur... j'ai peur d'elle ! J'en aurai peur tant qu'elle sera là... qu'il pourra la voir...

Le comte murmura avec un sourire sinistre :

– Va, va, tu n'auras plus longtemps à la craindre ! Et puisqu'il s'en soucie aussi peu, on la lui enlèvera, cette merveille !

X

La princesse Aélyls avait une bronchite, point trop grave pour le moment, mais qui demandait des soins pour ne pas s'aggraver. Tel fut le diagnostic du docteur Pehlmann, médecin particulier du prince Lothaire, que M^{me} de Sucy, prévenue par Fincken de la très mauvaise nuit passée par la princesse, avait fait appeler le lendemain matin.

Dans le courant de cette matinée, M^{me} de Sucy informa Aélyls que le prince, avant son départ, avait fait prendre de ses nouvelles. La jeune femme, avec un petit pli amer aux lèvres, songea : « Il n'a pas jugé bon de venir lui-même... Il a bien fait. J'aime beaucoup mieux qu'il ne me joue pas la comédie de l'intérêt. »

Vers le début de l'après-midi, Aélyls eut la désagréable surprise d'une visite de la princesse Jutta qu'accompagnait Sidonia. Toutes deux

venaient voir « cette pauvre petite malade », dit la princesse en pressant longuement la main brûlante qui restait inerte dans la sienne.

Comme Aélyls parlait difficilement et se trouvait abattue par la fièvre, elles demeurèrent peu de temps, assez cependant pour faire entendre à la jeune femme que Lothaire, jouissant personnellement d'une santé parfaite, avait horreur des malades.

– Heureusement, vous avez le temps de vous remettre avant son retour, chère enfant, ajouta la princesse en se penchant pour embrasser Aélyls, qui tressaillit comme au contact de quelque animal malfaisant.

Après leur départ, la jeune femme éprouva un plus grand abattement, une plus amère tristesse. La vue de Sidonia, si belle dans une de ces robes blanches vaporeuses qui avaient ses préférences, et venue là, pensait-elle, pour la narguer, avait exaspéré la souffrance dont elle était accablée. Néanmoins, vers la fin de l'après-midi, elle fit appeler Cécile – car elle avait, là, un devoir à accomplir.

En entrant dans la chambre de son amie, M^{lle} de Forsan s'arrêta un moment près de la porte, comme hésitante. Une rougeur montait à son teint mat, ses yeux se détournaient de la jeune princesse étendue dans son grand lit somptueux.

– Venez, Cécile, dit une voix basse, enrouée.

La jeune fille s'approcha du lit. Une main moite prit la sienne et la même voix dit avec douceur :

– Il faut retourner à la Combe-des-Bois, Cécile.

M^{lle} de Forsan glissa à genoux, la tête courbée. Dans un sanglot, elle balbutia :

– Pardon... je... je vous en prie, Aélyls... madame...

– Je ne vous en veux pas, ma pauvre Cécile. Je sais bien, allez... Mais il ne faut pas jouer avec le feu... surtout avec celui-là.

Elle s'interrompit un instant, un peu haletante. Cécile sanglotait tout bas, la tête cachée dans le drap de toile brodée. La main d'Aélyls s'étendit, se posa sur ses cheveux.

– Ne pleurez pas, mon amie. Vous avez eu un peu de griserie, hier, c’était compréhensible. Mais je sais bien que ma chère Cécile est de celles qui reviennent vite à la raison.

– Oui... oh ! oui... Mais il faut que je parte... Faites-moi partir, Aélyls !

– Je parlerai demain matin au comte Sareczy pour qu’il s’occupe de ce départ... Allez, maintenant, Cécile... et priez pour retrouver la paix de votre cœur.

Comme M^{lle} de Forsan se relevait, Aélyls ajouta :

– Embrassez-moi.

Les lèvres de la jeune fille se posèrent sur le front trop chaud.

– Merci... merci... Que vous êtes bonne !... Ah ! comment peut-on vous faire souffrir ? C’est affreux !

– Ma pauvre Cécile... ma pauvre Cécile...

En étouffant ses larmes, Aélyls pensait avec désespoir : « Mais c’est sa vie, à lui, de faire souffrir ! Tous ceux qui l’entourent, cette Sidonia

elle-même... Il semble qu'on l'ait élevé pour cela. »

Le lendemain matin, Aélyls, dont l'état s'était légèrement amélioré, fit appeler le comte Sareczy. Après quelques mots échangés avec le bon vieillard sur sa santé, elle vint au sujet qui motivait cette convocation :

– Mon amie M^{lle} de Forsan juge le séjour de la cour trop mondain pour elle et désirerait retourner le plus tôt possible à la Combe-des-Bois. Voulez-vous vous occuper de préparer son départ ?

Un peu de rougeur montait au teint d'Aélyls tandis qu'elle exposait cette requête. Le vieux comte eut un petit tressaillement d'émotion, puis hocha la tête.

– Mais, madame, ignorez-vous que personne, à quelque condition qu'on appartienne, ne peut quitter Sôhnthal sans l'autorisation de Son Altesse le prince Lothaire ?

– Sans l'autorisation ?

Une plus forte chaleur montait au visage

d'Aélys :

– ... Alors, Cécile ne peut pas... ?

– Non... certainement non... Il faut une permission de Son Altesse...

– Mais le prince est absent...

– M^{lle} de Forsan devra attendre son retour... ou, si Votre Altesse le juge préférable, faire demander par courrier l'autorisation au prince.

– Mais il ne la donnera pas !

L'angoisse paraissait dans le regard d'Aélys. D'un geste nerveux, la jeune femme saisit les mains du vieux comte.

– Et il faut que Cécile parte d'ici ! Vous comprenez bien, dites ? Elle est plus faible que je ne le croyais... et moi, je suis responsable d'elle. Si elle se perdait, je ne me le pardonnerais jamais.

– Oh ! Altesse !...

Le vieillard suffoquait d'émotion.

– ... Ce n'est pas vous qui auriez à vous faire pardonner, car vous ne pouvez rien...

– Je ne peux rien...

Sur l'oreiller, Aélyls laissait retomber sa tête accablée.

– ... C'est vrai... je le sais bien...

Des larmes glissaient entre les cils sombres.

– Rien... Oh ! cher comte, ne pourrait-on faire partir Cécile secrètement ?

– Peut-être... Mais celui qui s'en chargerait risquerait un châtement sévère... ou même la mort selon le degré du mécontentement de Son Altesse. Encore y aurait-il assez peu de chances de réussir, car la police de Waldenstein est admirablement organisée.

– Oh ! alors, non... non ! Mais que faire ? Que pourrait-on faire ? Tout au moins, il faudrait qu'elle quittât le palais.

– Hélas ! je ne vois guère...

Le vieillard cherchait, le front plissé. Il dit enfin :

– Il est évidemment impossible de lui faire quitter la principauté. Mais peut-être pourrait-on

essayer un moyen à côté... Ma femme, dont la vue s'affaiblit, songe à prendre une lectrice. Votre Altesse pourrait dire qu'elle lui a prêté M^{lle} de Forsan, en attendant que nous trouvions une personne à notre goût... Et l'on verrait ensuite... Car, je le répète, ceci n'est qu'une tentative. Tout dépendra de... de l'humeur du prince...

– Oui... mais si cette humeur se tourne contre vous ?

– Eh bien ! nous serons une fois de plus en disgrâce, madame, répondit le comte avec une noble simplicité.

– Non, je ne veux pas que vous risquiez cela... ou peut-être pire encore !

– Pire, je ne le crois pas. Le prince Lothaire nous a toujours témoigné beaucoup de bienveillance... et j'espère qu'il aura égard à notre âge, quel que soit son mécontentement.

– Ah ! le sait-on ? murmura Aély. Sait-on ce qu'on peut attendre de lui ?

– En tout cas, il est de notre devoir d'aider

Votre Altesse à sauver cette jeune fille. Dès ce soir, je me rendrai à Meringen pour parler de tout ceci avec ma femme et Genovefa ; demain, madame, je vous dirai le résultat de notre entretien, et nous chercherons de quelle meilleure manière il conviendra de présenter la chose.

Aélyls saisit les mains du vieillard.

– Ah ! vous êtes un véritable ami ! Vous comprenez... vous savez vous dévouer ! Mais je n'ose accepter... j'aurais peur pour vous...

– Il faut savoir risquer pour accomplir son devoir, Altesse. Mais j'ai grand espoir que nous ne serons pas trop inquiétés, car le prince Lothaire est surtout impitoyable pour les lâches, pour les flatteurs, pour la vile engeance des plats courtisans. Il sait depuis longtemps que je ne suis pas de ceux-là, que ma déférence et mon admiration réelle pour certaines de ses qualités ne me feront jamais manquer à ma dignité ni à mon devoir... Et ce sera pour nous une si grande joie d'être appelés à vous rendre service, madame... vous, si bonne, qui voulez bien nous témoigner à tous tant d'affection...

La voix du vieillard s'enrouait d'émotion. Qu'elle était touchante et délicieuse, cette jeune princesse, dans son angoisse, dans sa souffrance ! Oui, si jeune ! Elle semblait presque encore une enfant, aujourd'hui, avec sa petite figure pâlie, altérée par la fièvre de la veille, et ses cheveux que Fincken avait retenus par un ruban, comme lorsqu'elle était petite fille, mais qui s'étaient en boucles légères sur la toile brodée de l'oreiller. Cependant, c'était bien un regard de femme, douloureux et profond, qui s'échappait de ces yeux admirables.

– Maintenant, à cette affection, je joindrai de la reconnaissance, dit Aélyx en pressant les mains du vieux comte. Oui, vous, la comtesse, M^{me} de Villerennes êtes de vrais amis, je le sens ! Merci, merci !

Pendant un moment, tous deux demeurèrent silencieux, saisis par l'émotion. Puis Aélyx dit en baissant davantage la voix :

– Il faut que je vous parle d'une chose qui me préoccupe beaucoup, depuis quelques jours... Savez-vous qu'il y a une femme prisonnière dans

ce vieux logis qu'on appelle le château des Tristes Dames ?

– Une femme prisonnière ? Non, madame, je n'en ai jamais entendu parler ! Le château passe pour inhabité...

– C'est la réponse que le prince m'a faite quand je l'ai interrogé un jour au sujet de cette demeure. Mais, tout récemment, Julius a vu...

Et Aélyls raconta la découverte du jeune garçon. Quand elle mentionna la ressemblance que Julius avait trouvée entre cette femme et le portrait de la mère de Lothaire, le comte Sareczy ne put maîtriser un mouvement de surprise.

– Elle ressemble à la princesse Kajeda ? murmura-t-il.

– Cela vous donnerait-il l'idée de ce que peut être cette malheureuse ?

Le comte fit un geste vague. Aélyls eut à ce moment l'impression qu'il hésitait à parler.

– Dites... dites ce que vous pensez, je vous en prie ! Je sais déjà que ce logis était autrefois une prison où les princes de Waldenstein enfermaient

les femmes de leur famille, coupables ou soi-disant coupables de quelque faute. En serait-il encore de même aujourd'hui ?

– Madame... j'ignore absolument qui peut être la prisonnière en question... je ne puis faire qu'une supposition... Le prince a-t-il parlé à Votre Altesse de la princesse Stéphanie ?

– Non, jamais... Qui est cette princesse ?

– Elle était la fille aînée du prince Magnus.

– La fille aînée ! Lothaire avait une sœur !

– Une sœur plus âgée de douze ans. Mais son nom, depuis bien longtemps, n'est plus prononcé à Sôhnthal.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Voilà où gît le mystère... La princesse Stéphanie, madame, était presque aussi belle que sa mère, aussi bonne qu'elle et douée d'une vive intelligence. Mais son père ne lui témoignait qu'indifférence et sa tante la traitait avec la plus grande dureté. La pauvre jeune fille était fort malheureuse, nous a-t-on dit, car à cette époque, nous étions aux plus beaux jours de notre

disgrâce et ne résidions plus dans Waldenstein. En ce temps-là aussi, le comte Brorzen régentait tout à Sôhnthal. Le prince Lothaire n'était encore qu'un enfant et il avait huit ans quand mourut sa sœur.

– Ce décès a-t-il été annoncé officiellement ?

– Officiellement, oui... Voilà ce que l'on m'a raconté. La jeune princesse résidait presque toute l'année dans le petit château de Resberg, en pleine forêt. Rarement, on la faisait venir à Sôhnthal. Elle n'avait qu'une suite très restreinte et vivait dans la plus grande simplicité – dans la privation même, a-t-on prétendu. Puis, un jour, elle partit pour la Hongrie. Malade, au dire de la princesse Jutta, elle devait y faire un séjour chez le comte et la comtesse Fabingi, amis du comte Brorzen, en un château qu'ils possédaient dans les Carpates. Trois mois plus tard, sa mort était annoncée officiellement dans Waldenstein. La phtisie galopante l'avait, disait-on, enlevée en quelques jours.

– Et alors ? dit Aélyls haletante.

– Eh bien ! madame... je n'ai pas vu la

princesse morte, moi... et personne de par ici ne l'a vue, sauf le comte Brorzen, qui se trouvait à ce moment-là hors de Waldenstein et qui, avisé de l'événement par ses amis, partit pour les Carpates, d'où il ramena le cercueil contenant le corps de la pauvre princesse.

– Ah ! le comte Brorzen ! Cet homme odieux !

– Oui, Altesse, un misérable !

L'accent du vieillard se chargeait d'âpre mépris.

– ... Un grand bien misérable ! Il partage avec la princesse Jutta la responsabilité de l'éducation donnée au prince Lothaire et combien d'autres crimes encore a-t-il sur la conscience ! Les pauvres, les malheureux n'ont pas de pire ennemi. Implacable pour ce qui est faible, il n'est plus que miel et bassesse devant la force, devant la puissance. La fausseté, l'hypocrisie sont l'essence de sa nature, avec la cupidité, l'amour de l'argent. Oui, c'est un être infernal... Méfiez-vous de lui, madame... méfiez-vous...

Aélyls tressaillit. Son instinct ne l'avait donc

pas trompée en lui disant qu'il fallait redouter cet homme ?

– Je l'ai détesté, dès le premier jour où je l'ai vu, à Croix-Givre... Mais que pensez-vous au sujet de cette mort ? Est-ce que vous croyez... ?

– Que la princesse Stéphanie est vivante ? Qui sait ?

– Mais pourquoi... dans quel but cet odieux mensonge ?

– Voilà ce que je ne puis deviner... Sans doute quelque atroce machination de la princesse Jutta et de Brorzen.

– Et le prince Magnus, quel rôle aurait-il joué là-dedans ?

– Le prince Magnus était un homme orgueilleux, fantasque, violent, fort capable de condamner sa fille – pour laquelle, je le répète, il n'avait pas d'affection – à la prison perpétuelle, mais seulement pour un motif grave, car il y avait en lui un certain sens de la justice, une certaine probité, qui n'existait pas chez sa sœur. En outre, il n'était pas mauvais comme celle-ci et je suis

persuadé que si la jeune princesse n'avait pas été constamment desservie près de lui, elle aurait eu bientôt raison de cette indifférence paternelle... Mais nous ne pouvons faire là que des suppositions, puisque nous ignorons totalement ce qui a pu se passer. Toutefois, l'hypothèse d'un emprisonnement secret de la princesse Stéphanie pour une faute jugée impardonnable par son père se renforce du fait que, depuis l'annonce de cette mort, son nom n'a plus jamais été prononcé par le prince Magnus, ni par sa sœur. Elle est devenue comme si elle n'avait jamais existé... et vous voyez, Altesse, le prince Lothaire n'a même pas jugé nécessaire de vous apprendre qu'il avait eu une sœur.

– Mais lui... il doit savoir qu'elle est là ? Il est complice, alors ?

– Complice... madame, il faut considérer les choses à un autre point de vue. S'il y a eu iniquité de la part de sa tante et de Brorzen, le prince Lothaire peut et, à mon avis, doit même certainement l'ignorer. Je le crois capable de maintenir sa sœur dans cette geôle jusqu'à la

mort, s'il la juge réellement coupable ; mais je suis persuadé qu'il irait lui-même à l'instant l'en faire sortir si on lui prouvait qu'elle est innocente, victime de quelque intrigue abominable.

Et comme il voyait à la bouche d'Aélys un pli de doute amer, le comte ajouta fermement :

– J'en suis persuadé, Altesse. Il y a chez le prince Lothaire un fond de loyauté que ses pernicious éducateurs n'ont pu faire disparaître et que j'ai constaté plus d'une fois. S'il maintient sa sœur – d'ailleurs à peine connue de lui – dans ce château des Tristes Dames, c'est qu'il n'a vu aucune raison de ne pas continuer le châtement infligé par son père – lequel, j'en ai la conviction, agissait en justicier implacable, mais sincère, non en criminel.

– Comment savoir ? Comment ?...

– Oui, comment savoir si cette prisonnière est la princesse Stéphanie ? Puis, ensuite, il nous faudrait connaître les détails de ce drame, l'accusation portée contre elle... et si cette accusation était fausse, réunir des preuves

péremptoires, car il serait inutile de rien tenter près de Son Altesse tant que nous n'aurions pas ces preuves à lui présenter.

De nouveau, tous deux demeurèrent silencieux. Puis le vieillard déclara :

– Je vais réfléchir à tout cela... Si l'on pouvait trouver quelqu'un... un serviteur, par exemple, qui aurait pu voir, comprendre quelque chose... Mais il n'oserait parler... Si la princesse Jutta et Brorzen sont coupables, ils ont dû prendre toutes leurs précautions...

– Quand je serais mieux, je tâcherai de retourner là-haut pour essayer de voir la pauvre créature. Peut-être, par signes, arriverions-nous à nous comprendre quelque peu. Car, déjà, ce serait pour nous un point important de savoir si elle est réellement la princesse Stéphanie.

« Oui, car il serait bien inutile de nous lancer sur une fausse voie, de nous engager dans des recherches difficiles... Mais en admettant même que cette femme ne soit pas celle que nous pensons, il peut y avoir une injustice... ou sévérité trop impitoyable ! S'il était possible d'adoucir

son sort, sinon de la délivrer...

– Ceci, madame, ne pourrait être tenté que par vous.

– Par moi !

Aélylys soupira, en froissant nerveusement la fine toile du drap.

– ... Non, hélas ! Le prince m'a avertie qu'il était inutile de lui demander aucune grâce, désormais.

– Alors... je ne vois pas le moyen...

– Ah ! pourtant, il faudra que je trouve quelque chose, murmura ardemment la jeune femme. Il me serait insupportable de vivre avec la pensée que cette malheureuse créature, là, si près, souffre peut-être injustement... et, en tout cas, trop cruellement, je le crains bien !

Quand le comte Sareczy se fut retiré, M^{me} de Sucy apparut, aimable, prévenante comme de coutume. Mais Aélylys, de plus en plus, éprouvait pour elle de l'éloignement. Sous des dehors de vertu et de piété, elle devinait la duplicité, la basse complaisance à l'égard des puissants ; puis

aussi, de plus en plus, elle avait l'impression que cette femme cherchait à lui nuire, sournoisement, habilement, de la même façon perfide avec laquelle, dès ses premiers entretiens à Croix-Givre avec la jeune femme dont elle devenait le guide, elle avait commencé d'éclairer l'âme ignorante, de lui enlever à l'avance ce qu'elle aurait pu conserver d'illusions. Aélyls avait trop de finesse d'esprit et de délicatesse pour que, son inexpérience première disparue, elle ne sentît pas maintenant quelque chose de cette perfidie, si adroitement que la dissimulât M^{me} de Sucy.

Aussi, après quelques mots échangés avec la dame d'honneur, exprima-t-elle l'intention de dormir un moment. Et, la tête enfoncée dans l'oreiller, elle put s'absorber dans ses pensées, songer à cette étonnante révélation : une sœur de Lothaire avait existé, existait peut-être encore.

« Ah ! si c'est elle qu'il tient enfermée là, quel être abominable que ce Lothaire ! songeait-elle avec indignation. En admettant même qu'elle soit coupable... une pareille punition... jusqu'à la mort ! Oui, il a dit cela... et je me souviens de

quel ton ! J'ai cru qu'il voulait parler d'autrefois... mais il pensait à la femme qui était là, sa sœur ou quelque autre, condamnée par le prince Magnus. Ah ! non, ce n'est pas lui qui ferait grâce à la malheureuse ! Mais, alors, de quelle façon lui venir en aide ? »

Elle se fatiguait l'esprit dans cette recherche, dans celle du mystère qui, d'après ce que lui avait fait entendre le comte Sareczy, existait autour de cette belle Stéphanie, détestée de sa tante et indifférente à son père. Stéphanie avait dû être une victime de la princesse Jutta et du comte Brorzen. Puisqu'elle était bonne, ces deux êtres mauvais n'avaient pu que s'acharner contre elle.

Et Lothaire laissait faire... Lothaire laissait périr lentement dans cette geôle sinistre sa sœur unique...

Lothaire !

Aélyls eut un long frisson. La pensée qu'elle essayait d'écarter, depuis quelques jours, s'imposait de nouveau à elle avec plus de force. Il faudrait, bientôt, répondre à l'ultimatum du prince. Il faudrait décider si elle quitterait

Sôhnthal, renvoyée par lui, infidèle à la volonté de son père, ou si elle accepterait l'esclavage, si elle subirait la domination et les caprices d'un maître orgueilleux... et redouté.

Oui, redouté... parce qu'elle avait la terreur de tomber sous le joug, elle aussi. Déjà, à Croix-Givre, elle avait regimbé tout d'abord, instinctivement, contre ce charme enveloppant qui l'avait ensuite conquise. Combien avait été pénible le réveil de cet enchantement ! Et maintenant, ce serait pire, bien pire !

Pourtant, elle ne pouvait pas l'aimer, cet homme à l'âme sans pitié, ce Lothaire qui affichait son dédain de tous ses devoirs, qui l'insultait si profondément... Elle ne le pouvait et ne le voulait !

Sous le drap, deux petites mains fiévreuses se tordaient d'angoisse. Mais, dans la détresse de son âme, Aélyls avait un recours pour orienter la terrible décision à prendre. Elle songea : « Demain, je ferai demander le Père Antonius. »

XI

Maintenant, elle savait où était son devoir, la petite princesse de Waldenstein. Le vieux religieux, qui était son aumônier, lui avait dit :

– Vous avez accepté d'épouser le prince Lothaire pour obéir à votre père... vous saviez à ce moment-là ce qu'était son caractère et vous n'ignoriez même pas qu'il avait un penchant pour la comtesse Brorzen. Or, déjà, vous étiez dans l'intention de prendre cette attitude qui a dès l'abord fort irrité le prince. Il y avait là une faute, très excusable, étant donné votre inexpérience et le côté pénible de cette situation, mais qui le deviendrait moins en se prolongeant. Si vous ne vous sentiez pas le courage de supporter ce que la nature du prince vous donnait à redouter, il fallait refuser le mariage. Mais du moment où vous vous décidiez à obéir aux volontés paternelles, le sacrifice devait être accompli jusqu'au bout...

J'ajoute que vous assumeriez désormais une grande responsabilité en continuant d'agir comme vous l'avez fait jusqu'ici, car on ne sait jamais ce que peut opérer l'influence d'une femme au cœur bon et pur, à l'âme droite, élevée, profondément chrétienne.

– Sur lui... sur lui ! avait murmuré amèrement Aélyls.

– Sur lui peut-être... Qu'en savons-nous ?... Connaissons-nous le fond des âmes ? Et celle-là surtout, si complexe ! Ah ! madame, ne jugeons pas trop sévèrement le prince Lothaire... ayons plutôt pitié de lui !

Cette parole, écho d'une autre prononcée autrefois par la comtesse Sareczy, à Croix-Givre, avait fait tressaillir Aélyls. Pitié... pitié du beau prince Lothaire, comblé de toutes choses, adulé, vibrant de jeunesse et d'orgueilleux empire !

Comme elle regardait le religieux avec incrédulité, il avait ajouté :

– Oui, madame, ayez pitié d'une âme que d'autres ont perdue et que vous pouvez peut-être

sauver – à condition que jamais vous ne cessiez d’être ce que vous êtes aujourd’hui : une conscience fière et pure, une âme forte, un cœur où habitent la délicatesse et la bonté. Ayez du courage, de la patience, et que Dieu vous aide à souffrir, ma pauvre enfant ! avait achevé le vieillard avec émotion.

Toutes ces paroles, tous ces conseils, Aélyz se les répétait chaque jour. En de ferventes prières, elle demandait ce courage, cette patience et la fermeté de l’âme qui empêcheraient son asservissement. Elle était résolue au sacrifice, reconnaissant qu’en effet elle l’avait implicitement accepté tout entier dans l’obéissance aux volontés de son père. Aélyz était de celles qui ne reculent pas devant les plus durs devoirs, une fois ceux-ci bien démontrés pour elles. Mais cet acquiescement ne supprimait pas les secrètes révoltes, les angoisses d’un cœur fier, d’une sensibilité ardente, ni les soubresauts de l’amour-propre obligé de plier devant cette volonté masculine à laquelle, jusqu’alors, Aélyz avait tenu tête.

Ces préoccupations douloureuses retardèrent quelque peu le rétablissement de la jeune femme. Bien que levée au bout de quelques jours, elle restait languissante, dominée par une pénible fatigue, surtout nerveuse, disait le médecin. Les Sareczy, M^{me} de Villerennes, venaient la voir et c'étaient pour elle les bonnes heures de la journée, avec les quelques moments où elle faisait appeler Julius pour s'informer de sa santé, lui dire quelques paroles affectueuses. Mais elle n'osait le retenir longtemps. Déjà, jusqu'au départ de Lothaire, elle avait tant redouté que celui-ci, pour achever la série de ses mesures vexatoires, n'enlevât le pauvre garçon à sa protection !

Elle craignait maintenant que M^{me} de Sucy, qui voyait d'un œil désapprobateur cet intérêt d'une princesse de Waldenstein pour un humble valet, n'essayât d'agir contre lui, en profitant des mauvaises dispositions du prince à l'égard de sa femme. La défiance d'Aélylys envers sa dame d'honneur l'incitait d'ailleurs à une grande prudence, lui faisait baisser la voix chaque fois qu'étant seule avec les Sareczy ou Julius, elle les

entretenait de la mystérieuse prisonnière.

Julius était retourné en haut de la falaise, mais personne n'était apparu derrière les grilles. Avait-on donné un autre logis à la pauvre femme ? Se serait-on aperçu qu'elle avait été vue ?

Le comte Sareczy n'avait pu obtenir encore le moindre indice. Quelques allusions discrètes, faites à des personnes instruites des événements de cette époque, n'avaient donné aucun résultat. La princesse Stéphanie ? Oui, elle était morte dans les Carpates. Son corps, ramené par le comte Brorzen, reposait dans la crypte de la chapelle, au palais de Sôhnthal. Pourquoi le silence complet s'était-il fait ensuite sur elle ? Mais on parlait déjà si peu d'elle, de son vivant ! La princesse Jutta, jalouse de cette belle nièce, la reléguait à Resberg. Son père l'ignorait presque. Sa mort n'avait fait aucun vide, laissé aucun regret, à peine un souvenir dans l'esprit de ceux qui l'avaient entrevue, charmante, mélancolique et fière.

– Peut-être aurais-je plus de chance près des petites gens, des serviteurs qui ont pu se trouver

en contact avec elle, disait le comte Sareczy. Mais il faudrait les connaître... Enfin, je cherche toujours... je ne me découragerai pas.

Cécile était maintenant lectrice de la comtesse Sareczy. Quand Aélyls apprit cette décision à M^{me} de Sucy, la dame d'honneur eut un léger haut-le-corps, ouvrit la bouche... et ne dit rien. Mais une lueur d'ironie méchante avait brillé dans ses yeux.

La princesse Jutta, en venant voir Aélyls le lendemain, dit avec un mauvais petit sourire :

– Vous avez prêté votre lectrice à cette bonne comtesse ? Voilà, chère mignonne, un méritoire sacrifice, car cette petite Cécile est charmante. Elle doit bien vous manquer... et elle va s'ennuyer dans cet austère Meringen, après avoir goûté de notre cour. Mais cet exil sera bref, n'est-il pas vrai ?

– Je ne sais... Peut-être Cécile, qui aime beaucoup déjà la comtesse et M^{me} de Villerennes, choisira-t-elle de demeurer à Meringen.

– Oh ! j'en doute !

Un léger ricanement ponctuait la phrase.

– ... Et d'ailleurs, le lui permettra-t-on ?

– Pourquoi pas ?

Une petite tête fière se redressait, un éclair de défi passait dans les yeux que rencontraient ceux de la princesse Jutta.

– Hum ! vous croyez ? Lothaire vous a permis de prendre cette jeune fille comme lectrice, et voilà que vous avez l'idée de la donner à d'autres... Il jugera peut-être que c'est un caprice difficile à admettre...

– Vous appelez cela un caprice ? Soit, si vous le voulez. Lothaire pourra bien me le passer, lui qui nous donne l'exemple de la plus changeante fantaisie.

La princesse resta un instant presque abasourdie devant le ton calme et ironique de cette réponse. Elle pensa : « Brorzen a raison !... Elle est terriblement dangereuse ! Une semblable énergie, une telle fierté... Elle serait capable d'arriver à prendre de l'influence sur Lothaire, s'ils venaient à se réconcilier ! »

Au cours de l'entretien, elle trouva le moyen d'informer Aélyls que Marie Herz venait de partir pour Vienne. La nouvelle était exacte, la cantatrice se trouvant appelée près de sa sœur malade dans cette ville. Mais la princesse Jutta se garda de mentionner ce détail, de telle sorte que seule la coïncidence de ce séjour avec celui du prince frappât la jeune femme.

Quand elle se fut éloignée, Aélyls éprouva une sensation de soulagement. Cette vieille princesse, en qui elle avait toujours senti une ennemie sournoise, lui inspirait une aversion grandissante. Et elle la détestait surtout pour le mal qu'elle avait fait à une âme d'enfant, où peut-être de bons instincts existaient.

Une dizaine de jours après le départ de Lothaire, le comte Brorzen, qui l'avait accompagné à Vienne, écrivit à la princesse Jutta. Il lui annonçait que le prince ne regagnerait Sôhnthal que la semaine suivante, pour le 10 novembre, veille du jour anniversaire de sa naissance où devait se donner au palais une grande réception.

« Son Altesse a presque terminé les affaires qui l'amenaient ici, disait le comte dans le passage que lut la princesse Jutta à Aélylys. Mais les distractions abondent pour notre prince et il lui plaît d'en jouir quelques jours de plus. C'est en son nom que je donne à Votre Altesse la date de son retour et que je l'assure des hommages respectueux de son auguste neveu. »

D'Aélylys, il n'était pas fait mention dans cette lettre. La princesse Jutta sut le faire remarquer avec une sournoise perfidie. Mais la jeune femme dit froidement :

– Un courrier m'a apporté tout à l'heure un mot de Lothaire et une parure qu'il m'envoie pour la réception du 11 novembre.

– Ah ! vraiment ?

La vieille princesse pinçait un peu les lèvres. Son coup de méchanceté se trouvait manqué, cette fois.

– ... Une parure, dites-vous ?... Est-ce cela ?

Elle désignait des écrins posés sur une table voisine.

– Oui... Voyez...

Aélyls se levait, prenait les écrins et les posait devant la tante de Lothaire. Quand celle-ci les eut ouverts, un petit cri d'admiration lui échappa. Des églantines de diamants aux pistils de topazes formaient un délicieux petit diadème. D'autres étaient montés pour poser parmi les plis de la robe, au corsage, sur les épaules. Les précieuses gemmes employées pour réaliser ce chef-d'œuvre de joaillerie étaient d'une eau si parfaite qu'elles produisaient un véritable éblouissement.

– Mais ce sont les incomparables diamants que Lothaire a achetés ces dernières années !... qu'il a fait rechercher pour ainsi dire un à un, afin de les avoir de cette même eau merveilleuse !... Et les topazes sont les plus belles que j'aie jamais vues !

Elle glissa un regard aigu vers Aélyls qui restait silencieuse, indifférente, ne regardant même pas les bijoux qui semblaient fasciner la vieille princesse.

– ... C'est un présent royal que vous fait là Lothaire, chère petite.

Sa voix sifflait un peu, entre les lèvres crispées par une colère contenue.

– ... Mais je me demande si vous vous rendez compte de la valeur...

– Est-ce la valeur d'un présent qui doit compter, ma tante ? Ne serait-ce pas plutôt l'intention ?

L'insolente jeune femme ! Elle avait en ce moment un petit air de calme ironie tout à fait insoutenable !

– L'intention ?... Eh ! mon enfant, oui... Ainsi, dans le cas présent, Lothaire est évidemment désireux que vous paraissiez à cette réception avec tout l'éclat que nécessite votre rang. Il est d'ailleurs toujours généreux, magnifique dans ses présents. La plus belle de mes parures m'a été envoyée par lui de Paris, voici quelques années, et fait l'admiration de ceux qui la voient. Avez-vous remarqué le collier de topazes que portait Sidonia à ma dernière réception ? C'est lui qui l'a choisi pour elle, aussi pendant un séjour à Paris.

– Je sais, en effet, qu'il a beaucoup de goût.

La voix d'Aélyls était calme, avec une intonation d'ironie dédaigneuse. Le visage un peu amaigri et pâli n'avait pas tressailli. Seule, une rapide lueur de souffrance avait passé dans les yeux, sous les paupières légèrement abaissées.

« Eh bien ! je crois que Brorzen aura du mal avec elle ! songeait la princesse Jutta en s'éloignant. Mais qu'il s'arrange !... Pourvu qu'il ne la laisse pas échapper, c'est tout ce que Sidonia et moi lui demandons. » Restée seule, Aélyls vint à la table et, d'un geste nerveux, referma les écrins. La vue de ces bijoux lui était intolérable... Ces églantines, surtout... Elles lui rappelaient trop celles qu'un jeune prince aux yeux tendres et ardents avait demandées à une fillette candide, autrefois... là-bas, sur la plateforme rocheuse qui dominait le lac des Sept Fées.

– Veux-tu me donner ces églantines, Aélyls ? Elles me rappelleront ma petite fleur de la forêt.

Pauvres fleurs, simples et délicates comme le cœur de la petite Aélyls... « Il » les avait attachées à son habit de chasse ; puis, en arrivant au Château-Vert, il avait dû, avec son sourire

d'amusement moqueur, jeter les humbles églantines de la forêt, les fouler aux pieds peut-être...

Avait-il donc voulu la narguer une fois de plus, en lui rappelant ce souvenir ?

D'un geste vif, Aélyls étendit la main vers un cordon de sonnette.

– Emportez ces écrins, Fincken, dit-elle à la femme de chambre qui se présenta. Le prince veut que je mette cette parure pour la soirée de son anniversaire. Vous verrez la meilleure manière de l'utiliser... Ah ! Son Altesse dit aussi que je devrai choisir une toilette verte... Celle, je pense, qui est arrivée récemment de Paris ?

– Elle est admirable, Altesse ! On ne peut rien imaginer de plus beau !

Aélyls eut un geste d'indifférence. Non qu'elle fût insensible à l'attrait d'une parure seyante ; mais les questions de ce genre perdaient tout attrait pour son âme tourmentée, qu'occupaient de trop graves soucis.

Fincken s'éloigna, emportant les écrins. Aélyls

s'assit machinalement près de son petit bureau. Là se trouvait encore le billet adressé par le prince à sa femme. Quelques phrases polies et froides... des instructions pour la toilette qu'elle devrait porter à la réception du 11 novembre. Le prince Lothaire tenait à ces détails de protocole, de parfaite élégance. Il parait la beauté de sa femme pour en orner sa cour. Aélyls était un des détails d'ornementation de cette cour fastueuse, au même titre que les meubles somptueux, les tableaux de maîtres, les objets précieux. Le soin qu'il prenait de désigner à l'avance la toilette qu'elle devrait revêtir, dans ce billet où il n'était pas question d'autre chose, le démontrait clairement.

Aélyls saisit la petite feuille de papier satiné, la déchira en menus morceaux. Son cœur se gonflait de souffrance. Elle pensa dans un sursaut de révolte : « Je ne serai que cela pour lui... une femme très élégante, dont il méprisera l'âme et meurtrira le cœur sans pitié. Ah ! pourrai-je le supporter, mon Dieu... mon Dieu ! »

Elle mit son visage entre ses mains... D'où

venait ce parfum léger, presque insaisissable d'abord, et qui devenait étrangement pénétrant ? Le seul parfum qu'employât, d'ailleurs fort discrètement, le prince Lothaire, qui en avait rapporté la formule de Perse. Ah ! c'étaient les doigts qui avaient touché ce billet... cet aimable billet où il n'était même pas question de la santé d'Aélylys...

La jeune femme se leva d'un bond souple, comme autrefois la petite Dame Verte de Croix-Givre. Elle gagna son cabinet de toilette, passa dans l'eau ses mains nerveuses, puis revint au salon vert, où venait d'être introduit le comte Sareczy.

Le vieillard devait l'accompagner dans sa promenade, cet après-midi. N'ayant plus l'autorisation de sortir seule et voulant cependant essayer d'apercevoir la prisonnière, la jeune princesse avait décidé avec lui qu'ils se rendraient ensemble jusqu'au bas de la hauteur, et qu'Aélylys, ensuite, gagnerait le petit plateau rocheux d'où l'on voyait les derrières du triste logis. M^{me} de Sucy ne pourrait opposer aucune

objection, ni éprouver aucun soupçon, puisque la charge du comte Sareczy près de la princesse lui conférait, aussi bien qu'à elle-même, le privilège de l'escorter.

Mais cette nouvelle tentative n'eut pas de meilleur résultat. Personne encore n'apparut derrière les grilles. Aélyz vit seulement dans la cour, sciant du bois, une sorte de colosse aux cheveux roux et à la mine bestiale – le gardien, sans doute.

Qu'avait-on fait de la malheureuse ? Était-elle seulement encore dans cette demeure ?

– J'ai peur que nous n'arrivions à rien, avoua le comte Sareczy. Il y a seize ans que ces événements se sont passés... et puis, les secrets ont toujours été bien gardés, chez les princes de Waldenstein. On sait maintenant, comme autrefois, ce que coûterait leur divulgation.

– Ce serait trop affreux de penser que cette pauvre créature, quelle qu'elle soit, agonise de souffrance et de misère tout près de nous ! s'écria Aélyz.

– Hélas ! Altesse, qu’y pouvons-nous ?... Le sort de cette femme est entre les mains du prince Lothaire. Mais il serait bien périlleux de lui en parler... du moment où il a caché son existence à Votre Altesse...

– Non, je ne puis le faire... d’ailleurs, il n’écouterait aucun appel à la pitié... Il aurait fallu la faire évader...

– Impossible !... Nous ne savons même pas si elle est là encore... Et que deviendrait-elle ensuite ? Comment échapperait-elle aux recherches ?

– Oui, impossible, en effet !... Alors, il faudra donc laisser là, cette malheureuse ?

Le comte promet de continuer ses recherches, d’autant plus difficiles qu’il devait y apporter une grande prudence. Le comte Brorzen avait établi dans Waldenstein un système de délation qui rendait les habitants de la principauté fort circonspects dans leurs propos, car une simple réflexion pouvait être interprétée comme un blâme au souverain et déclarée crime de lèse-majesté.

– Le prince Lothaire permet cela ? dit Aélyls avec indignation.

– Il a trouvé ce système établi en prenant le pouvoir... Je ne sais quelle est son idée à ce sujet. Mais, jusqu'ici, rien ne paraît y être changé.

Aélyls songea : « Si j'en trouve l'occasion, rien ne m'empêchera de lui dire ce que j'en pense ! »

Mais combien, combien aurait-elle à protester ! Combien d'injustices, d'abus de pouvoir devaient se commettre dans cette principauté de Waldenstein ! Ah ! si Lothaire avait été un autre, quelle douce tâche pour elle de l'amener à modifier ces coutumes, à donner bien-être et dignité au plus humble de ses sujets !

Hélas !... Hélas !

Là-bas, dans quelque coin sauvage de la forêt, souffraient les pauvres Heller. Le comte Sareczy n'avait encore pu savoir exactement le chemin de leur logis. Il ne connaissait pas cette partie de la forêt, où les chemins s'enchevêtraient. D'autre part, Aélyls n'osait prendre pour guide un des gardes. Si Lothaire apprenait qu'elle s'était

rendue chez ces humbles Heller, ne s'en irriterait-il pas et n'en ferait-il pas point porter la peine aux pauvres gens ?

– Un de ces jours, je m'y ferai accompagner par un forestier, sous un prétexte quelconque, déclara le vieux comte. Ensuite, je tâcherai de retrouver seul le chemin, de façon à pouvoir conduire sûrement Votre Altesse au logis de ces malheureux.

Aélyls le remercia avec émotion, tout en pensant amèrement : « Est-il possible d'être obligée à tant de précautions, à tant de mystères pour faire un peu de bien... comme si je commettais un crime.

XII

Par ce tiède après-midi de novembre, tout ensoleillé, Aélyls avait fait ouvrir deux portes du jardin d'hiver donnant sur la terrasse. La jeune femme était assise dans la rotonde fleurie, ayant autour d'elle le comte et la comtesse Sareczy, M^{me} de Villerennes, M^{me} de Sucy. Elle tenait sur ses genoux Gisèle et Jacques et souriait à leurs jolis propos enfantins. Sourire un peu mélancolique, un peu contraint. Car Lothaire était arrivé deux heures auparavant et Aélyls savait qu'il lui faudrait bientôt le revoir.

Le revoir et répondre quand il lui demanderait ce qu'elle avait choisi...

Elle penchait vers les enfants son visage pâli, un peu aminci. Un cerne léger, sous les yeux, un nerveux petit frémissement de la bouche, un peu de langueur dans le regard pensif et profond donnaient un charme différent à cette

physionomie ardente, mobile à l'ordinaire, et si délicieusement vivante.

– Est-ce que vous voulez bien nous dire une belle histoire, madame ? demanda câlinement le petit Jacques. Une belle histoire de votre pays ?

– Jacques ! dit sévèrement M^{me} de Villerennes.

Mais Aélyls répliqua en embrassant l'enfant :

– Laissez-le, madame. Comme je sais qu'il est un petit garçon très sage, j'aurai grand plaisir à contenter son désir.

– Est-ce que ce sera un conte de fées ? demanda Gisèle en levant ses doux yeux bleus sur la jeune femme.

– Mais oui, des fées de la forêt de Croix-Givre.

– Et est-ce qu'il y aura des brigands ? demanda Jacques.

– Des brigands... peut-être bien... Écoutez, mes mignons...

Avec la vivacité d'imagination qui existait chez elle, Aélyls improvisa une merveilleuse

histoire, adaptée au jeune cerveau de ses auditeurs, et où il était beaucoup question de bienfaisantes et malicieuses dames vertes qui jouaient des tours extraordinaires à des hommes méchants, cruels, et protégeaient de pauvres gens persécutés.

– C'est des brigands, ces hommes-là ? demandait Jacques.

– Mais bien sûr mon chéri !

Aélyls s'animait un peu, en contant, et par moments elle reprenait son air de petite fille espiègle, sa grâce rieuse que Sôhnthal n'avait guère connue. La comtesse Sareczy, Genovefa la regardaient avec une admiration attendrie. Jacques, quand elle se tut, déclara :

– Les Dames Vertes, elles sont gentilles comme Votre Altesse, dites, madame ?

Aélyls eut un rire léger. Puis, tout aussitôt, son regard se voila d'une ombre... « Ma Dame Verte. » C'était une des appellations préférées de la voix musicale et chaude, de la voix ensorcelante et menteuse...

– Son Altesse le prince régent ! murmura M^{me} de Sucy en se levant.

Aélyls eut un petit sursaut et, d'un geste nerveux, serra contre elle les deux enfants.

Lothaire, contournant la haie fleurie qui formait la rotonde, pénétrait dans celle-ci. Il vint à sa femme, dont les bras desserrés mettaient à terre les enfants. Rapidement, légèrement, ses lèvres se posèrent sur la petite main raidie et froide qui s'offrait avec effort.

– Es-tu tout à fait remise, Aélyls ?

– Tout à fait, non.

– Tu sembles encore fatiguée.

– Je le suis en effet.

– Que dit Pehlmann ?

– Il parle de fatigue nerveuse...

Elle répondait d'une voix brève, légèrement étouffée, en tenant ses yeux un peu baissés, pour éviter ceux qui, elle le sentait, l'examinaient attentivement.

Lothaire ne poussa pas plus loin ses questions

sur la santé de sa femme. Après quelques mots aimables adressés aux Sareczy et à leur petite-fille, une tape amicale donnée à la joue rosée de Jacques et une caresse à celle de Gisèle, il s'assit près d'Aélyls, sur le banc de marbre recouvert de peaux de tigre et garni de somptueux coussins d'Orient. La jeune femme sentait qu'elle aurait dû lui parler de son voyage ; mais elle avait la gorge serrée par une émotion si puissante qu'elle craignait de ne pouvoir émettre un son.

Pendant un instant, Lothaire s'entretint avec le comte Sareczy d'un événement politique récent. Puis il appela les enfants, assis bien sagement sur des coussins, à quelque distance.

– Venez ici, Gisèle et Jacques... Puisque vous êtes des amateurs d'histoires, je vais vous en raconter une... Valérien, il y a dans mes bagages quelque chose pour ces enfants. Va nous chercher cela.

M. de Seldorf, qui apparaissait en compagnie de l'aide de camp et du comte Brorzen, s'empressa d'obéir. Aélyls avait réprimé un petit mouvement de surprise. Lothaire était donc près

de là depuis quelque temps, sans qu'on s'en fût aperçu, tandis qu'elle contait aux enfants l'histoire demandée.

Quand, un peu après, arrivèrent la princesse Jutta et Sidonia accompagnées de M^{me} de Fendlau et de la vieille comtesse Fützel, elles virent Lothaire tenant sur ses genoux la petite Gisèle et faisant sauter Jacques sur sa botte, tout en narrant aux petits, émerveillés, une extraordinaire histoire de brigands turcs et de captives délivrées, qui d'ailleurs ne paraissait pas moins intéresser les autres interlocuteurs du prince, tant était brillante la verve du conteur.

Aélyls, quand il se leva pour accueillir sa tante, remarqua fugitivement que son visage semblait amaigri, fatigué. Elle pensa amèrement : « Ah ! ce n'est pas le souci, lui !... Les plaisirs de Vienne en sont seuls la cause. »

En reprenant sa place, le prince rappela près de lui les enfants pour continuer l'histoire commencée. Comme il terminait, la princesse Jutta dit en affectant un air badin :

– Cher Lothaire, je ne te connaissais pas cette

vocation de père de famille ! Tu m'étonnes, réellement !

– Eh ! ma tante, il ne faut pas désespérer de faire chez moi d'autres découvertes intéressantes !... Eh bien ! Jacques, cette histoire ?

– Oh ! que c'était beau, Altesse. Est-ce que Votre Altesse en sait d'autres ?

– Des histoires de fées ? dit timidement Gisèle.

– Ah ! toi, tu aimes mieux les fées, petite fille ? Cela, c'est l'affaire de la princesse. Elle connaît beaucoup mieux que moi ces aimables personnes.

– La princesse est fée, dit Jacques avec conviction.

– La plus belle des fées, ajouta la petite voix de Gisèle.

Et l'enfant se détourna pour jeter un regard de tendre admiration sur Aélyss, dont le teint se colorait légèrement.

Un sourire glissa entre les lèvres de Lothaire.

D'un mouvement indolent, le prince s'enfonça dans les coussins, en étendant son bras sur le dossier de marbre, derrière la tête d'Aélylys. Négligemment, avec un air d'ennui, il répondit à quelques questions de la princesse Jutta sur son séjour à Vienne. Puis il resta silencieux, laissant sa tante continuer l'entretien avec les personnes présentes.

Aélylys, elle aussi, ne prononçait que de rares paroles. Elle avait pris la main de Gisèle et la caressait machinalement. Ses épaules avaient parfois de courts frémissements qui faisaient onduler la soie rose recouverte de gaze blanche et se communiquaient au cou souple et nacré, entouré des perles que le prince avait envoyées à sa fiancée pour le jour de la cérémonie nuptiale.

À ce moment, elle leva la tête et jeta de nouveau un fugitif coup d'œil sur Lothaire. Il avait le regard comme fixé au loin, un pli amer au coin de la bouche... et Aélylys crut revoir cette expression de mélancolie pensive, presque douloureuse, qui avait déjà frappé la petite fille d'autrefois, un jour, sur la physionomie du jeune

prince Lothaire.

Illusion !... folie !... Ah ! elle ne lui demanderait plus aujourd'hui comme alors « Pourquoi êtes-vous triste ? » Triste, le prince Lothaire !... Saturé d'orgueil et de plaisirs, peut-être ? Ou bien cherchant par quelle nouvelle fantaisie cruelle il pourrait faire souffrir sa femme ou quelqu'un d'autre ?

– Votre vue s'améliore-t-elle un peu, madame ?

Sidonia, avec son plus gracieux sourire, s'adressait à la comtesse Sareczy près de qui elle était assise, non loin du prince.

– Pas du tout pour le moment. Cependant, l'oculiste me donne assez bon espoir.

– Vous avez heureusement près de vous cette gentille Cécile de Forsan, qui doit être bien utile, d'autant mieux qu'elle lit avec beaucoup d'agrément.

– J'apprécie fort, en effet, sa compagnie.

La voix de la vieille dame restait calme, et sa physionomie paisible, sans appréhension

apparente. Aélyls avait eu un petit tressaillement ; sa main trembla sur celle de Gisèle et un peu de rougeur colora son visage penché sur l'enfant.

– Vous avez pris M^{lle} de Forsan comme lectrice, chère comtesse ?

Lothaire regardait la comtesse Sareczy. Il souriait, avec la plus aimable bienveillance.

– La princesse a bien voulu s'en priver pour me la prêter, Altesse.

– C'est une excellente idée. Vous aurez là une agréable compagne, madame, et qui ne pourra que gagner à vos bons conseils. M^{lle} de Forsan est une charmante personne ; mais elle est un peu jeune encore et peut-être trop disposée à se laisser influencer par quelques compliments, griser par quelques petits succès mondains. Meringen lui conviendra donc beaucoup mieux que Sôhnthal.

Le silence d'étonnement qui accueillit ces paroles fut rompu par la princesse Jutta. Elle dit avec un air de mielleux reproche :

– Mais, cher Lothaire, nous sommes ainsi privés d'une recrue délicieuse et de réel talent !

Sidonia me disait hier encore avec quelle facilité elle avait appris son rôle. Nous espérons que tu nous la rendrais bientôt...

– Moi ? Mais cela ne me regarde pas. Aélyls a jugé bon de confier cette jeune fille à notre excellente amie la comtesse Sareczy ; je n'ai aucune raison de ne pas approuver cette décision... absolument aucune.

– Ah ! si tu approuves... murmura la princesse Jutta dont la physionomie se crispait.

Sidonia glissa un regard de haine vers Aélyls, vers ce visage palpitant d'une émotion contenue, qui restait penché sur la petite Gisèle... Derrière cette tête charmante, le bras du prince demeurait étendu, comme prêt à l'envelopper. Entre leurs cils mi-clos, les yeux noirs étaient énigmatiques. Mais Sidonia sentait... elle était sûre qu'ils contemplaient la frémissante figure, le cou souple où chatoyaient les perles merveilleuses, les cheveux aux reflets de soie et d'or ardent.

Valérien apparaissait à ce moment, portant deux boîtes élégantes. Il s'approcha du prince, avec le pas feutré, cette allure glissante qui,

pensait Aélyls, donnaient l'impression d'un animal rampant, comme si la servilité dans laquelle vivait le jeune baron, depuis des années, et sa bassesse morale eussent en tout son être une indélébile empreinte.

– Eh bien ! tu prends ton temps pour m'apporter ce que je demande !

– Altesse Sérénissime, Fragui ne pouvait trouver...

– Vous êtes aussi stupides l'un que l'autre. Je vois que vous avez encore besoin de quelques bonnes leçons pour arriver à me contenter.

Il avait en ce moment, le prince Lothaire, son air de jeune fauve orgueilleux, souverainement méprisant, qui impressionnait déjà si désagréablement Aélyls, autrefois. Un superbe fauve d'une souple nonchalance, dont les prunelles mi-closes jetaient sur Valérien un regard d'inquiétant sarcasme.

– ... Qu'en dis-tu, Seldorf ?

– Certainement, Altesse Sérénissime.

Avec un petit tremblement, Seldorf s'inclinait

très bas. Dans ce mouvement, il laissa échapper une des boîtes, qui tomba aux pieds du prince. Elle s'ouvrit et des confiseries roulèrent sur le somptueux tapis de Boukhara qui, à cet endroit, couvrait le pavé de marbre.

– Allons, tu es complet, Valérien ! Je crois que tu deviens complètement imbécile.

Déjà, le baron était à genoux, cherchant les bonbons à collerette de papier plissé. Aélyls, d'une main décidée, poussa vers lui Gisèle :

– Va aider M. de Seldorf à ramasser cela, mignonne.

Jacques était demeuré près de Lothaire, qui tenait sa main posée sur la petite tête brune appuyée contre son genoux. Il leva les yeux vers le prince en demandant :

– Est-ce que je peux, moi aussi ?

– Oui, tu peux... Donne-leur l'autre boîte, Seldorf, et laisse-les s'occuper de cela.

Pendant un instant, Lothaire resta silencieux, paraissant suivre les évolutions des enfants à la recherche des bonbons égarés. M. de Seldorf

s'était relevé et se retirait à l'écart, avec cet air de chien battu qui exaspérait Aélyls. Les dames d'honneur commençaient de servir le café que venaient d'apporter des maîtres d'hôtel. La princesse Jutta, dissimulant avec peine une croissante nervosité, adressait au comte Brorzen une question relative à une personne politique de Vienne dont on parlait beaucoup...

La voix de Lothaire s'éleva, brève, impérative, presque dure :

– J'oubliais de te dire, Sidonia, la décision que j'ai prise à ton sujet. La reine de Naples, qui a eu plusieurs fois l'occasion de te voir à Vienne, m'a fait de toi les plus grands éloges et semblait si désireuse de te compter parmi ses demoiselles d'honneur que je n'ai pu lui refuser ce plaisir.

Il sembla, tout à coup, qu'un énorme pavé venait de tomber dans le jardin d'hiver, parmi cette petite réunion. M^{me} de Sucy faillit laisser choir la tasse qu'elle tenait à la main. Le comte Brorzen devenait verdâtre. Sidonia, les yeux agrandis par une sorte d'épouvante, balbutiait :

– Moi ?... C'est moi que Votre Altesse...

– Lothaire, c’est une plaisanterie ?

La princesse Jutta, redressée sur les coussins du banc où elle était assise, regardait son neveu avec une stupéfaction d’angoisse.

– Comment, une plaisanterie ? Est-ce que j’ai l’air de plaisanter ?

Une altière ironie apparaissait dans les yeux noirs.

– ... Rien n’est plus sérieux que cette faveur dont la reine veut bien honorer une de mes sujettes.

– Une faveur ! Tu appelles cela une faveur, pour la fille d’une princesse de Waldenstein Estenbourg... Et, d’ailleurs, tu ne peux songer à me retirer cette chère enfant, que j’ai en si grande affection...

– Ne sois pas égoïste, ma tante. Voyons, tu ne peux prétendre la conserver toujours près de toi ? Elle est d’âge à se marier, et la reine m’a parlé d’un fort beau parti qui la fixerait de façon brillante à la cour de Naples. C’est un projet des plus raisonnables, et tu le reconnaîtras comme

moi.

– Jamais !... C'est impossible...

La princesse Jutta, visiblement, avait peine à se contenir. À son cou maigre, des veines gonflaient et les mains garnies de bagues se crispaient sur la jupe de velours. Sidonia, blême, comme figée, ne quittait pas des yeux le visage indifférent et hautain.

– ... Ce n'est d'ailleurs, comme tu le dis, qu'un projet... Sidonia reste libre, naturellement, de se décider...

– On est toujours libre de ne pas obéir à ma volonté... comme on l'est de se jeter dans la rivière ou de se suicider de toute autre manière.

Aélyls tournait d'une main tremblante la petite cuiller d'or dans la tasse que lui avait présentée tout à l'heure M^{me} de Fendlau. Que signifiait cet exil de la comtesse Brorzen ?... cette éclatante disgrâce ? Car, enfin, c'était cela, sous l'ironique prétexte du bel avenir réservé à la future demoiselle d'honneur de la reine de Naples. Si Aélyls en avait douté, la consternation de certains

des personnages présents, l'anéantissement de l'intéressée le lui auraient démontré.

Mais aucune protestation ne s'élevait plus. Tous ceux qui étaient là, vassaux et sujets du prince de Waldenstein, connaissaient la signification de ses dernières paroles. D'après le vieux principe féodal existant dans ce petit État, le suzerain restait maître des biens du vassal, celui-ci fût-il le plus grand personnage de la principauté, et en cas d'insoumission à ses volontés pouvait prononcer la confiscation de ces biens, en joignant à cette peine, si bon lui semblait, le bannissement du possesseur et même, s'il poussait l'arbitraire jusqu'aux limites extrêmes, l'emprisonnement, parfois perpétuel. À vrai dire, ces mœurs d'un autre âge étaient depuis assez longtemps peu pratiquées par les princes de Waldenstein. Mais le comte Brorzen s'était si bien appliqué à enseigner à Lothaire l'absolutisme, à faire revivre pour lui le règne du bon plaisir, qu'il pouvait redouter de voir se tourner contre sa propre personne le froid despotisme de ce jeune prince dont il savait n'avoir à attendre ni reconnaissance, ni

ménagements, dès que lui ou sa fille ne plairaient plus.

Lothaire, en homme pour qui la question se trouvait maintenant réglée, parlait à la comtesse Sareczy des concerts entendus par lui à Vienne. Aélyls continuait à garder le silence. Elle avait le cœur gonflé d'émotions trop fortes, d'impressions trop complexes, qui augmentaient le malaise provoqué par la présence de son mari.

– Tu parais fatiguée ?... Mieux vaudrait que tu te reposes.

Lothaire se penchait vers elle, avec une physionomie attentive.

– Oui, je le crois. Il me reste encore un peu de faiblesse...

– Eh bien ! viens donc.

Il se levait et Aélyls l'imita. En prenant congé des Sareczy, le prince, de nouveau, parut vouloir souligner par une amabilité plus marquée la grande faveur dont il les honorait.

– Vos enfants me plaisent décidément beaucoup, madame, dit-il en souriant à

M^{me} de Villerennes. Ramenez-les bientôt ; je sais d'autres histoires de brigands pour Jacques, et la princesse évoquera pour Gisèle les charmantes fées de son pays.

Il s'éloigna, accompagnant Aélylys jusqu'à la porte du salon vert. Là, il s'arrêta, en tendant la main à la jeune femme.

– Il serait peut-être raisonnable que tu te reposes sérieusement jusqu'à demain, car la réception du soir sera une fatigue pour toi. Ne parais donc pas au dîner aujourd'hui, cela vaudra mieux.

– Comme vous voudrez.

La voix, un peu basse, était froide comme le visage légèrement détourné. Pourtant, quel frémissement d'angoisse et quelle puissante émotion elle ressentait en tout son être, la jeune femme raidie dans l'attente d'une question à laquelle il faudrait répondre... répondre...

– À demain. Soigne-toi bien, car je tiens beaucoup à ce que rien ne t'empêche de paraître à notre réception.

Un baiser léger sur les doigts agités de petits mouvements nerveux... puis Lothaire s'éloignait.. Son pas ferme résonna un moment sur le marbre... sa voix s'éleva, appelant Valérien avec cette intonation durement impérative dont le jeune baron, plus que tout autre encore, semblait gratifié.

Dans la rotonde, la princesse Jutta, à son tour, s'apprêtait à regagner son appartement. Avec la plus gracieuse affabilité, elle prit congé des Sarczy, de M^{me} de Villerennes, ces privilégiés, embrassa les deux enfants, qui regardaient avec méfiance cette dame à la figure trop blanche et trop rose, dont la bouche souriait tandis que les yeux avaient l'air méchant...

– Méchant comme ceux des brigands, bien sûr ! confia Jacques tout bas à sa sœur.

Au bras du comte Brorzen, la princesse regagna son appartement. Dans le boudoir qui était sa retraite de prédilection, elle congédiait la dame d'honneur, ne gardant près d'elle que le comte et Sidonia. Ce fut alors le débordement

d'une fureur jusqu'alors contenue...

– Ah ! vous auriez dû agir plus tôt, Brorzen !...
Voyez, voyez où nous en sommes ! Sidonia !...
Pauvre Sidonia !

La comtesse Brorzen tombait à genoux près de la princesse et cachait dans la robe de velours son visage frémissant.

– C'est atroce ! Je ne puis supporter cela !
Moi... moi qui l'ai tant aimé... moi qui l'ai adoré
même aux jours terribles où il s'amusait à me
piétiner le cœur pour exciter mon désespoir
jaloux... moi qui ai subi toutes les humiliations,
parce que de lui tout était bon, tout me paraissait
digne d'admiration... Il me renvoie comme une
esclave dont on dispose souverainement, il
m'éloigne... à cause de cette Aélyls maudite !

Et, se redressant brusquement, Sidonia ajouta
d'un ton âpre :

– Vous l'avais-je dit, mon père, que cette
jeune femme me faisait peur ? Ah ! je savais
bien, moi, que sa beauté ne pouvait laisser
réellement insensible le prince Lothaire !

Comédie que ces froideurs, ces apparentes duretés ! Il est si orgueilleux qu'il n'aura d'abord pas voulu paraître trop profondément conquis. Mais il y vient quand même... et son triomphe, à elle, n'en sera que plus grand ! Non, non, je ne puis y penser ! J'en deviendrai folle !

Elle tordait les mains, en levant sur son père des yeux pleins de farouche désespoir.

Le comte Brorzen se tenait debout, immobile, à quelques pas de la princesse. La mâchoire en avant, les yeux sombres et durs, il avait en ce moment une physionomie sinistre.

– Calme-toi, dit-il d'une voix lente à l'intonation glacée. Elle sera bientôt hors de ton chemin, à jamais séparée de son mari. Tout est prêt. Si je n'avais accompagné le prince à Vienne, la chose serait déjà faite. Mais il eût été imprudent de donner un prétexte pour essayer de demeurer ici pendant son absence. Une telle façon d'agir aurait pu éveiller ses soupçons...

– Ne craignez-vous pas qu'il établisse une corrélation entre la colère causée à nous tous par la disgrâce de Sidonia et la disparition de sa

femme ?

– Il peut en avoir l'idée. Mais il ne la conservera pas quand il lui sera démontré que la jeune princesse a péri par accident... ou par suicide.

– Le suicide sera bien invraisemblable, avec les sentiments et la nature d'Aélys !

– Mais non, si on peut l'attribuer à quelque accès de fièvre chaude, à quelque dépression passagère. Elle est encore souffrante, très nerveuse... Ce sera une hypothèse soutenable. Quant à nous, rien ne pourra nous dénoncer. Je suis sûr de Markus, qui est la brute la plus dévouée du monde. À nous deux, l'opération sera discrètement menée. Une fois l'oiseau au nid, il n'ira pas le chercher là, lui qui n'a jamais mis les pieds dans ce logis. D'ailleurs, aussitôt que se présentera une occasion favorable, je la ferai sortir de Waldenstein.

Sidonia se leva et fit face à son père, les bras croisés.

– Oui, je vois bien la réussite de ce plan...

mais que ferez-vous pour empêcher l'atroce exil qui m'est préparé ? Que ferez-vous pour qu'au moins je demeure près de lui... je puisse essayer de le ramener à moi, de réaliser mon rêve ?

– Ceci te regarde, répliqua le comte avec une sorte de rudesse. J'enlève de ta route celle que tu hais et que, lui, paraît trop disposé à aimer. Pour le reste, je ne puis rien. Supplie-le de t'épargner l'exil, invoque ton dévouement, ton désespoir, demande la faveur de demeurer ici, à l'écart, pour l'apercevoir du moins, car tu ne peux vivre que dans son ombre. Enfin, tu sauras trouver ce qu'il faut, bien mieux que moi, puisque tu y joindras l'éloquence de la passion. Et quand il aura oublié sa belle Aéllys – ce qui ne sera pas long, avec une telle nature – il y aura peut-être quelque espoir d'atteindre ton but.

Mais Sidonia, avec un regard sombre, murmura en frissonnant :

– Il est si étrange, si terriblement décevant, si cruellement énigmatique !

XIII

Aélyls, dans la matinée du lendemain, n'eut qu'une très brève visite de son mari. Il partait pour Sarrenau, où avaient lieu des réjouissances en l'honneur de son anniversaire et devait déjeuner à la Résidence avec le prince Ludwig. Dans l'après-midi, il recevait les vœux et compliments du bourgmestre et des autres représentants de la ville et présidait ensuite une réception au cercle des officiers. Après s'être informé de la santé de sa femme, il la quitta en recommandant :

– Repose-toi jusqu'au dîner. Je rentrerai tard et ne te reverrai qu'à ce moment-là.

Elle pensa avec une pénible impatience :
« Comme il tient à ne pas me voir manquer au décor ! »

Profitant de l'autorisation donnée, elle s'abstint de paraître chez la princesse Jutta, à

l'heure du café. Celle-ci et Sidonia, par leurs perfides méchancetés de la veille, lui avaient trop nettement montré quelles ennemies elle avait en elles. L'attitude prise par le prince envers sa femme, avant son départ, leur avait sans doute fait croire que tout était permis contre une jeune princesse traitée avec tant de rigueur et de froide désinvolture. Mais la capricieuse humeur de Lothaire rendait vaines ces méchantes manœuvres. Il apparaissait bien évident, d'après ces paroles, qu'il s'était amusé de la naïveté de Cécile... Comme jadis, il l'avait fait pour une petite fiancée plus rétive, pourtant, plus défiante devant la séduction. Puis d'autres plaisirs lui avaient fait dédaigner la jolie bohémienne et sa sympathie pour les Sareczy l'avait ensuite rendu indulgent au départ non autorisé, à l'escamotage de Cécile.

Oui, évidemment, il fallait voir là l'explication de cette indulgence... en y joignant peut-être le plaisir d'être désagréable à la princesse Jutta, qui semblait regretter M^{lle} de Forsan. Car Aély, plus d'une fois, avait remarqué cette tendance chez lui à l'égard de la parente toujours agenouillée

devant l'idole élevée par ses mains.

Était-ce pour cela aussi qu'il exilait la comtesse Brorzen, si chère à la vieille princesse ?

Alors, ne l'aimait-il donc plus, la belle Sidonia ? Ou bien devait-on, quoi qu'il prétendît, croire à une passagère méchanceté, à quelque cruelle plaisanterie, après laquelle le retour de ses bonnes grâces paraîtrait d'autant plus précieux à la victime de cet amusement princier ?

On pouvait tout supposer de lui, dans cet ordre d'idées, d'après sa terrible nature et ses habitudes d'autocrate. Oui, même la femme aimée devait en subir les redoutables contrecoups.

Alors qu'en serait-il d'elle, Aélyls, la jeune épouse déjà si durement traitée, parfois, et qui avait pourtant connu des moments de sollicitude presque tendre, de douceur charmeuse ? Elle, qu'il n'aimait pas, mais dont la beauté lui plaisait, dont il voulait, aussi, mater, courber sous le joug la trop ardente fierté ?

Sur la chaise longue où elle était étendue, dans le salon aux tentures semées de fleurs aquatiques,

Aélys eut un long frémissement.

Être cela, pour lui... un objet gracieux, admiré capricieusement, caressé de même, soumis aux fluctuations d'une humeur essentiellement changeante, aux fantaisies d'un maître despotique... Être cela, avec un cœur capable de tant aimer, avec tant de fierté, de sensibilité palpitante, d'élans vers une existence noble et utile... Et puis se dire qu'elle caractérisait bien le prince Lothaire, la parole autrefois prononcée par Mathias Heller : « Ce qui plaît un jour à Son Altesse lui déplaît le lendemain. »

Cependant, il semblait capable de quelques sympathies durables, si l'on en croyait celle qu'il n'avait cessé de témoigner depuis quatre ans aux Sareczy. Et lui qui, d'après M^{me} de Sucy, ne pouvait souffrir les enfants, paraissait apprécier la grâce, la gentillesse de Gisèle et Jacques, leur montrait une bonté et une condescendance dont Aélys avait bien remarqué qu'elle étonnait fort son entourage.

Ah ! quelle énigme que cette nature... quelle énigme angoissante !

Contre le coussin de la chaise longue, Aélylys laissait aller sa tête fatiguée. Quelques bougies allumées au merveilleux lustre de Venise répandaient une lumière discrète sur les meubles précieux, sur la jeune femme vêtue d'un peignoir de soie blanche et dont une des mains, distraitement, caressait le petit singe blotti contre elle.

Une porte fut doucement poussée, Fincken entra et s'approcha de la princesse.

– Qu'y a-t-il, Fincken ?

– Altesse... je... je viens demander à Votre Altesse de m'entendre un moment...

La femme de chambre avait une voix singulière, qui semblait sortir de sa gorge avec peine. Sa physionomie défaite frappa Aélylys, qui déjà avait remarqué chez elle, depuis quelque temps, un air plus sombre, une sorte de fièvre, des regards anxieux glissés vers elle.

– Je suis toute prête à vous écouter, répondit la jeune femme avec douceur.

– Madame, c'est une confession que je dois

vous faire.

En parlant ainsi, Fincken se laissait glisser à genoux.

– Relevez-vous, ma pauvre Fincken, et dites-moi sans crainte ce qui vous tourmente. Quoi que vous ayez fait, je suis toute prête à vous pardonner.

– Il n’y a pas que le pardon de Votre Altesse... À l’égard d’une autre, j’ai été plus coupable encore... Madame, peut-être n’avez-vous pas entendu parler de la princesse Stéphanie ? On ne prononce plus jamais son nom...

– La princesse Stéphanie ? La sœur du prince Lothaire ?

Aélyls se redressait d’un vif mouvement.

– Oui... la belle, la bonne princesse Stéphanie, que sa tante, dont elle est détestée, reléguait au château de Resberg.

– Elle est morte, Fincken ?

La femme de chambre frissonna. Elle était en ce moment presque livide. Très bas, si bas qu’Aélyls l’entendit à peine, elle répondit :

– Elle vit, Altesse.

– Alors, c'est elle qui est enfermée au château des Tristes Dames ?

Fincken eut un sursaut de stupéfaction.

– Quoi ! Votre Altesse saurait ?

– Tout à fait par hasard, j'ai découvert qu'une femme était enfermée là... Ainsi, elle est bien cette malheureuse princesse ?

– C'est elle.

– Et elle a été emprisonnée par ordre du prince Magnus ?

– Par ordre du prince Magnus qui la croyait coupable. Mais elle ne l'était que d'avoir repoussé un mariage odieux... Voici les faits, Altesse. J'ai été placée comme femme de chambre à Resberg, près de la princesse, et je ne l'ai pas quittée jusqu'à sa prétendue mort. Je puis donc parler en connaissance de cause... Donc, comme la princesse Stéphanie atteignait sa vingtième année, le comte Brorzen s'éprit d'elle et sa tante voulut l'obliger à l'épouser. Mais la jeune princesse détestait cet homme et comme

elle avait une nature énergique elle refusa catégoriquement d'obéir aux injonctions de la princesse Jutta... Colères, menaces, cajoleries, rien n'y fit. Quand le comte venait la voir, elle refusait de le recevoir et si on l'y obligeait, elle ne répondait pas un mot à ses paroles flatteuses, à ses objurgations tour à tour mielleuses et menaçantes... Puis, un jour, exaspérée, le cœur gonflé de mépris, elle lui jeta à la face tout ce qu'elle pensait de lui, sans ménagement.

« Ceci se passait pendant une des fréquentes absences du prince Magnus. La semaine suivante, la princesse Jutta informait sa nièce qu'elle l'envoyait au château de Cerila, dans les Carpates, chez le comte et la comtesse Fabronzi, des amis à elle, disait-elle. En réalité, ils étaient ceux du comte Brorzen, et ses obligés pour une vilaine affaire où le comte Fabronzi, sans lui, aurait perdu ses biens et peut-être la vie.

« Comme prétexte à ce changement de résidence, la princesse Jutta donnait la santé de la jeune princesse, de fait assez altérée par la triste existence qu'on lui faisait. Avec une petite suite,

la princesse partit donc pour Cerila. On la reçut fort bien dans cette sorte de château fort, qui avait l'air d'une prison. Pendant quelque temps, elle y vécut assez librement. Puis un jour, on lui annonça que tout était prêt pour son mariage avec le comte Brorzen, dont l'arrivée venait d'être annoncée.

« – De gré ou de force, vous serez sa femme, ajouta le comte Fabronzi.

« – Jamais ! Plutôt la mort !... répondit la princesse.

« Et la nuit suivante, elle s'enfuyait, allait se réfugier dans un château voisin où habitait un neveu de la comtesse Fabronzi, le jeune comte Jozsef Tereski. Ils s'étaient vus plusieurs fois à Cerila, et aussitôt aimés sans jamais encore avoir eu l'occasion de se le dire. Le comte était d'une nature noble et chevaleresque, bien faite pour plaire à la princesse Stéphanie. Un vieux prêtre les unit secrètement, après quoi ils résolurent de quitter le pays. Mais trois jours après leur mariage, comme ils se promenaient dans un bois dépendant de leur domaine, le comte fut tué d'un

coup de fusil, la jeune femme enlevée, bâillonnée, emportée jusqu'à une voiture qui l'emmena vers Waldenstein. Clandestinement, elle fut conduite au château des Tristes Dames et enfermée dans la tour. C'était la vengeance, ou plutôt le commencement de la vengeance du comte Brorzen.

La femme de chambre s'interrompit un moment. Aélyls, passionnément attentive, penchait vers elle un visage palpitant d'émotion.

– Le prince Magnus a-t-il su ?

– Le prince Magnus a cru, d'après les dires de sa sœur et du comte, que la jeune princesse s'était enfuie avec un garde-chasse de Cerila... Voilà pourquoi il l'a si terriblement punie, selon la coutume de sa maison.

– Quoi, c'est cela ? Ces êtres abominables ont osé calomnier ainsi la malheureuse près de son père ? Mais comment a-t-il cru si légèrement ?

– Le prince n'aimait pas sa fille, qui de tout temps avait été desservie près de lui. Puis il n'avait probablement pas de raison de suspecter

les dires de la princesse Jutta à ce sujet... et, enfin, il était violent, orgueilleux, se laissant emporter aux mesures extrêmes. Toujours est-il qu'il ne connut jamais la vérité, car sans cela, Altesse, je ne crois pas que la princesse Stéphanie serait encore prisonnière. Il l'aurait probablement punie pour sa fuite, pour son mariage clandestin, mais non pour un déshonneur qui n'aurait plus existé, la princesse ayant été unie légitimement au dernier représentant d'une des plus nobles familles magyares.

– Et le prince Lothaire a cru, aussi ?

La voix d'Aélyls tremblait un peu.

– Le prince Lothaire a cru, comme son père... naturellement. Il a pensé que celui-ci devait avoir prononcé un jugement équitable... et il n'a pas fait grâce. Sans doute en serait-il autrement s'il savait la vérité.

– Pensez-vous qu'il croirait, sans autres preuves, si je lui répétais ce que vous venez de me dire ?

– Une pauvre servante comme moi ?... Oh !

non, madame !

Une subite épouvante contractait le visage de Fincken.

– ... Non ! Et puis, je vais avouer à Votre Altesse... Je lui ai parlé parce que le remords de ce silence m'étouffait, à la pensée que la pauvre créature qui souffre là-bas, depuis tant d'années... Mais je risque... je risque la liberté, peut-être la vie de mon fils...

– Comment cela ?

– Tout jeune homme, il commit une faute grave... un vol, en complicité avec des malfaiteurs de profession. Le comte Brorzen le sauva. Mais, en retour, il exigea de moi la plus stricte obéissance, la plus complète discrétion, sous peine de perdre mon fils. C'est ainsi qu'il se faisait des créatures, obligées d'agir sous la menace. Je fus placée près de la princesse Stéphanie comme une sorte d'espionne... Ah ! j'ai toujours essayé de lui faire le moins de tort possible, pauvre princesse !

Entre ses mains, Fincken cacha son visage.

– ... C’était une situation affreuse ! Et pourtant, je me disais : « Il faut que j’aie l’air de bien remplir mon rôle, car si le comte me retirait, peut-être celle qui me remplacerait n’aurait pas les scrupules que je garde encore... ». Heureusement, je réussis à ne pas inspirer de méfiance. J’accompagnai la princesse dans les Carpates. Plus tard, ce fut moi qu’on appela au château des Tristes Dames, quand elle mit son enfant au monde.

Aélyls bondit sur sa chaise longue.

– Elle a eu un enfant ?

– Plus bas, madame, plus bas ! dit Fincken avec effroi. Il y a ici des êtres dont il faut se méfier... cette M^{me} de Sucy, entre autres, qui est une créature de la princesse... Oui, la pauvre prisonnière a eu un enfant, un fils. Le comte Brorzen le lui enleva aussitôt et, de la pièce voisine, je l’entendis tenir ce langage :

« – Vous m’avez repoussé naguère, madame, vous m’avez infligé l’affront de vous enfuir avec ce Tereski. Or, je suis homme à ne jamais oublier une injure, je vous l’ai déjà prouvé. Aujourd’hui,

je vous enlève votre fils et vous ne le verrez plus. Mais je vous donnerai de ses nouvelles, et vous verrez de quels soins je l'entoure, quelle belle situation je lui prépare !

« Il y avait dans son accent une telle haine triomphante que j'en frissonnai d'horreur ! Quant à la pauvre princesse, je la trouvai évanouie quand j'entrai un peu après dans sa chambre. Comment elle ne mourut pas après une telle secousse, je me le demande encore. Mais elle me supplia de prévenir son père, de lui apprendre la vérité...

Des gouttes de sueur perlaient au front de Fincken.

– ... Ah ! ce fut atroce, madame ! Je ne pouvais pas... je ne pouvais pas risquer l'existence de mon fils, surtout avec la presque certitude que le prince Magnus, trop prévenu contre sa fille, n'écouterait pas une servante, traiterait ses dires de mensonges et me remettrait entre les mains du comte Brorzen... Puis, quelques jours après la naissance de l'enfant, on me fit quitter le vieux château et je fus mise au

service de la princesse Jutta. Auparavant, j'avais reçu les pires menaces et je savais trop, par l'exemple de la jeune princesse, que cet homme, ce monstre, ne reculerait devant rien ! Depuis lors, j'ai vécu avec ce terrible secret, avec ce poids sur l'âme... Et puis, vous êtes venue, madame. Je vous ai vue si bonne... et, peu à peu, j'ai été comme hantée par cette idée que je devais tout vous dire... que peut-être vous trouveriez un moyen pour venir en aide à la malheureuse... Puis je voulais vous prévenir que vous-même êtes menacée par les mêmes ennemis. J'ai été placée près de vous, comme autrefois près de la princesse Stéphanie... pour vous espionner.

Les mots s'étranglèrent dans la gorge de la femme de chambre.

Aélyls avait tressailli.

– Quoi, Fincken ?...

– Oh ! Altesse, je n'ai jamais rien dit que d'insignifiant... juste ce qu'il fallait pour qu'on ne se méfie pas de ma fidélité. Ils croient si bien me tenir, avec mon fils, pour lequel ils connaissent ma tendresse ! Mais cette pensée de la pauvre

princesse, là-bas, me rongerait l'âme et le corps...
Et ce pauvre petit...

– L'enfant ? Vous savez ce qu'il est devenu ?

– J'ignorais ce qu'en avait fait le comte. Mais j'ai compris, quand j'ai remarqué la ressemblance de Julius avec la princesse Stéphanie, avec la princesse Kajeda...

– Julius ! Oui, en effet... Mais, Fincken, la mère et l'enfant se sont vus, il y a peu de temps !

Et, à la femme de chambre stupéfaite, Aélyls raconta comment Julius avait aperçu la prisonnière derrière les grilles de sa geôle.

– Ciel !... Pauvres, pauvres créatures ! murmura Fincken en joignant les mains.

– Julius... Julius dont cet homme aurait fait un des plus infimes serviteurs dans le palais de son oncle...

Oui, le pauvre petit Julius, traité avec tant de dur mépris par Lothaire lui-même !

– ... Fincken, pensez-vous que le prince ne se doute pas du tout de la vérité ?

Aélylys avait un petit tremblement d'angoisse en adressant cette question. Car ce serait trop abominable s'il lui fallait apprendre qu'il avait laissé se perpétrer cette monstrueuse vengeance !

– J'en suis persuadée, madame. Pas plus qu'au prince Magnus, on ne lui aura laissé soupçonner cette vérité, parce que, tout de même, il y avait chez eux trop d'honneur pour admettre de pareilles choses !

– Croyez-vous que le prince Magnus ait ignoré la naissance de l'enfant ?

– Très probablement. Mais, en tout cas, il n'était pour lui qu'un petit être misérable, dont il n'aurait même pas permis qu'on lui parlât.

– Quelles abominations ! murmura Aélylys en retombant sur sa chaise longue.

Fincken, toujours à genoux, gémit tout bas :

– Oui... ah ! oui... Et prenez garde, madame, « ils » voulaient arriver au mariage de Son Altesse avec la comtesse Sidonia... « ils » ne vous pardonneront jamais...

– Je m'en doute bien, dit Aélylys avec un

sourire de mépris.

Pendant un moment, ce fut le silence dans le salon tiède et clos, où s'exhalait une délicate senteur de roses. Puis Aélyls se souleva de nouveau, en regardant la femme de chambre.

– Pour faire connaître au prince cette iniquité, il faudra bien que je parle de vous, ma pauvre Fincken ?

La femme frissonna de nouveau.

– À Son Altesse... qui est si... si sévère ! Pourtant, il le faudrait... oui... Votre Altesse voudra bien implorer ma grâce... celle de mon fils...

Aélyls eut un serrement de cœur. Des grâces, elle n'en pouvait plus obtenir, il le lui avait dit, avec quelle catégorique dureté ! Comment même accueillerait-il la confiance qu'elle lui ferait... cette terrible accusation portée contre sa tante et un homme auquel, jusqu'alors, il avait paru accorder sa confiance... contre le père de Sidonia ?

– Je réfléchirai à tout cela, Fincken... Je

demanderais conseil au bon comte Sareczy, qui connaît déjà par moi la présence de cette prisonnière au vieux château. Allez, pauvre femme, et ne vous tourmentez pas trop. Je tâcherai de trouver un moyen de sauver la malheureuse princesse en évitant de nuire à vous et à votre fils.

– Votre Altesse veut bien me pardonner d’avoir accepté près d’elle ce rôle d’espionne ? demanda humblement la femme de chambre.

– Oui, je vous pardonne... et d’autant plus volontiers que vous me dites l’avoir assez mal rempli.

– Oh ! certes... le plus mal que j’ai pu !

– Eh bien ! soyez en paix sur ce point-là. Je ne vous en veux pas... et je vous remercie des avertissements que vous m’avez donnés.

– Prenez bien garde, Altesse, prenez bien garde, murmura la femme de chambre. Ils sont terribles !

Elle se retira, et Aélylys se trouva seule, pour bien peu de temps. Car M^{me} de Sucy apparut

presque aussitôt, discrètement empressée, venant s'informer si le repos avait un peu dissipé la fatigue de la princesse.

– Il y aurait un véritable désappointement, parmi les invités à cette réception, si Votre Altesse y manquait ! dit-elle avec un sourire doux et tendre. Et cette incomparable toilette, préparée selon les instructions du prince... non, il serait trop désolant qu'elle manquât à la splendeur d'une telle soirée, qui s'annonce comme une des plus magnifiques données à Sôhnthal !

Dès qu'elle le put sans éveiller de méfiance, Aélyls congédia la dame d'honneur avec cette froideur polie qu'elle témoignait toujours, particulièrement en ces derniers temps. Maintenant, elle savait que cette femme pour laquelle, dès le premier moment, elle avait éprouvé une sorte d'éloignement, était un agent secret de ses ennemis. Mais il fallait dissimuler encore, cacher à tous ces êtres odieux les sentiments qu'ils inspiraient... Le pire, tout à l'heure, serait de se trouver en présence de la

princesse Jutta et de Brorzen, les misérables persécuteurs, les calomniateurs, les assassins !

Car le comte Tereski avait certainement été tué par un de leurs séides.

« Quels monstres ! pensait Aélyls avec un frisson d'horreur. Pauvre, pauvre Stéphanie... pauvre martyre ! Et ce malheureux enfant ! Ah ! que vais-je pouvoir faire pour eux ? Comment convaincre Lothaire ? Et si, par hasard, lui aussi... »

Non, non, cela, elle ne voulait pas l'imaginer ! Si mauvais qu'il fût, elle avait au cœur la certitude qu'il était incapable de cette abomination !

XIV

Fincken et deux autres caméristes achevaient la toilette de la jeune princesse. Absorbée par ses angoissantes préoccupations, Aélyls les laissait faire avec indifférence. Elle venait de passer une des plus pénibles heures de sa vie, pendant ce dîner où elle avait à sa droite le comte Brorzen et en face d'elle, près de Lothaire, la princesse Jutta. Il lui avait fallu faire appel à toute sa force d'âme pour dérober les sentiments d'horreur, de répulsion, que lui inspiraient ces deux êtres. Encore n'y avait-elle peut-être pas complètement réussi, car elle se rappelait certains regards de Lothaire, dirigés vers elle avec une rapide et pénétrante attention. Elle savait que le prince était un remarquable observateur, sous ses airs de nonchalance et de railleuse indifférence ; bien qu'au cours de ce dîner il eût semblé quelque peu distrait et se fût montré presque taciturne, la jeune femme se demandait s'il n'avait pas

découvert en elle quelque chose d'inaccoutumé, à l'égard de sa tante et de Brorzen.

« Que lui répondrai-je, s'il me questionne à ce sujet ? » songeait-elle anxieusement.

– Voilà, Votre Altesse ! dit Fincken.

Aélyls tourna les yeux vers la grande psyché encadrée d'ivoire travaillé. Elle vit une jeune femme vêtue d'une féerique soie d'eau verte tissée d'argent, une jeune femme dont le délicat visage était encadré de boucles légères aux tons d'or ardents. Les épaules légèrement découvertes, tombantes, admirables, les bras souples et fins apparaissaient d'une blancheur palpitante et délicatement satinée. Dans l'or des cheveux fulguraient les gemmes qui formaient les églantines du petit diadème. D'autres églantines jetaient leurs feux parmi les précieuses dentelles du corsage, parmi les plis de la jupe somptueuse.

Et cette vision était si éblouissante qu'Aélyls elle-même, comme les servantes extasiées, resta un moment saisie, se contemplant avec une sorte d'émerveillement.

C'était donc elle, cette princesse des contes de fées... cette jeune princesse aux yeux ardents et fiers, qui semblaient étinceler autant que les gemmes magnifiques ? Elle, belle entre les plus belles... Oui, plus belle que Sidonia, plus belle que Marie Herz... Ce soir, elle comprenait que, sur ce point, elle n'avait pas à craindre de rivales.

Fincken murmura :

– Oh ! madame... madame... c'est une féerie !

Une sensation d'orgueilleuse joie, d'enivrant triomphe, s'emparait de l'âme d'Aélyls. Plus belle que toutes... Elle serait admirée, ce soir même, par « lui ». Car tout à l'heure, elle allait revoir dans ses yeux le brûlant éclair qu'elle connaissait bien, qu'elle avait redouté plus que les colères de Lothaire.

L'enivrement sombra sous l'effroi, sous l'angoisse. Avec cette vivacité qui avait encore chez elle quelque chose d'enfantin, Aélyls tourna le dos à la psyché.

– C'est bien... c'est très bien, dit-elle nerveusement. Est-il l'heure, Fincken ?

– Oui, madame. M^{me} de Sucy et le comte Sareczy attendent Votre Altesse.

Quand Aélylys entra dans la pièce où se tenaient le comte et la dame d'honneur, ceux-ci eurent peine à contenir l'impression que produisait sur eux cette apparition. M^{me} de Sucy pensa : « Il serait temps, plus que temps, pour le comte Brorzen d'enlever du chemin de sa fille une si terrible rivale ! »

Au bras du comte Sareczy, Aélylys quitta le salon. Sur le pavé de marbre bruissait la longue traîne de sa robe, dont la soie tissée d'argent luisait sous la douce clarté des lampadaires allumés dans le jardin d'hiver. À l'autre extrémité de celui-ci, attendaient le chambellan, l'aide de camp, la grande maîtresse de la cour, vieille dame imposante et raide, le maréchal de cour comte Aeferman que le prince régnant Ludwig avait envoyé pour le représenter près de son jeune cousin et héritier, puis, avec eux, la comtesse Brorzen, blême sous son fard, se retenant visiblement de briser l'éventail d'écaille qu'elle agitait fébrilement devant son visage.

À la vue de la jeune princesse, le chambellan se dirigea vers le cabinet du prince. Une minute après, celui-ci sortait et faisait quelques pas au-devant de sa femme qui s'avavançait, les yeux un peu baissés, l'allure souple et légère, d'une grâce ailée.

Et si les divers personnages qui se trouvaient là essayèrent de saisir sur la physionomie du prince l'impression produite par cette apparition saisissante, ils en furent pour leur curiosité. Lothaire, gardait une physionomie impassible en adressant à la jeune femme quelques brèves questions sur sa santé. Puis il lui présenta son bras, sur lequel se posèrent des doigts un peu tremblants. À ce moment s'avança la comtesse Brorzen. Elle avait été, ce soir même, avertie que le prince régent lui réservait l'honneur de porter la traîne de la princesse. Et cet ordre avait déterminé une nouvelle crise de rage et de désespoir chez la belle Sidonia, qu'achevait la vue de cette éblouissante jeune princesse contre laquelle toute lutte semblait impossible.

Le chambellan avait ouvert la porte de la

galerie des Chimères. Quand parurent le prince et sa femme, les invités qui se pressaient sur leur passage pour les saluer témoignèrent, par leur physionomie, d'une admiration qui n'avait rien de simulé. Le sourire d'Aélyz, bien que contraint ce soir, les mots charmants qu'elle savait dire, complétaient l'impression de ravissement qui s'emparait de tous, devant ce couple princier.

Par contre, on chuchotait avec délices des méchancetés contre la comtesse Brorzen, dont les ambitions étaient devinées depuis longtemps. Les femmes, qui l'avaient tant jalosée, se réjouissaient particulièrement de son humiliation, de cet exil prochain déjà connu de tous. Au reste, le père et la fille étaient généralement détestés, même de leurs pairs ; mais on n'osait trop le dire et on leur faisait bon visage, le comte Brorzen passant pour un homme fort à craindre tant par son esprit vindicatif et son génie de mal que par le crédit qu'on lui supposait près du maître.

Quand Lothaire eut donné le signal de commencer le bal, on le vit continuer à s'entretenir avec quelques-uns des hommes

présents. Or, l'étiquette interdisait à la princesse de danser tant que le prince s'en abstenait, à moins qu'il ne désignât lui-même un cavalier pour elle. Comme ce fait ne se produisait pas, Aélyls restait assise au milieu d'un cercle de courtisans aussi empressés maintenant qu'ils l'étaient peu quelque temps auparavant, quand la belle princesse paraissait accablée des rigueurs de son fantasque époux. À vrai dire, bien qu'elle aimât la danse comme tout exercice physique, le vif petit elfe n'en avait aucun désir, ce soir où tant de préoccupations se joignaient à la fatigue pour lui rendre cette réception officielle particulièrement pénible.

Vers le milieu du bal, on vit le prince, quittant ses interlocuteurs, venir vers sa femme.

– Je danserai cette valse avec toi, Aélyls.

Sans paraître remarquer la surprise de la jeune femme, il lui présenta son bras. Autour d'eux, stupéfaction intense. Jamais pareil fait, contraire aux usages, ne s'était produit à la cour de Waldenstein. Il fallait décidément tout attendre des fantaisies du prince Lothaire, comme on le

constatait une fois de plus.

Mais, bientôt, l'attention générale fut captivée par ces deux valseurs incomparables. La légère petite fée de Croix-Givre, le feu follet, se retrouvaient dans cette jeune femme dont les pieds de Cendrillon, chaussés de soie verte brodée de gemmes étincelantes semblaient à peine effleurer le parquet. Derrière elle, la longue traîne ondulait avec des éclairs argentés. Les églantines jetaient leurs feux étincelants dans les cheveux aux tons de flamme, dans les plis de la soie verte... Et Aélyls dansait avec une impression de vertige. Autour de sa taille souple elle sentait se resserrer le bras de Lothaire. À un moment elle fut tellement pressée contre sa poitrine qu'elle leva les yeux, jusque-là détournés, pour ne pas rencontrer ceux de son mari.

Jamais, jamais encore elle n'avait vu en eux une flamme aussi brûlante, ni cette douceur passionnée. Tremblante, éblouie, elle essaya de détourner son regard. Mais il revenait à ce visage frémissant, à ces ardents yeux noirs qui, en ne la quittant pas, semblaient dire : « Toi seule existes

pour moi, ici. »

Telle fut, d'ailleurs, la conclusion des courtisans quand, après cette valse, ils virent que le prince ne dansait plus de la soirée. Il apparut que Son Altesse avait voulu donner à sa femme une réparation éclatante et témoigner qu'elle seule occupait son attention. Preuve d'amour dont l'importance n'échappait à personne et qui devait tout particulièrement frapper la princesse Jutta et ses complices.

Un peu avant une heure, le prince quitta ses hôtes avec la jeune princesse, qui avait peine à dissimuler sa lassitude. Trop d'émotions l'avaient accablée, depuis cet après-midi. Un peu comme une somnambule, elle salua machinalement, tout en marchant près de Lothaire le long des galeries où les précédait le solennel comte Pretzel. Au seuil du jardin d'hiver le prince congédia leur suite et, derrière eux, le chambellan ferma les portes de glaces.

Ils gagnèrent le salon vert, entre les arbustes rares, les plantes fleuries qui exhalaien de suaves parfums. Au lustre vénitien, quelques bougies

seulement étaient allumées. Leur douce clarté enveloppa les deux époux qui entraient, qui s'arrêtaient à quelques pas de la porte.

– Aélyls, as-tu réfléchi à ce que je t'ai dit ?

La voix de Lothaire était un peu basse et d'une douceur grave.

Le visage que la jeune femme tenait détourné frémit, puis parut se raidir. Avec un accent qui tremblait, Aélyls répondit :

– Je sais que je dois vous obéir.

– Pas cela... non, pas cela ! Ce n'est pas ainsi que je te veux, Aélyls !

Une main frémissante se posait sur l'épaule que venait de glacer un frisson.

– ... Ne peux-tu donc me dire que tu essayeras de m'aimer ? Souviens-toi de Croix-Givre ! Tu m'étais déjà bien chère, alors...

D'un violent mouvement, Aélyls se recula, les yeux brillants de douloureuse indignation, tout son corps tremblant.

– Ah ! ne me dites jamais cela ! Faites-de moi

ce que vous voudrez... mais épargnez-moi ces paroles... ces mensonges...

– Des mensonges ! Mais je n’ai jamais été plus sincère ! Je t’aimais déjà, petite fleur au cœur droit et ardent...

– Et vous disiez la même chose à la comtesse Brorzen. Pour laquelle étiez-vous sincère ?

Aélyls redressa la tête, cabrée, le regard chargé d’éclairs.

– La comtesse Brorzen ?... Qui donc t’a raconté ?...

Il se rapprochait d’elle et de nouveau posa sur son épaule une main devenue plus pesante. Sur son visage passaient des tressaillements : mais les yeux restaient sans colère, attachés sur la jeune femme avec une attention passionnée.

– On ne m’a pas raconté. J’ai vu.

– Tu as vu quoi ?

Aélyls crut que les mots allaient s’étrangler dans sa gorge. Par un grand effort, elle put prononcer en regardant Lothaire en face :

– Le soir de ce jour où vous m’aviez chassée, parce que je m’indignais contre votre cruauté, je vous ai vu dans le parc, avec « elle ».

– Ah ! je comprends, maintenant...

Le regard de Lothaire devenait plus doux encore.

– ... Et tu en as conclu, pauvre petite, que c’était elle que j’aimais, tandis que toi, tu étais le jouet, l’amusement... alors qu’il fallait penser tout le contraire pour te trouver dans la vérité.

– Vous oseriez m’affirmer que vous ne l’avez pas aimée... que vous n’auriez pas songé à l’épouser, sans les volontés dernières du prince Magnus ?

– Moi, épouser Sidonia... cette femme à l’âme basse, mauvaise, sans honneur... cette femme que je méprise, que j’ai toujours méprisée ! Non, je puis t’en faire le serment, jamais pareille pensée ne m’est venue ! Jamais je ne l’ai aimée... jamais je n’ai aimé personne que toi, ma petite Aélyls...

Il penchait un ardent visage vers la jeune femme qui, de nouveau, détournait le sien en

frissonnant longuement.

– ... Des apparences ont pu te tromper. Mais il faut me croire, vois-tu, quand je t'affirme que jamais, avant toi, personne n'a entendu sortir de ma bouche ces mots : « Je t'aime. » Personne, Aélyis, parce que mon cœur est toujours resté insensible, parce que je méprisais trop la faiblesse de ces âmes, de ces consciences qui se livraient à moi, qui se pliaient au plus humiliant asservissement. Mais, toi, tu n'étais pas ainsi... toi, ma rose sauvage...

D'une poche de sa tunique, Lothaire sortit un petit portefeuille, l'ouvrit et le présenta à la jeune femme.

– Regarde ! Te souviens-tu ?

Sur la soie couleur de pourpre, elle vit quelques églantines séchées.

– ... Crois-tu que si un homme tel que moi, tel que tu me connais, conserve avec tant de ferveur ce souvenir de l'enfant que tu étais alors, ce n'est point parce que cette enfant-là lui était déjà très chère ?

– Alors, pourquoi avez-vous été si mauvais ? Pourquoi avez-vous eu cette attitude ?

La question était prononcée d'une voix étouffée. Entre ses doigts tremblants, Aélyls serrait machinalement la chaîne de pierreries qui retenait son éventail.

– C'est que je suis terriblement orgueilleux, ma pauvre petite !... Et tu ne sais pas tous les démons qu'« ils » m'ont mis dans le cœur !

Sa main saisissait celle d'Aélyls, la pressait fiévreusement. Sa voix prenait des accents de violence concentrée, presque farouche.

– ... Ma tante, Brorzen, Sidonia... tous, tous ils ont fait de moi celui que tu ne peux aimer... celui qui fait souffrir, même celle qui est pour lui plus que la vie. Toujours, je resterai cela, si tu te détournes de moi. Car, seule, tu peux me sauver... Il n'y a que toi, Aélyls... que toi...

Sa voix devenait passionnée, presque douloureuse. Sur la petite main qui tremblait plus fort, il appuyait des lèvres frémissantes.

– ... Si tu comprenais ce que tu peux pour

moi... ce que tu es pour moi ! Petite fée que je chérissais déjà, autrefois, et que j'ai cependant si brutalement traitée ! Ce souvenir m'a poursuivi pendant ces quatre années où mon orgueil m'a interdit de te faire connaître mes regrets, de revenir le premier vers celle que j'avais offensée. L'orgueil encore m'a donné l'odieux courage, depuis que tu es ici, de t'infliger tant de souffrances... et des insultes. Pardonne-moi, Aélyls bien-aimée. Dis que tu essayeras de m'aimer... que tu ne repousseras plus celui qui t'appartient uniquement, qui te donne tout pouvoir sur lui...

Il s'interrompit, en étendant les bras. Aélyls, toute pâle, chancelait, abattue par la trop violente émotion.

Lothaire l'emporta jusqu'à la chaise longue, où il l'étendit avec le plus tendre soin. Quand Aélyls rouvrit les yeux, elle le vit agenouillé près d'elle, son bras entourant ses épaules, le visage appuyé contre la soyeuse chevelure blonde.

Elle murmura, avec un accent de tremblante douceur :

– Pardonnez-moi... Je ne savais pas que vous étiez malheureux...

– Et tu as pitié de moi ? Pitié de moi ?

Un rire d'âpre ironie s'étouffa dans la gorge de Lothaire.

– ... C'est ma punition, cela. Il faut que je la supporte, jusqu'au jour où tu me diras : « Lothaire, je t'aime. » C'est la rançon de tout ce que je t'ai fait subir, chère âme fière et sensible que je trouvais si ravissante et que, pourtant, je prétendais asservir par une aberration de mon orgueil. De toi, j'accepte tout. Mais sois bonne pour moi comme tu l'es pour tous... Laisse-moi t'aimer, mon Aélyls...

Il pressait contre les cheveux d'Aélyls des lèvres ardentes. La jeune femme, sous le choc de ces émotions trop fortes, perdait encore à demi connaissance. Lothaire murmura tendrement :

– Ma pauvre petite, j'oublie ta fatigue, j'oublie que tu as déjà, par ma faute, passé de pénibles moments. Demain, nous causerons plus longuement... et nous arriverons à nous entendre,

n'est-ce pas, ma bien-aimée ?

Elle dit à mi-voix :

– Je l'espère... Oui, nous causerons... et je vous dirai quelque chose... je vous demanderai...

– Ce que tu voudras. Je ne te refuserai jamais rien. Ah ! ce jour où j'ai repoussé avec tant de dureté la requête que tu m'adressais... si tu avais pu voir ce que je souffrais, tu aurais été vengée aussitôt !

– Je n'ai jamais souhaitée d'être vengée !

– Oh ! je le sais bien ! Tu es trop délicieusement bonne, de caractère trop noble, pour jouir de ce plaisir-là... Que tu es belle, mon Aély... ma chère églantine de Croix-Givre...

Légèrement redressé, il contemplait la jeune femme avec une admiration passionnée, sous laquelle se fermaient les yeux fauves, comme éblouis. Puis d'un bond, il fut debout.

– Repose-toi bien, mon amour, dit-il d'une voix étouffée.

Il s'éloigna et Aélyls se trouva seule, accablée par le bonheur inattendu qui venait de lui être donné.

XV

Le prince Lothaire sortit à cheval le lendemain de bonne heure, en compagnie de son aide de camp et de Seldorf. Il leur fit faire une chevauchée endiablée à travers la forêt, pendant plus de deux heures. Au retour, dans une allée des jardins, les cavaliers croisèrent le comte Brorzen qui partait en promenade à pied, comme il en avait coutume chaque matin, pour combattre une menace d'embonpoint.

– Eh bien ! cette réception était réussie, Brorzen ? dit Lothaire en maintenant une minute son cheval à la hauteur du comte qui le saluait.

– Admirable, Altesse ! D'ailleurs, la seule présence de la princesse Aélylys aurait suffi pour nous éblouir.

– C'est mon avis.

Sur ces mots, le prince rendit la main à sa

monture, en adressant à Brorzen un petit signe de tête qui chez tout autre eût paru familier, mais prenait de sa part une signification singulièrement dédaigneuse.

Entre ces lourdes paupières, le comte glissa vers lui un regard de triomphe. Puis, d'un pas égal, il continua sa route.

En entrant dans son appartement, Lothaire donna l'ordre à son premier valet de chambre d'aller s'informer si la princesse était réveillée. Cet homme revint presque aussitôt, annonçant que Fincken demandait à parler à Son Altesse.

– Fais-la entrer, dit le prince.

En même temps, il pensait avec anxiété :
« Aélyls serait-elle malade ? »

La vue de la femme de chambre, très pâle, toute tremblante, ne pouvait que le confirmer dans cette idée.

– Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il en marchant vers elle.

– Altesse... la princesse... n'est plus là !

– Comment, elle n'est plus là ? Qu'est-ce que

tu dis ?

– Elle n’était pas dans son lit quand je suis entrée dans la chambre, il y a une demi-heure, et je ne puis la trouver nulle part !

– Quelle chose insensée me racontes-tu là ?

– Altesse... je ne puis dire que ce qui est... Les volets d’une des portes-fenêtres du salon qui étaient clos hier soir ont été ouverts...

– Ils ont été ouverts ?

Sans ajouter autre chose, le prince, à grands pas, se dirigea vers l’appartement de sa femme. Avec Fincken, il le visita complètement. Puis il examina la porte-fenêtre indiquée par la femme de chambre et ne vit aucune trace permettant de supposer une effraction.

– Cette nuit, répondit Fincken à ses questions, la princesse, en revenant de la réception, m’a sonnée et, avec l’aide de la seconde femme de chambre, je l’ai déshabillée. Elle semblait très fatiguée, très distraite aussi, je l’ai remarqué... Quand elle fut couchée, elle me dit de la réveiller à neuf heures et demie, au cas où elle serait

encore endormie. C'est ce que je suis venue faire tout à l'heure... et je n'ai trouvé personne !

Lothaire s'appuyait contre la porte vitrée, les bras croisés contre sa poitrine. De légers tressaillements parcouraient son visage, et l'angoisse assombrissait tragiquement le regard qui s'attachait sur Fincken.

– Tu dis que la princesse semblait distraite ? T'a-t-elle paru soucieuse... inquiète ?

– Oh ! non, Altesse... Et même...

La femme de chambre s'interrompit, avec une craintive hésitation.

– Eh bien ! quoi ? Parle ! dit le prince avec impatience.

– Je trouvais que la princesse n'avait jamais eu l'air aussi heureux, acheva timidement Fincken.

Un éclair traversa les yeux noirs et la bouche durement serrée se détendit pendant quelques secondes.

Lothaire marcha un instant à travers la pièce, puis se détourna brusquement vers la femme de chambre.

– As-tu parlé à quelqu’un de cette disparition ?

– À personne, Altesse. Il n’y a encore que moi qui l’ai constatée. J’ai guetté le retour de Votre Altesse pour la prévenir aussitôt...

– C’est bien. Garde le silence pour le moment. As-tu fait quelques remarques particulières ? Des vêtements ont-ils disparu ?

– Un peignoir qui se trouvait préparé près du lit, un grand manteau doublé de soie que la princesse mettait pour faire sa promenade du matin, et les petites mules de velours blanc qu’elle chaussait en quittant son lit... Les bijoux que j’avais déposés dans le cabinet de toilette, comptant les ranger ce matin, n’ont pas été touchés.

– Donc, pas de vol... C’est à « elle » qu’on en voulait, dit le prince entre ses dents.

Il ouvrit la porte vitrée, fit quelques pas sur la terrasse. Mais le sol couvert de sable sec et fin ne conservait pas les empreintes.

Tournant les talons, le prince regagna son appartement, donna des ordres avec une

apparente impassibilité. Une estafette partit au galop pour Sarrenau, avec ordre de ramener le chef de la police, une autre reçut la même mission pour le garde général des forêts de Sôhnthal. Et Valérien de Seldorf alla prévenir le comte Brorzen que Son Altesse le demandait.

Quand le comte entra dans le petit salon aux parois de cèdre sculpté, il vit Lothaire à demi étendu sur un divan, la mine très sombre. Et tout aussitôt, il fut interpellé :

– Eh bien ! Brorzen, qu'en dis-tu ?

– De quoi veut parler Votre Altesse ?

– Comment, de quoi ?... Mais c'est vrai, au fait, j'ai défendu d'en dire mot jusqu'à nouvel ordre. Eh bien ! la princesse a disparu !

– Comment, disparu ?

Brorzen était trop bien passé maître en dissimulation et il s'était trop bien préparé à toutes les conjectures pour ne pas jouer admirablement ce rôle d'homme stupéfait.

– On ne la trouve pas dans son appartement... une des portes-fenêtres du salon était ouverte.

Elle a dû partir vêtue d'un peignoir et d'un grand manteau, d'après les constatations de Fincken.

– Mais c'est impossible, Altesse ! La princesse Aéllys ! Pourquoi ?

– Hé ! je l'ignore ! C'est précisément pour prendre conseil de ton ingéniosité que je t'ai fait appeler... On peut aussi envisager l'hypothèse d'un enlèvement. Mais elle apparaît bien invraisemblable, car je n'imagine guère quelqu'un, dans tout Waldenstein, osant risquer pareille aventure. Qu'en dis-tu, Brorzen ?

– Oh ! certes, personne, Altesse... personne !

Un petit frisson avait passé le long des épaules du comte. Il savait mieux que quiconque de quoi était capable le prince Lothaire offensé, puisqu'il lui avait enseigné à punir sans pitié.

– Alors, il ne reste donc que la fuite... bien invraisemblable aussi, de la part d'une personne comme la princesse.

– Oui... en effet... il faudrait imaginer un moment de... je ne puis dire de folie, mais une sorte de dérangement cérébral passager. La

princesse était très fatiguée, depuis quelque temps...

Les paupières de Lothaire s'abaissèrent un instant. Le prince pensait avec un frémissement intérieur : « Ce pourrait être, après tout... Des émotions trop violentes, pour un organisme un peu affaibli... Alors, où serait-elle allée, la pauvre petite ? Qu'est-elle devenue ? »

Le comte Brorzen, tout en cherchant à saisir les impressions de Lothaire sur cette physionomie impénétrable, poursuivait de sa voix onctueuse :

– Il faudrait faire opérer des recherches de tous côtés... Si Votre Altesse m'y autorise, je vais...

– Le chef de la police sera ici dans un instant et le garde général fera fouiller la forêt. Il n'y a pas d'autres mesures à prendre, pour le moment. Laisse-moi maintenant, Brorzen. Ne parle pas encore de tout cela, sinon à ma tante et à Sidonia, en leur recommandant de garder le silence.

Le comte s'inclina, avec une discrète assurance de dévouement, et sortit de la pièce.

Lothaire demeura immobile, le front contre sa main, jusqu'au moment où fut introduit le chef de la police. Quand il lui eut donné ses instructions, ainsi qu'au garde général qui se présenta après lui, le prince ordonna qu'on allât chercher le comte Sareczy.

Le vieillard avait occupé cette nuit l'appartement auquel sa charge lui donnait droit dans le palais. Il put donc se rendre rapidement à la convocation qui lui était adressée. Lothaire, assis sur le divan, le coude appuyé aux coussins, lui indiqua un siège près de lui. En ce moment, le jeune prince ne cherchait plus à dissimuler son émotion, qui frappa aussitôt le comte Sareczy.

– Cher comte, c'est à l'ami que je veux parler... à mon ami et à celui de ma chère Aély. Cette nuit, on l'a enlevée... ou elle s'est enfuie.

Le vieillard eut un violent sursaut.

– Enlevée ? Enfuie ? La princesse ?

– On ne la trouve pas dans son appartement...

Et en quelques mots, Lothaire renseigna son interlocuteur sur les quelques constatations faites

par lui et Fincken.

– La princesse ne s’est pas enfuie... c’est impossible ! déclara le vieux comte avec véhémence.

– Vous ne supposez pas, selon une hypothèse émise tout à l’heure par le comte Brorzen, qu’elle ait pu agir sous l’empire de quelque trouble mental, dû à la fatigue... ou bien à une émotion trop forte ?

Le comte secoua la tête.

– J’en serais bien étonné ! La princesse me paraît avoir un cerveau très bien organisé et le léger déséquilibre nerveux qui existait chez elle depuis peu de temps ne me semble pas devoir autoriser cette conjecture... Toutefois, le docteur Pehlmann pourrait utilement être consulté par Votre Altesse.

– Oui, j’y ai pensé. Tout à l’heure, je lui parlerai... Mais si nous écartons la fuite, il ne reste que l’enlèvement. Et qui, alors ?

– Oui... c’est une chose difficile à envisager...

Lothaire se redressa vivement sur les coussins,

pour mieux regarder en face le vieillard.

– Dites-moi, comte, connaissez-vous des ennemis à ma femme ?

– Des ennemis ?... Hélas ! la bonté, les délicieuses vertus de la princesse ne pouvaient empêcher la jalousie... Bien des femmes doivent la haïr, Altesse, il ne faut pas se le dissimuler.

– Une femme surtout... Deux femmes, devrais-je dire, car ma tante prend naturellement le parti de sa chère Sidonia. Quant au comte Brorzen, il n'a pas dû pardonner à Aélyls d'avoir pris la place qu'il souhaitait pour sa fille.

Comme le comte se taisait, gardant une attitude embarrassée, Lothaire lui mit une main sur l'épaule.

– Est-ce que vous ne croyez pas qu'il faudrait surveiller de ce côté ? Il est toujours bon de méditer l'adage judiciaire : « Cherche à qui le crime profite. » Oui, cherchons quelles haines, quelles ambitions seraient servies par cette disparition...

– Altesse !... on n'oserait !... balbutia le comte

Sareczy.

– Sans doute se figurent-ils avoir tellement bien pris leurs précautions que jamais je ne puisse rien découvrir. Puis ils se disent peut-être que, tout comme vous venez de le faire, je répondrais à un soupçon de ce genre : « Ils n’oseraient ! » Or, je crois une femme jalouse et un homme féroce et ambitieux capables de risquer tout par vengeance et par intérêt.

– J’avouerai à Votre Altesse que je suis de son avis. Toutefois, aucune preuve...

– Non, aucune preuve encore. Mais il faut en chercher. Je vous charge de faire surveiller discrètement toutes les démarches du comte Brorzen et de sa fille. Avez-vous quelqu’un d’habile et de sûr, à qui vous puissiez confier cette mission ?

– Oui, mon valet de chambre. Il est d’une étonnante perspicacité en même temps que d’un dévouement à toute épreuve.

– Pour lui faciliter sa tâche, je vais donner l’ordre à l’officier de garde de ne laisser sortir

personne aujourd'hui de Sôhnthal, à moins d'être autorisé par moi. De cette façon, la surveillance n'aura à s'exercer qu'autour du palais... Et maintenant, allez, mon cher comte.

*

Vers la fin de l'après-midi, le garde général se présenta au palais. Il fut aussitôt introduit dans le cabinet du prince. Lothaire, arrêtant la fiévreuse promenade de long en large qu'il faisait dans la vaste pièce, demanda vivement :

– Eh bien ! avez-vous quelque chose à m'apprendre ?

– Altesse Sérénissime, deux gardes ont découvert, au bord du ravin, le manteau que voici...

Et le garde général présentait au prince un large manteau noir doublé de soie blanche.

– ... Sur la pente du ravin, il y a des branches brisées... comme si un corps avait roulé... Au bas, c'est la rivière...

Le visage du prince devenait d'une pâleur presque livide. Étendant la main, Lothaire prit le manteau, y jeta un regard et le posa sur un siège près de lui.

– Eh bien ! il faut la faire explorer, cette rivière.

Sa voix était profondément altérée.

– Il existe à cet endroit des fosses insondables...

Le prince dit sourdement :

– Ah ! il faut pourtant que je sache !... que je sache !

Il fit quelques pas, puis se tourna brusquement vers le garde général.

– Vous allez me montrer cet endroit... Est-ce loin, très loin dans la forêt ?

– Non, pas très loin, Altesse. À cheval, nous pouvons y être dans un quart d'heure à peine.

– Eh bien ! partons !

Le crépuscule commençait, quand les deux cavaliers atteignirent un étroit ravin aux pentes

couvertes de genévriers. Dans le bas, la rivière, assagie, glissait paisiblement. Tranquillité bien traîtresse, car ces eaux calmes dissimulaient des abîmes qui n'avaient jamais rendu ce qu'ils engloutissaient.

Lothaire, sans souci du danger, descendit la pente à l'endroit où le manteau avait été découvert. Après un assez long examen, il remonta et dit au garde général :

– Ces arbustes n'ont pas été brisés par le poids d'un corps tombant du haut du ravin dans la rivière. Or, on ne peut envisager que cette hypothèse, car la nuit était trop noire pour que la princesse, en admettant qu'elle songeât à mourir sous le coup de quelque accès de folie, ait descendu la pente, en cet endroit qu'elle ne connaissait pas. Cependant, en examinant la brisure des genévriers, j'ai constaté qu'elle avait été certainement faite par le passage de quelqu'un... ou bien volontairement par ce quelqu'un, pour simuler une chute. En un mot, Felder, je ne crois pas que la princesse soit tombée là.

– Alors, Altesse ?

– Alors, ce serait une mise en scène... Oh ! elle est assez habile ! Il fallait y regarder de bien près, pour avoir ce soupçon... Et « ils » ne s’imaginaient probablement pas que je prendrais tant à cœur...

Lothaire s’interrompit, la mâchoire serrée. Une lueur – la terrible lueur verte – traversait son regard.

À cet instant, un garde forestier surgit d’un sentier et s’arrêta, la mine craintive, en voyant les deux hommes debout au bord du ravin. C’était Mathias Heller.

Le garde général, s’avançant vers lui, demanda :

– Que voulez-vous ?

– Je venais examiner quelque chose, monsieur le garde général... Je venais regarder les arbustes, pour voir s’ils avaient bien été cassés par un corps tombant...

– Cet homme a eu la même idée que Votre Altesse ! dit Felder en se tournant vers le prince.

C'est lui qui, avec un de ses collègues, a découvert le manteau...

Lothaire avait enveloppé d'un rapide coup d'œil le forestier qui se courbait humblement.

– Eh bien ! va voir, dit-il.

Quand Heller remonta, un instant plus tard, il déclara :

– Non, bien sûr que la princesse n'est pas tombée là ! Les genévriers ont été cassés exprès... Et puis, si Son Altesse permet, il faut que je dise...

– Que tu dises quoi ? interrogea le prince, en voyant qu'il s'interrompait craintivement.

– Hier soir, j'étais, ainsi que plusieurs autres forestiers, à la recherche d'un maudit braconnier. Comme nous avons fini par le pincer, je rentrais chez moi, très tard, quand, en arrivant à un carrefour de sentiers, je vis comme deux ombres qui passaient et disparaissaient rapidement. La nuit, sans être tout à fait noire, ne permettait guère de rien distinguer. Cependant, il m'a semblé que ces individus portaient quelque chose

de long... qui pouvait être un corps. Si j'y avais vu plus clair, j'aurais couru après eux, pour savoir ce qu'ils faisaient là, à pareille heure. Mais c'est à peine si je les avais aperçus, comme des ombres...

– À quel endroit ?

– Au carrefour des Trois Cerfs, Altesse.

– Quel sentier ont-ils pris ?

– Je n'ai malheureusement pas pu me rendre bien compte... Il y en a six qui débouchent là et ces gens ont si vite disparu...

– Quelle heure était-il ?

– Il pouvait être environ deux heures, Votre Altesse.

– Oui, il est possible que cela soit... murmura Lothaire.

Son visage se contractait et le pauvre Heller trembla sous le regard qui se fixait sur lui.

– Tu t'es conduit comme un imbécile, en ne te lançant pas aussitôt à la poursuite de ces gens suspects. La nuit n'était pas si profonde que tu ne

l'aies pu... Vous ferez passer cet homme par le fouet, Felder. Et faites savoir aux forestiers qu'ils auront le même sort, si demain l'un d'eux ne m'apporte pas quelque indice.

Hans Felder venait d'être nommé à ce poste recherché de garde général des forêts de Sôhnthal par le prince lui-même, qui avait écarté sans explications un candidat du comte Brorzen. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie loyale, énergique, et dont l'attitude, les façons déférentes étaient exemptes d'obséquiosité. Il osa répliquer :

– Altesse Sérénissime, la princesse a déjà dans Waldenstein une telle réputation de grâce et de bonté que ces pauvres gens agiraient de tout leur cœur pour elle, même sans la perspective du châtiment.

La physionomie de Lothaire se détendit, le regard devint d'une subite douceur.

– C'est bien, je retire ma menace... Quant à toi, Heller, je me souviens que M^{lle} de Saint-Givre te portait intérêt et je te fais grâce. Car, que la princesse soit morte ou vivante, tous ceux qui

avaient sa sympathie resteront désormais sacrés pour moi.

Sur ces mots, Lothaire se dirigea vers son cheval, et se mit en selle. Le garde général l'ayant imité, tous deux disparurent dans une allée de la forêt.

Mathias Heller resta un long moment immobile. La sueur coulait sur son front. Il murmura :

« Seigneur !... Pauvre petite princesse ! Sans elle... Ah ! il faut que je trouve quelque chose... il faut que je cherche... que je cherche... »

Et, à son tour, il quitta le bord du ravin.

XVI

Assaillie par deux individus portant une sorte de cagoule, enveloppée d'une étoffe qui l'étouffait à demi, Aélyls avait presque perdu connaissance. Elle se sentit pourtant enlevée de son lit, emportée par les mystérieux agresseurs qui, tout à coup, avaient surgi dans sa chambre, sortant elle ne savait d'où. À travers l'étoffe, l'air froid de la nuit la pénétrait, en dépit du manteau dont on l'avait entourée. La conscience lui revenait peu à peu, elle songeait avec terreur : « Qu'est-ce ? Que me veut-on ? Qui donc m'emporte ainsi ? »

Les inconnus ne parlaient pas. Une fois seulement, l'un d'eux dit à voix basse, en allemand :

– Plus doucement !

Combien de temps marchèrent-ils ainsi ? Aélyls ne pouvait s'en rendre compte. Elle eut

enfin l'impression qu'on pénétrait dans un lieu clos, bien chauffé. Puis elle fut étendue sur quelque chose de bas et d'assez moelleux ; on desserra l'étoffe qui l'enveloppait, et elle entendit ensuite des pas qui s'éloignaient, une porte qui se fermait, des verrous tirés. Alors, elle se redressa, écarta complètement l'étoffe...

Elle se trouvait dans une pièce assez grande, au sol pavé de dalles disjointes à demi recouvertes par un épais et beau tapis. Rien ne dissimulait la pierre noirâtre des murs. Une seule fenêtre, garnie de grilles épaisses. Sur une vieille table boiteuse, un candélabre d'argent garni de bougies. Non loin de la porte, un poêle bien garni, bien ronflant. En tournant la tête, Aélyx vit, près du matelas où elle était étendue, un antique fauteuil de paille sur lequel se trouvait le peignoir blanc que les femmes de chambre avaient préparé pour son lever.

« Où suis-je donc ? » murmura-t-elle avec effroi.

Elle se mit debout et revêtit le peignoir, chaussa les mules qu'elle vit par terre. Alors, elle

examina de plus près ce qu'elle nommait déjà sa prison.

Car il ne pouvait exister aucun doute : elle était victime d'une vengeance ou d'une criminelle intrigue. Or, des noms se présentaient aussitôt à ses pensées : la princesse Jutta, Brorzen, Sidonia. Eux seuls pouvaient oser cela... eux seuls avaient intérêt...

Et tout aussitôt, cette sinistre pensée lui vint : « Alors, ils vont me tuer, pour m'enlever de leur route ? »

Elle frissonna, en joignant ses mains glacées. Mourir, de cette manière, quand l'avenir s'éclairait pour elle... quand elle voyait la tâche magnifique qui lui était réservée près de Lothaire...

Lothaire qui l'aimait si passionnément, si absolument ! Elle n'avait pu se tromper à ces accents d'ardente sincérité, à ce cri d'un cœur qui s'ouvrait enfin, qui jetait à bas son orgueil... qui implorait d'elle un peu d'amour, comme un être mourant de soif demande l'eau pure qui lui rendra la vie.

Et voici qu'en ce moment, Aélyls tressaillait d'un regret douloureux : celui de n'avoir pas dit aussitôt les mots qui auraient donné à Lothaire quelques instants de bonheur. « Je vous aime depuis longtemps. » Car elle pouvait les prononcer en toute sincérité. Elle comprenait maintenant que sa souffrance, depuis des années, aurait été beaucoup moindre si l'amour n'avait existé dans son cœur pour ce fiancé, pour cet époux qui lui avait infligé tant de désillusions, de déchirements, pour ce Lothaire énigmatique, cruel, mauvais, comme il le disait lui-même avec une énergique loyauté, mais dont l'âme douloureuse s'était révélée à elle, en un cri de détresse passionnée.

Et si elle ne devait plus le revoir, il ne saurait jamais qu'Aélyls, sa petite fée, l'avait aimé... l'aurait aimé désormais bien plus encore.

« Ah ! je ne me pardonnerai pas cela ! » murmura-t-elle en se tordant les mains.

Le bruit d'un verrou tiré la fit à ce moment tressaillir. Elle se tourna vivement vers la porte qui s'ouvrait avec lenteur. Et ce fut sans surprise

qu'elle vit apparaître le comte Brorzen.

– Je ne m'étais pas trompée sur la qualité du criminel, dit-elle, avec mépris.

– Vraiment, madame ?... En ce cas, peut-être avez-vous compris le motif qui m'a fait oser cette chose folle, audacieuse ?

En parlant, Brorzen s'avavançait vers la jeune femme.

Elle le toisa avec hauteur.

– Je me doute que j'étais un obstacle aux ambitions de la comtesse Brorzen.

– Oui, évidemment, c'était une raison... Mais la plus importante à mes yeux est l'admiration sans bornes que vous avez su inspirer, madame, au plus dévoué de vos serviteurs...

Le regard de Brorzen achevait d'éclairer Aélyls sur le sens de cette phrase. Elle eut un violent sursaut, un geste de mépris indigné.

– Ah ! taisez-vous, misérable ! Si ma vie vous gêne, vous et vos complices, prenez-la, mais épargnez-moi l'insulte de telles paroles ! Croyez-vous donc que je sois femme à les entendre ?

– Il le faudra cependant, madame. Car vous ne devez garder aucun espoir de revoir le prince Lothaire. Il n’aura jamais l’idée de venir vous chercher ici, d’autant moins que les recherches effectuées pour vous retrouver lui donneront très vite la certitude que vous n’êtes plus en vie. En effet, tout est organisé par moi pour faire croire que vous vous êtes jetée dans la rivière, en un endroit où l’on ne pourrait retrouver votre corps...

– Ah ! monstre !

– Un monstre, soit... mais qui vous veut à lui et pour cela ne reculera devant rien. Ainsi donc, le prince vous croira morte. Je vous laisserai quelque temps ici, jusqu’à ce que se présente une occasion favorable pour vous faire sortir secrètement de la principauté. Alors, je vous conduirai en Allemagne, dans un charmant petit château dont je suis propriétaire. Vous y serez un peu prisonnière, parce que je crains que vous ne vous montriez pas très raisonnable. Mais je vous ferai une existence si agréable que vous finirez bien par oublier le paradis perdu de Sôhnthal – un paradis où il existait bien des épines pour vous,

Éve incomparable, car le prince Lothaire...

– Je vous défends de me parler de lui !

Aélyls, en un mouvement d'horreur méprisante, reculait jusqu'à la fenêtre.

Brorzen laissa échapper un petit ricanement.

– Oh ! je pense bien qu'il ne vous a pas laissée complètement insensible, en dépit de ce qu'il vous a fait subir ! Mais croyez-moi, ne le regrettez pas trop. Il est incapable de s'attacher réellement ; ma fille en a fait la très cruelle expérience. Avec votre nature, vous n'auriez cessé de souffrir. Un jour, vous me remercirez de vous avoir enlevée au sort qui vous attendait, près d'un homme tel que lui, dont le cœur n'est que dureté, égoïsme, implacable despotisme.

– Et qui donc l'a rendu ainsi ?... Qui donc, odieux hypocrite, sinon vous et cette princesse Jutta, aussi mauvaise que vous-même ? Ah ! je sais tout cela, maintenant !... Je sais de quoi vous êtes capables ! Aussi ne puis-je m'étonner du nouveau crime que vous commettez aujourd'hui.

Brorzen dit sourdement :

– Oh ! que vous êtes belle, quand vous vous fâchez ainsi ! Comment ce prince Lothaire a-t-il eu le courage ?...

Elle l’interrompit de nouveau, avec une violence farouche :

– Je vous ai défendu de me parler de lui ! Sortez d’ici ! Vous n’êtes qu’un misérable lâche !

Brorzen se redressa, les poings crispés. Ses yeux s’injectaient de sang.

– Ah ! ne me bravez pas trop ! Je veux bien avoir égard à votre premier saisissement, mais ne recommencez plus !... Oui, je vais vous laisser, parce que je ne puis m’attarder ici. Il importe que personne ne se doute de ma sortie nocturne, au palais, et il faut que je puisse jouer mon rôle devant le prince, quand il m’appellera pour me faire part de votre disparition. La prudence exigera aussi que je ne vienne pas ici pendant quelque temps, pour n’éveiller aucun soupçon. Mais ensuite, vous me reverrez... et il faudra alors me recevoir autrement, madame !

Aélyls dédaigna de répliquer. La tête redressée,

elle attachait sur Brorzen un regard chargé du plus intense mépris.

Il dit avec une sorte de violence :

– N’espérez pas... n’espérez rien qui puisse vous sauver ! J’ai pris toutes mes dispositions... car je sais quel sort m’attendrait si jamais le prince savait... Il faut vous résigner, accepter le sort que je vous réserve, en vous disant que vous serez vite oubliée à Sôhnthal... car le beau Lothaire a le souvenir très court, en matière sentimentale.

Un rire mauvais ponctua la phrase.

Comme Aélyls ne prononçait pas un mot et gardait son attitude de suprême dédain, le comte en réprimant avec peine sa fureur, ajouta :

– Je n’ai pu vous donner un logis plus confortable, pour le moment. Transporter des meubles ici aurait pu donner lieu à des soupçons. Il a donc fallu me contenter d’y mettre quelques objets susceptibles de vous donner un peu de confort. S’il vous manque quelque chose, demandez-le à Markus, votre gardien, qui fera

son possible pour vous satisfaire. Mais n'essayez près de lui aucune tentative pour le faire entrer dans votre jeu, car cet homme m'est dévoué jusqu'à la mort, je vous en avertis.

Sur ces mots, Brorzen s'inclina profondément et sortit de la pièce.

Aélyls, alors, se traîna jusqu'au fauteuil. Elle avait mis toutes ses forces à soutenir la lutte morale contre le misérable et, subitement, elle fléchissait, à bout d'énergie, pour un moment.

Cette défaillance fut assez longue. Quand la jeune femme revint à elle, sa pensée, pendant quelque temps, demeura incertaine. Puis elle se souvint et un grand frisson la glaça.

Brorzen !... l'affreux Brorzen !

En quelle épouvantable situation se trouvait-elle placée ? Lothaire allait la croire morte, disparue dans les profondeurs inexplorées de la rivière... et elle se trouvait au pouvoir de cet homme, capable de tous les crimes, comme il l'avait bien prouvé par sa conduite envers la pauvre Stéphanie !

Elle murmura en se tordant les mains :

« Lothaire, mon Lothaire !... Ah ! si vous pouviez savoir ! »

Les bougies se consumaient dans le candélabre d'argent. Aélyz jeta autour d'elle un regard un peu égaré. Où se trouvait-elle donc, ici ? Qu'était-ce que cette chambre aux murs nus, au plafond traversé de solives noircies ?

Une pensée lui vint subitement. Brorzen n'aurait-il pas choisi, pour l'y enfermer provisoirement, ce vieux château où déjà il détenait une autre prisonnière, victime de sa haine ? La geôle était sûre, car très certainement personne d'autre que le comte et le gardien ne pénétraient dans le sinistre logis où vivait la pauvre princesse Stéphanie, soi-disant morte. Lothaire n'aurait jamais l'idée d'y venir chercher sa femme. D'ailleurs, si Brorzen disait vrai, il croirait à sa mort et ne la ferait pas chercher davantage.

Alors, était-elle donc perdue ?...
irréremédiablement perdue ?

« Non, non ! pensa-t-elle dans un sursaut d'énergie et de foi. Dieu me sauvera. Il me rendra à Lothaire, pour que j'essaie de réparer l'œuvre terrible que ces misérables ont accomplie sur cette âme. »

Elle alla s'étendre sur le matelas, car ses forces physiques étaient à bout et il fallait qu'elle se ménageât pour les luttes morales à venir. La perspective de ne pas voir reparaître Brorzen d'ici quelque temps l'aidait à reprendre courage. Peut-être trouverait-elle un moyen de s'enfuir... Ou bien Lothaire, si perspicace, ne se laisserait-il pas aussi facilement leurrer que le supposait le comte et arriverait-il à découvrir un indice qui le mettrait sur la trace de la disparue.

Mais un instant après, elle se disait avec terreur : « Il faut cependant qu'il se croie bien certain du succès, cet homme, pour avoir osé cela, quand il sait quel sort l'attendrait si Lothaire venait à savoir... Alors, que puis-je espérer ? »

Dans cette angoisse poignante, Aélyx vit s'écouler les dernières heures de la nuit. Aussitôt qu'un peu de jour parut, elle alla vers la fenêtre

grillée. D'un seul coup d'œil, elle reconnut la cour aperçue naguère du haut de la falaise, quand elle attendait de voir apparaître la prisonnière à la fenêtre de la tour. Elle était donc bien enfermée au château des Tristes Dames.

En levant les yeux, elle aperçut le bord du petit plateau rocheux, planté de chênes.

Et elle pensa avec un renouveau d'espoir : « Si Julius, un de ces jours, avait l'idée de revenir ici !... Ah ! il faut que je guette, à tout instant ! Mais aura-t-il l'idée de regarder en bas ? Son attention, naturellement, se concentrera sur cette fenêtre du second étage... Et si j'appelle, le gardien peut entendre... Le pauvre Julius pourrait être poursuivi, saisi, tué... N'importe, j'ai là un petit espoir et Dieu ne permettra pas qu'il soit déçu, j'en ai une secrète certitude. » Elle retourna s'étendre, en ramenant sur elle la riche couverture de soie brochée. Il y avait, dans cette chambre, un mélange d'objets élégants et du plus médiocre mobilier. Mais elle n'en restait pas moins la plus affreuse prison, aux yeux de la jeune femme frémissante d'angoisse, torturée par la pensée du

désespoir de Lothaire, quand il serait averti de sa disparition, quand, nulle part, il ne la retrouverait.

« Seule, tu peux me sauver... Il n'y a que toi, Aélyls... que toi... »

Avec quel accent de douleur et de passion il avait dit cela, Lothaire !... ce Lothaire si cher en dépit de tout, parce qu'elle avait compris qu'il souffrait d'être mauvais, qu'il souffrait de son terrible orgueil et cherchait près d'elle, avec l'amour, une lumière apaisante, une tendresse pure et forte, une sincérité inaltérable.

« Oh ! si je te revois, mon Lothaire, tu verras comme je t'aimerai... comme je serai bonne et patiente ! » songea-t-elle avec une ardente émotion.

Quand le jour fut tout à fait venu, un pas se fit entendre derrière la porte, celle-ci fut ouverte et Aélyls vit apparaître le colosse aperçut un jour dans la cour du vieux château. Il portait un panier garni de victuailles qu'il posa sur le sol. Puis, sans un mot, il regarnit le poêle. Aélyls, en voyant de près cette brutale figure, pensa avec un

frisson : « Oui, l'affreux Brorzen a raison ; celui-là doit être son digne complice. »

XVII

Sidonia était assise près de la princesse Jutta, dans le salon de celle-ci. Toutes les deux restaient silencieuses, visiblement préoccupées et même inquiètes. C'était le lendemain du jour où avait été constatée la disparition d'Aélyls. Trois heures venaient de sonner. Sidonia tenait entre ses mains un livre qu'elle ne regardait pas. Des mouvements nerveux, parfois, parcouraient son visage. La princesse, d'un geste machinal, caressait le petit chien étendu sur ses genoux.

Une porte fut ouverte, Brorzen entra et s'approcha des deux femmes.

– Quelles mines funèbres !... Il est vrai qu'elles sont de circonstance, puisque la princesse Aélyls est morte.

Un sourire sarcastique venait aux lèvres du comte.

– Vous êtes sûr, Brorzen, que Lothaire n’a aucun soupçon ?

Il existait quelque anxiété dans la voix de la vieille princesse, dans le regard qu’elle tournait pour son confident, tandis que, de la main, elle l’invitait à s’asseoir.

– Mais non, il n’en a pas ! Pourquoi en aurait-il ? Vous voyez bien, du reste, qu’il adopte la version de la mort, puisqu’il a décidé aujourd’hui de la faire connaître officiellement.

– Oui... oui... Mais il y a quelque chose d’inquiétant dans sa physionomie, ne trouvez-vous pas ?

– Il y a que Son Altesse est tout de même un peu touchée, parce que la belle princesse ne lui était pas du tout indifférente, comme nous le prouve sa manière d’agir à la réception de l’autre soir. Mais le prince Lothaire souffre à sa façon, qui est un peu celle des grands fauves, farouches et plus terribles en ces moments-là. Cette souffrance passera vite, d’ailleurs. Mais il faut bien nous attendre à en éprouver quelques désagréables contrecoups. Quant à des soupçons,

non, vraiment, je n'ai rien discerné qui puisse m'en faire supposer chez lui. Mais en aurait-il, où trouverait-il la moindre certitude ?

– Il suffirait déjà qu'ils existent pour que nous ayons bien à craindre, murmura la princesse.

– Eh ! quoi, madame, vous, si énergique, allez-vous tomber dans l'inquiétude ? Cependant, vous m'avez encouragé...

– Oui, car je la hais tant, cette Aélyls ! Mais je ne sais... j'ai peur de Lothaire... Hier matin, quand je suis allée le voir pour m'informer du résultat de ses recherches, il a eu à un moment un regard si singulier... si effrayant...

Elle frissonna.

– Et il a été si sec, si glacial...

– Ce n'est pas la première fois, Altesse ! Et il était préoccupé, nerveux, naturellement. Non, je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter... pour ma part, je n'ai rien trouvé d'anormal dans sa manière d'être à mon égard.

– Je voudrais que cette femme soit morte ! dit Sidonia avec violence.

– Paix, ma fille ! On ne tue pas ainsi une merveille de la création. Il faut la conserver comme un précieux joyau, en la mettant à l’abri des ravisseurs. Dès que possible, je l’emmènerai d’ici, et là où je l’enfermerai, il ne viendra pas la chercher, son beau prince !

– Il la trouverait encore bien moins si elle était réellement dans une des fosses de la rivière !

Le comte leva les épaules.

– Allons, il est inutile de discuter avec une femme jalouse ! Arrange-toi de la situation telle qu’elle est, ma chère. Plus d’Aélyls sur ton chemin, donc un peu d’espoir d’arriver à la réalisation de tes vœux...

– Si peu d’espoir, murmura Sidonia.

À cet instant, une portière fut soulevée, la dame d’honneur annonça :

– Son Altesse le prince régent.

Si maîtres d’eux, si bien préparés à toutes les éventualités que fussent les trois personnages réunis là, ils ne purent contenir complètement leur émoi.

– Lui ! dit tout bas la vieille princesse, dont les doigts tremblèrent un peu sur le pelage soyeux du petit chien.

Lothaire entra, s’approcha de sa tante, fit le simulacre de baiser la main qu’elle lui offrait. Puis il répondit par un bref signe de tête à la révérence de Sidonia et s’assit en face de la princesse Jutta.

– Eh bien ! nous en sommes toujours au même point, Brorzen ? Tu n’as rien appris qui puisse infirmer notre croyance à la mort de la princesse ?

– Rien, hélas ! Altesse... rien absolument !

– Je le pensais bien... Reprends ton siège... Pourquoi si loin ? Reprends donc la place que tu occupais près de ma tante.

Force fut au comte d’obéir, de telle sorte que lui aussi, comme la princesse Jutta, se trouvait placé en face de Lothaire.

– Ainsi donc rien de nouveau... Et pourtant, figure-toi que je ne crois plus à cette mort, moi.

– Comment, Altesse ?... Pourquoi ?

Brorzen et ses complices, tendant leurs nerfs, avaient réussi à ne pas tressaillir, à ne pas changer de visage.

– Pourquoi ? Je n'en sais trop rien... Ou plutôt cet accès de délire me semble invraisemblable. La princesse était un peu nerveuse, mais rien n'autorisait à supposer ce dérangement cérébral. Pehlmann me l'a bien dit. Aussi ai-je l'idée de me diriger sur une autre voie... celle du crime.

– Du crime ?

La princesse Jutta se redressait, en attachant sur son neveu un regard dénotant une vive surprise – tout au moins apparente.

– ... Mais, mon enfant, cela me semble encore plus invraisemblable ! Qui donc oserait s'attaquer à ta femme ?

– Il est évident qu'il faudrait, pour cela, avoir un grand mépris de la vie... ou bien une présomption extraordinaire.

Cette fois, Brorzen ne put tout à fait contenir un tressaillement de crainte. La princesse et Sidonia frissonnèrent, mais gardèrent bonne

contenance.

Lothaire, enfoncé dans son fauteuil, tourmentait négligemment une petite statuette de Sèvres qu'il avait prise sur une table placée près de lui. Il tenait ses paupières un peu baissées. Entre la pourpre ardente des lèvres légèrement entrouvertes, on discernait la blancheur des dents fines. Ainsi, il avait plus que jamais son air de jeune fauve nonchalant, cruel, énigmatique.

– ... Mais enfin, la folie humaine est insondable. Je veux donc m'arrêter à cette hypothèse et rechercher les coupables.

– Rechercher les coupables ? Il faudrait au moins avoir un indice...

La voix de la princesse était légèrement altérée.

– J'en trouverai.

Pendant un moment, Lothaire parut examiner la statuette. Puis il reprit avec un accent de calme qui donnait aux personnes présentes une plus terrible impression de colère :

– Nous autres, princes de Waldenstein,

n'avons pas encore supprimé la torture pour les accusés. Le bourreau saura faire parler ceux que je lui désignerai.

Cette fois, ce fut un frisson glacial, chez les trois complices. La princesse bégaya :

– Mais que dis-tu là ?... Puisque tu ne sais rien... puisque tu n'as aucune idée... pourquoi parles-tu... des accusés ? Il faudrait d'abord découvrir les coupables.

– Je les découvrirai.

Brorzen se sentit blêmir. Mais il répliqua sans que sa voix tremblât :

– Certainement, s'il en existe, la clairvoyance accoutumée de Votre Altesse ne manquera pas de les démasquer.

Le prince posa la statuette sur la table et se leva, d'un souple mouvement. Il s'approcha de Brorzen, lui posa sur l'épaule une main ferme, pencha un peu son visage où les yeux étincelaient entre les cils baissés.

– Dis donc, Carolino, nous nous amuserons bien, à cette petite séance que nous donnera

maître Müller, le tourmenteur ? Toi qui aimes tant voir souffrir et qui m'as appris à y trouver quelque jouissance, tu seras là aux premières places... Voyons, quand nous offrirons-nous ce plaisir ?... Eh ! demain, probablement. Qu'en penses-tu ?...

Les jambes du comte fléchissaient. Par un suprême effort de volonté, il réussit à supporter le regard de Lothaire, à répondre d'une voix à peu près naturelle :

– Mais, Altesse, pensez-vous donc avoir, d'ici à demain, trouvé les coupables ?

– Bah ! j'en trouverai bien toujours que je jugerai susceptibles d'avoir accompli ce coup-là. Et la souffrance les fera bavarder plus qu'ils ne voudraient. Quelque moyen que je doive employer, il faut que, demain, je sois fixé sur le sort de ma femme.

Lothaire fit une courte pause et ajouta :

– Je te dis bonsoir, ma tante, car je dînerai dans mon appartement... Bonne nuit donc, à tous.

Sur ce souhait, prononcé avec une intonation

de terrible ironie, le prince quitta la pièce.

Brorzen s'affaissa sur le siège qu'il avait quitté au moment où Lothaire se levait. Il était maintenant complètement livide.

La princesse Jutta, grelottante de terreur, balbutia :

– Il sait !... Il sait ! Nous sommes perdus !

Quant à Sidonia, elle défaillait à demi.

Brorzen dit d'une voix que la peur étranglait :

– Je ne crois pas qu'il ait la certitude... mais des soupçons... oui... Et il a voulu savoir... Toutefois, nous nous sommes bien tenus...

– Ah ! il est sûr du fait... je sens qu'il est sûr ! Brorzen, il faut fuir !... La torture, demain... Il n'hésitera pas, vous le connaissez... il sera impitoyable...

– Oui, fuir... fuir !

Brorzen se levait. Mais il dut s'agripper avec précipitation au fauteuil. Car cet homme cruel, sans pitié pour autrui, n'était plus que lâcheté devant une souffrance le menaçant

personnellement et défaillait à la seule pensée du sort que lui réservait la fureur du prince Lothaire.

– Mais Lothaire doit se douter... il fera garder toutes les issues ! dit la princesse avec désespoir.

– C’est vrai !... Et si je suis pris, cette tentative sera considérée comme la pire preuve de culpabilité... Pourtant, je ne peux pas attendre que... que...

Son teint était devenu verdâtre. Les mots ne sortaient plus qu’avec peine de sa gorge contractée par l’épouvante.

– Il y a le souterrain, bégaya la princesse. Peut-être Lothaire ne pensera-t-il pas à le faire garder...

– Il pense à tout... je le connais bien... Pourtant il faut que j’essaye... Pour qu’il ait parlé ainsi tout à l’heure, c’est qu’il est bien décidé à... à...

Cette fois, plus aucun son ne sortit des lèvres blêmes. Brorzen s’affala de nouveau, pantelant d’horreur car il venait d’avoir la sinistre vision d’une salle basse, dans la prison de Sarrenau, où il avait parfois assisté à l’interrogatoire de

certain accusés dont il voulait tirer des aveux, des délations surtout. Et il savait à l'avance que, s'il n'avait pas ménagé autrui, lui ne serait pas ménagé non plus.

XVIII

En rentrant dans son appartement, après cette courte et significative entrevue, Lothaire fut informé que le garde général demandait à être reçu par lui. Il donna l'ordre de l'introduire et, dès son entrée, demanda vivement :

– Avez-vous quelque chose à m'apprendre ?

– Altesse, Mathias Heller a trouvé ces cheveux accrochés à une branche d'arbuste...

Le garde général présentait au prince une légère touffe de cheveux soyeux, couleur d'or ardent.

– ... Il nous a semblé que ce devaient être ceux de la princesse...

– Oui... oui... Ils auront été retenus au passage, tandis qu'on l'emportait...

La voix de Lothaire était altérée ; ses doigts se refermaient sur ces quelques cheveux comme sur

un précieux trésor.

– ... Où Heller les a-t-il trouvés ?

– Dans un sentier qui débouche près de la rivière, en face du château des Tristes Dames.

– En face du château des Tristes Dames ?... Est-ce que... ?

Un soudain éclair traversait les yeux du prince.

– ... Il n'a pas remarqué d'autres traces ?

– Non, Altesse. Le sol est très rocailleux, à cet endroit...

– N'importe, il faut que j'aie voir moi-même... Et je visiterai ce logis. Attendez-moi dans le salon voisin, Felder. J'ai donné rendez-vous à cette heure au comte Sareczy, qui doit me faire son rapport sur une surveillance dont je l'ai chargé. Ensuite, nous nous rendrons au vieux château... Avez-vous quelqu'un de vos forestiers sous la main ?

– J'ai Heller, Altesse. Il m'a accompagné jusqu'au palais et attend dehors, au cas où Votre Altesse aurait voulu l'interroger.

– Il nous suivra. On ne sait jamais, avec de pareils misérables, si quelque guet-apens...

Le visage de Lothaire se contractait, une lueur de sauvage fureur passait dans ses prunelles. Hans Felder pensa avec un petit frisson : « Eh bien ! si les coupables sont découverts, je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi de se trouver en leur lieu et place ! »

Quand le garde général se fut retiré, Fragui, le Kalmouk, introduisit le comte Sareczy. Le vieillard semblait très ému et Lothaire s'en aperçut aussitôt.

– Il y a quelque chose, comte ?

– Peut-être un indice, Altesse... Votre Altesse voudrait-elle entendre Fincken ?

– Fincken ? C'est elle qui sait ?... Qu'elle entre !... Vite !

Tandis que Fragui, sur l'ordre de son maître, allait chercher la femme de chambre dans le salon d'attente, le comte Sareczy dit d'un ton de prière :

– Je sollicite pour cette pauvre femme

l'indulgence de Votre Altesse. Le dévouement qu'a su lui inspirer la princesse la pousse à cette démarche qui, pourtant, l'épouvante, car elle ne sait trop comment Votre Altesse va accueillir les révélations qu'elle doit faire...

– Je verrai cela, mon cher comte. En principe, je suis très disposé à juger sans rigueur ceux qui sont dévoués à la princesse Aélylys.

Fincken entra d'un pas hésitant. Son visage blêmi, défait, dénotait les tourments, les angoisses de l'âme. Devant le prince, la femme de chambre se laissa glisser à genoux, les yeux baissés, tout le corps tremblant.

– Eh bien ! qu'as-tu à me dire, Fincken ? Parle vite, car si la princesse est vivante encore, il faut la sauver sans tarder !

– Je dois répéter à Votre Altesse ce que j'ai raconté à la princesse Aélylys avant-hier... pour que Votre Altesse sache que la bonne princesse avait des ennemis...

– Eh ! je m'en doute bien !... Qui, d'après toi ?

– Altesse, j'ai été placée près d'elle par la

princesse Jutta pour... l'espionner, dans toutes ses démarches, dans ses rapports avec Votre Altesse.

– Ah ! vraiment ?

L'accent du prince, qui était resté jusque-là d'une certaine douceur, devenait subitement dur.

– ... Et ce rôle, tu l'as bien rempli ?

– Oh ! non, Altesse !... non ! Surtout quand j'ai mieux connu la princesse, je n'ai pas pu... Mais pour qu'on ne se méfie pas de moi, je racontais des choses insignifiantes... Et j'étais toute dévouée à la princesse Aélylys. Aussi, quoi qu'il doive m'en coûter, j'ai résolu aujourd'hui de raconter à Votre Altesse ce que je sais... au sujet de la princesse Stéphanie.

Lothaire eut un mouvement de surprise mêlée d'irritation.

– Pourquoi prononces-tu ce nom, à propos de la princesse Aélylys ?

– Que Votre Altesse daigne écouter... Les ennemis des deux princesses sont les mêmes...

– Va !... va donc ! dit-il en voyant que la pauvre femme s'interrompait, hésitante,

frissonnant de crainte.

Alors, Fincken, réunissant tout son courage, refit le récit qu'avait entendu Aélyls deux jours auparavant. Elle n'oublia pas de mentionner que la jeune femme connaissait déjà la présence d'une prisonnière au château des Tristes Dames. En tremblant plus fort, elle dit la raison du silence gardé pendant tant d'années, les menaces qui lui avaient été faites, les remords qui la minaient...

Le prince, accoudé à son bureau, écoutait avec une apparente impassibilité. Pas une fois, il n'interrompit la femme de chambre. Quand elle se tut, il tourna vers le comte Sareczy des yeux où s'allumait une soudaine flamme.

– Comte, un garde a trouvé tout à l'heure quelques cheveux de la princesse après un arbuste, dans un sentier débouchant près du vieux château... Que dites-vous de tout cela ?

– Je dis, Altesse, qu'il y a là des indices à ne pas négliger ! Si le comte Brorzen a vraiment commis les crimes affreux dont nous parle cette femme, il est bien permis de craindre qu'il n'ait pas reculé devant un autre...

– Lui, ma tante, Sidonia... Et ils m’avaient fait, comme mon père, complice involontaire de cette chose épouvantable, de cette vengeance contre la malheureuse Stéphanie. Moralement, j’étais déjà certain qu’ils étaient les auteurs de la disparition de ma femme. Maintenant, si les dires de Fincken sont exacts, je le suis beaucoup plus encore.

– Pour ma part, je crois à la sincérité de cette femme, déclara le comte Sareczy. Elle ne perdait rien à se taire, d’ailleurs... tandis qu’elle ne pouvait savoir quel accueil serait fait à de telles accusations.

Lothaire abaissa son regard vers la femme affaissée.

– Qu’a dit la princesse quand tu lui as appris le rôle accepté par toi près d’elle ?

– La princesse a dit qu’elle me pardonnait, bégaya Fincken, et elle m’a remerciée de l’avoir avertie qu’il fallait se méfier...

– Eh bien ! en ce cas, je te pardonne aussi. Relève-toi, va dans le salon d’attente, j’aurai besoin de toi tout à l’heure. En passant, envoie-

moi Fragui.

Comme Fincken se relevait, toute chancelante, le prince demanda :

– Tu as parlé d’un enfant qu’aurait eu ma sœur, dans sa prison. Sais-tu ce qu’il est devenu ?

– Je ne sais pas au juste... mais la princesse croyait... et moi aussi... que c’était Julius...

Lothaire eut un sursaut d’étonnement.

– Julius ?... Le valet ?

– Oui, Altesse... à cause de sa ressemblance avec la princesse Stéphanie et la princesse Kajeda.

– Ah ! murmura Lothaire.

Il congédia du geste la femme de chambre et se leva, pour faire nerveusement quelques pas dans la pièce. Puis il tourna vers le comte Sareczy un visage bouleversé par une violente émotion.

– Je crois, comte, qu’une prompte visite au vieux château s’impose. Le misérable a dû penser que c’était là le meilleur lieu pour échapper à toutes les investigations, car jamais je n’y ai mis

les pieds, jamais personne n'y pénètre, en dehors du gardien. Mon père, trop confiant en sa sœur et en lui, s'était laissé persuader que la malheureuse Stéphanie méritait le traitement infligé dans notre maison aux femmes coupables. Vous avez entendu la version toute contraire que nous donne Fincken. Pour ma part, je ne doute pas qu'elle soit la véritable. Et ceci éclaire la situation actuelle en montrant de quoi est capable cet homme... de quoi est capable la princesse Jutta...

De nouveau, la redoutable lueur qui avait fait frissonner le garde général traversa les yeux noirs.

– ... Pourvu, encore, qu'ils ne me l'aient pas tuée !... Comte, faites dire à l'officier commandant la garde de venir me parler. Il faut que tout soit prêt pour arrêter le coupable dès que je serai assuré de son crime. Et recommandez que l'on resserre la surveillance, car, après ce que je viens de lui faire entendre, il va essayer de fuir. C'est ce que je voulais comme aveu de sa culpabilité. Mais celle-ci se trouvera bien autrement et promptement établie si je retrouve

ma femme là-bas !

Un quart d'heure plus tard, Lothaire sortait de son cabinet en compagnie du garde général. Le comte Sareczy et Fincken devaient venir les rejoindre dans la voiture que le prince avait donné l'ordre d'atteler.

Comme Lothaire descendait les degrés de la terrasse, il aperçut la forme frêle d'un jeune valet qui s'écartait précipitamment, dans une allée voisine.

– Julius ! appela-t-il.

Julius avança avec promptitude. Il blêmissait de crainte et baissait les yeux comme il en avait pris l'habitude pendant ces années de servitude et de souffrance.

– Approche... plus près...

La main de Lothaire se posait sur les fins cheveux châains.

– ... Lève donc les yeux, que je puisse les voir... Tu n'as pas besoin de trembler comme cela, je ne te veux pas de mal... Qui sont tes parents ?

– Je ne les ai jamais connus, Votre Altesse.

– Ah ! Par qui as-tu été élevé ?

– Par un garde forestier. Il disait que mes parents étaient morts, que je n'avais plus personne au monde pour s'occuper de moi.

– Tu es resté chez lui jusqu'au moment où l'on t'a fait entrer dans la domesticité du palais ?

– Oui, Votre Altesse. C'est le comte Brorzen qui...

– Ah ! c'est le comte Brorzen ? Bien... très bien. Viens avec moi, Julius.

Et Lothaire se remit en marche, la main posée sur l'épaule de Julius tout ahuri, mais un peu rassuré, car l'intérêt du prince semblait n'avoir rien que de bienveillant, chose tout à fait inaccoutumée pour le pauvre garçon.

À quelque distance derrière Lothaire et le garde général venait Mathias Heller. Les trois hommes étaient armés. En peu de temps, ils atteignirent le château, sombre et plus sinistre que jamais en ce brumeux après-midi automnal. Lothaire, le pont traversé, frappa rudement à la

porte épaisse. Comme personne n'ouvrait, il frappa plus fort encore et appela :

– Holà ! quelqu'un ! Ouvrez ou je fais enfoncer cette porte !

Derrière le vantail, une voix rauque demanda :

– Qui est là ?

– Le prince régent... Et gare à toi, drôle, qui me fais attendre !

On entendit un bruit de chaîne tombant, de verrous tirés ; puis la porte fut entrouverte, laissant paraître la face bestiale de Markus, le gardien.

– Ouvre tout grand, brute que tu es... Et voilà pour t'ouvrir aussi l'esprit...

Un maître coup de poing frappa en plein visage le colosse qui chancela, s'abattit sur la pierre du vestibule.

– ... Combien y a-t-il de prisonnières ici ?

– Une... dans la tour... bégaya l'homme dont le nez saignait abondamment et qui attachait sur le prince un regard terrifié.

– Ah ! il n’y en a qu’une ?... Tu ne te trompes pas ? Tiens, ceci va peut-être te redonner de la mémoire...

De violents coups de botte tombaient sur le gardien, lui arrachant des cris de douleur.

– Il y a... une jeune dam...

– Où ?

– Dans... une chambre du rez-de-chaussée.

– La clef ?

– Pas de clef... des verrous...

– Heller, garde cet homme, dit le prince en s’adressant au forestier demeuré en arrière. Et s’il essaye de s’enfuir, tue-le, ce ne serait que devancer le sort qui l’attend... Toi, Julius, reste là. Venez, Felder.

Ils s’engagèrent dans le couloir sombre qui partageait en deux la maison. Lothaire appela :

– Aélyls !

Derrière l’une des portes, une voix répondit :

– Ici !... Je suis ici !

Lothaire se précipita sur les verrous, les tira, ouvrit le battant et s'élança dans la pièce. Il reçut dans ses bras Aélyls qui s'y jetait éperdument. Sans un mot, ils échangèrent un long baiser qui, pour eux, valait toutes les explications du monde, en cette minute d'émotion enivrante.

– Viens vite hors d'ici, ma bien-aimée, murmura enfin Lothaire. Quels moments tu as dû passer, pauvre petite fée !

– Oh ! n'en parlons plus, puisque je suis sauvée... puisque tu es là, mon Lothaire !

– Ton Lothaire !... Répète-le... répète-le !... Car, alors...

– Oui, mon Lothaire, que j'ai toujours aimé, tout en détestant beaucoup de ses actes, tout en souffrant...

– Tu m'aimes... pas seulement par charité ?

Avec une grâce tendre, Aélyls appuya son visage contre la joue de Lothaire.

– Non, cher orgueilleux, pas seulement par charité. Mais tu essayeras d'être bon, n'est-ce pas ?

Lothaire sourit amoureusement au beau regard inquiet qui se levait sur lui.

– Oui, je serai bon pour tous ceux qui auront tes sympathies. Ce que tu voudras pour eux, je le ferai...

– Alors, tu vas vite aller délivrer la pauvre Stéphanie, qui est innocente...

– Oui, je sais. Fincken m’a tout dit. Une voiture va venir et t’emmènera au palais. Pendant ce temps, je monterai près de la malheureuse victime de ma tante et de Brorzen... Je ne te demande même pas qui est l’auteur de ton enlèvement. Là, encore, tous deux ont été complices, naturellement.

– Brorzen !

Un frisson secouait les épaules de la jeune femme, qui se serra plus fort contre Lothaire.

– ... Cet homme !... si tu savais. Il a osé me dire... Oh ! Lothaire, tu m’as sauvée de quelque chose de pire que la mort !

Le regard de Lothaire étincela pendant quelques secondes, de cette sauvage lueur qui le

faisait ressembler à celui d'un fauve furieux. En même temps, des lèvres passionnées s'appuyaient sur les cheveux d'Aélylys.

– Oublie ces affreux moments, mon Aélylys. Oui, je te les ferai oublier !... Maintenant, attends la voiture, qui ne peut tarder. Moi, je vais à la tour...

– J'irai avec toi ! Je voudrais voir tout de suite cette malheureuse Stéphanie à qui j'ai tant pensé, pendant ces deux jours de captivité.

– Mais cela va te donner encore de l'émotion. Puis il fait froid, hors de cette chambre, et tu n'es pas couverte.

– C'est vrai... J'aurais pourtant bien voulu... Ce serait de l'émotion bienfaisante, cela !

– En ce cas, prends mon manteau...

Et, sans écouter les protestations de la jeune femme, Lothaire l'enveloppa dans son large manteau militaire. Au passage, le prince adressa un petit signe amical au garde général qui s'était discrètement retiré à quelque distance dans le couloir.

– La princesse est retrouvée, Felder. Dès que la voiture sera là, vous enverrez Heller nous prévenir au second étage de la tour.

Lothaire et Aélyls gagnèrent l'autre extrémité du couloir. Là se trouvait une porte épaisse, cloutée de fer, qui n'était pas fermée à clef. C'était l'entrée de la tour.

– Lothaire, est-ce que Fincken t'a parlé de l'enfant qu'a eu ta pauvre sœur ? demanda Aélyls.

– Oui... et elle m'a fait part de ton idée au sujet de Julius. Ce n'est pas impossible. Tout à l'heure, je l'ai examiné ; certainement, il existe chez lui un air de famille.

– Ah ! tu le trouves aussi ? Figure-toi que c'est lui qui m'a appris l'existence de cette prisonnière ! Il l'a aperçue un jour, derrière les grilles de sa fenêtre... Et depuis, je me demandais comment faire pour lui venir en aide. Je n'osais t'en parler, ne sachant si tu voudrais croire aux dires de Fincken...

– Tu n'as pas pensé, au moins, que je pouvais être le complice conscient de cette ignominie ?

– Non, non !... Cela, non ! Mais de telles accusations portées contre ta tante, contre un homme qui était de tes familiers...

– Ah ! je les connaissais déjà tous deux !... pas encore assez, pourtant ! Du moment où les révélations de Fincken m'auraient été présentées par toi, je ne les aurais pas rejetées de prime abord, car je sais que tu es une petite tête prudente et sage, une âme trop haute pour accueillir sans motif la moindre accusation visant tes pires ennemis... Tu vois l'estime que j'ai pour toi, mon Aélylys ?

Ils commençaient de gravir les marches de la tour, noires et disjointes. Lothaire, à ces derniers mots, pressa contre lui la jeune femme, puis l'enleva dans ses bras en disant :

– Je t'emporte jusque là-haut, car cela te fatiguerait de monter cet affreux escalier raide.

– Lothaire !... je ne veux pas ! Je ne suis pas si affaiblie...

– Tu sais bien qu'on ne me dit jamais : « Je ne veux pas. » Il faudra m'obéir maintenant de bon

cœur, ma chère indépendante. Le feras-tu ?

– Tant que tu m’aimeras, oui.

– Alors, ce sera toute ma vie, petite Aélyls chérie.

En dépit de son fardeau qui ne semblait guère lui peser, Lothaire montait allègrement les difficiles degrés. Au second étage, il mit la jeune femme à terre, puis tira lentement les énormes verrous de la porte massive. Aélyls, dont le cœur battait très fort, remarqua que son mari semblait très ému au moment de voir cette sœur qui endurait depuis tant d’années ce supplice de la réclusion, approuvé par lui-même.

La porte ouverte laissa apparaître une pièce assez vaste, au sol garni de carrelage en partie brisé. Une petite table, une chaise de paille, un lit étroit... et sur ce lit une femme aux cheveux grisonnants vêtue d’une robe noire rapiécée. Elle se tenait le visage contre le mur et ne se retourna pas au bruit de la porte qui s’ouvrait.

Aélyls songea avec terreur : « Serait-elle morte ? »

Lothaire s’avança en appelant doucement :

– Stéphanie !

Elle eut un sursaut, tourna la tête, montrant un pâle visage ravagé aux yeux enfoncés, trop grands pour cette figure souffrante. Ils témoignaient à cet instant d’une stupéfaction qui semblait aussi couper la parole à la malheureuse femme.

– ... Stéphanie, ma pauvre sœur, je viens te délivrer.

Lothaire s’approchait, se penchait pour prendre une des mains à la peau jaunie, aux os saillants.

– Mon frère ! bégaya Stéphanie. Lothaire !

– Oui, ton frère, qui regrette tant de s’être, comme notre père, laissé tromper par la princesse Jutta et cet odieux Brorzen.

– Brorzen !... le monstre !

Elle se soulevait, serrait entre ses mains, convulsivement, celles de Lothaire.

– Est-ce que tu sais la vérité ? Est-ce que tu

sais que je ne suis pas coupable ?

– Je sais que tu as été unie légitimement au comte Tereski, je sais qu'on t'a enlevé ton fils, aussitôt né...

– Mon fils ! Mon petit Jozsef ! Où est-il ? Le monstre me racontait qu'il l'avait fait élever durement, par un garde forestier, puis qu'il l'avait placé comme domestique au palais et que tu le frappais sans pitié...

– Alors, ce serait donc bien celui que je pense ?... un jeune garçon que l'on nomme Julius. Il t'a vue, un jour, du haut de la falaise...

– Moi aussi, je l'ai vu !... Et bien que ma vue soit fatiguée, après avoir tant pleuré, j'ai distingué assez sa physionomie pour penser : « Ah ! peut-être celui-là est-il mon enfant ! »

– Je ne doute guère qu'il le soit, en effet. Tu le verras bientôt, chère Stéphanie.

– Mon petit Jozsef ! depuis tant, tant d'années que je meurs lentement ici !... que je désespère de jamais revoir mon enfant !

– Ne t'agite pas, ma pauvre amie ! Nous

partirons dès que la voiture sera là. Je ne voudrais pas te laisser en ce lieu une minute de plus qu'il n'est nécessaire. Mais, avant, il faut que je te présente ma femme, ma très chère Aélyls. Sans elle, je ne connaîtrais pas encore l'épouvantable injustice dont tu es la victime.

Aélyls était demeurée près du seuil. Elle s'avança et embrassa avec une tendresse émue la pauvre prisonnière.

– Chère sœur, j'aiderai Lothaire à réparer ! Tous les soins, toute l'affection dont vous avez tant besoin, vous les trouverez près de nous...

Elle s'interrompit, car Stéphanie perdait connaissance.

– La malheureuse doit être bien affaiblie ! dit Aélyls dont les yeux étaient pleins de larmes. Je vais tâcher de la faire revenir à elle...

– La voiture va amener Fincken, qui aura le nécessaire. Car je craignais de te trouver malade, après de telles secousses, et je lui avais donné des instructions pour qu'elle apporte des cordiaux... Tiens, j'entends qu'on monte. C'est Heller, sans

doute...

– Le bon Mathias Heller, de Croix-Givre ?

– Lui-même, qui a découvert un précieux indice pour me mettre sur ta trace. Aussi ai-je maintenant une double dette à lui payer, n'est-ce pas, chère fée ?

Un brillant regard de bonheur lui répondit. À ce moment apparaissait Heller, annonçant que la voiture était là. Aélyls lui adressa un affectueux sourire. Puis, sur l'ordre du prince, le forestier prit entre ses bras robustes la pauvre Stéphanie, dont le corps épuisé ne pesait guère. Lothaire et sa femme le précédèrent hors de la tour. Dans le vestibule, attendaient le comte Sarczy, le garde général, Julius et la femme de chambre. Celle-ci à la vue de la femme inanimée que portait Heller, recula en blêmissant d'angoisse.

– Non, non, elle n'est pas morte ! dit Aélyls qui avait vu son mouvement et surpris sa pensée. Nous la soignerons et nous la sauverons, Fincken.

– Monte dans la voiture et installes-y la princesse le mieux possible, ajouta Lothaire.

Puis, tu verras à la faire revenir à elle. Mets ce manteau que Fincken a apporté pour toi, Aélyls, et viens que je te mette en voiture, car ce logis est terriblement humide et froid.

– Oui, mon ami... Laisse-moi donner la main à notre bon comte Sareczy qui t’a aidé de tout son pouvoir, j’en suis sûre.

– Et tu ne te trompes pas. Aussi ma reconnaissance lui est-elle à jamais acquise.

– J’ai été si heureux d’être un peu utile à Votre Altesse ! dit le vieillard dont l’émotion enrrouait la voix.

Julius, à l’écart, suivait d’un regard effaré le corps inerte qu’emportait Heller. Puis il reporta ce regard sur Aélyls, qui à ce moment disait :

– Julius, venez donc !

Il s’approcha timidement. Une jolie petite main se tendit vers lui, une voix douce dit affectueusement :

– Je crois que vos malheurs sont finis, cher enfant. Nous aurons, je l’espère, une bonne nouvelle à vous apprendre bientôt.

– Brorzen avouera dès ce soir, dit le prince dont le regard venait d’être traversé d’une rapide et terrible lueur. Allons, monte vite, Aélyls. Il te faut du calme, du repos le plus tôt possible.

En pressant contre lui le bras qui était passé sous le sien, il ajouta à mi-voix :

– Et du bonheur, de l’amour, n’est-ce pas, ma rose sauvage ?

XIX

Trois jours plus tard, le comte Brorzen fut pendu sur la principale place de Sarrenau, devant une foule accourue de tous les alentours pour voir l'ignominieuse fin de l'homme qui s'était fait haïr, depuis tant d'années. Il avait avoué tous ses crimes et déclaré que Julius était bien le fils de la princesse Stéphanie et du comte Tereski. Lâche devant les souffrances de la mort, il apparut comme une loque humaine quand le bourreau le conduisit au gibet.

La veille, la princesse Jutta, à qui son neveu avait refusé toute entrevue avec lui, avait été conduite au château des Tristes Dames. Le prince la condamnait à être enfermée pour le reste de ses jours dans la chambre où avait languï si longtemps l'innocente Stéphanie. Quant à Sidonia, après quelques années de réclusion dans la prison de Sarrenau, elle devait être bannie de la principauté où les biens de son père étaient

confisqués. Il lui restait d'ailleurs les propriétés importantes que le comte Brorzen possédait en Allemagne. Mais le plus cruel châtement, pour elle, était le triomphe de la jeune princesse haïe jusqu'au crime et la pensée qu'elle n'était qu'un objet de mépris et d'horreur pour l'homme adoré par elle comme une divinité. M^{me} de Sucy se voyait condamnée à une détention de cinq ans, pour complicité, et le gardien Markus, reconnu pour un criminel gracié autrefois par l'intermédiaire du comte Brorzen qui voulait en faire sa créature, se balançait, lui aussi, au gibet où venait de mourir son protecteur.

Après avoir ainsi décidé du sort des coupables, Lothaire, sous prétexte que la santé de sa femme demandait un changement de lieu, l'emmena pour une quinzaine de jours à son petit château de Resberg. Là, en pleine forêt, ils vécurent leur lune de miel. Les sangliers, toujours nombreux aux alentours, n'eurent cette fois guère à redouter du grand chasseur qu'était à l'ordinaire le prince Lothaire. La belle princesse aux cheveux d'or occupait toute l'attention, charmait toutes les heures de son très amoureux époux.

Tous les deux jours arrivait un courrier de Sôhnthal, apportant des nouvelles de la princesse Stéphanie. La pauvre femme semblait en voie de reprendre quelques forces. Son fils ne la quittait pas et tous deux jouissaient d'un bonheur encore craintif, comme s'ils eussent redouté que le malheur, si longtemps leur compagnon, vînt à nouveau s'abattre sur eux.

Lothaire s'occupait de nommer un précepteur pour son neveu. Car Brorzen, par un raffinement de méchanceté, n'avait même pas fait donner la plus élémentaire instruction à l'enfant dont il se faisait un instrument pour torturer davantage la mère, en lui montrant son fils ignorant, maltraité, souffrant dans sa santé comme dans son âme.

Quand le prince et sa femme, au lendemain de leur retour à Sôhnthal, passèrent en voiture dans les rues de Sarrenau pour gagner la Résidence, une enthousiaste ovation les salua au passage. Le prince Lothaire avait délivré son peuple de l'odieux Brorzen et, près de lui, on voyait cette radieuse jeune femme dont il était fou, disait-on, cette jeune princesse Aélyls qui n'était que

charme, bonté, délicate charité. Les pauvres gens se réjouissaient à l'idée qu'ils auraient désormais une bienfaitrice, une avocate près de celui qui n'avait été jusqu'ici qu'un maître implacable. Car on se répétait cette parole prononcée par le prince régent, devant un groupe de personnalités officielles admises à lui exprimer la joie de tous ses sujets pour le salut de la princesse et la ruine des criminels desseins de Brorzen :

« Nous en rendons grâce à Dieu, qui nous a permis de délivrer notre épouse bien-aimée, à laquelle nous sommes heureux de donner tout pouvoir pour obtenir de nous grâces et privilèges, quels qu'ils soient. »

Ceux qui avaient aidé Lothaire à retrouver sa femme s'étaient vus récompensés de façon magnifique. Mais les Heller bénéficiaient tout particulièrement de cette générosité, qui était en même temps une réparation pour le passé. Tous trois allaient partir pour Vienne, où Johann, aux frais du prince, serait soigné par les meilleurs médecins. Pendant ce temps, une confortable maison serait édiflée pour eux à la lisière de la

forêt de Croix-Givre. Le prince la leur donnait en toute propriété, meublée, avec un assez vaste terrain avoisinant et des rentes suffisantes pour qu'ils pussent vivre dans l'aisance. Telles étaient les dispositions présentées à l'approbation d'Aélyls, qui avait déclaré joyeusement :

– Tu combles tous les vœux que je faisais pour ces bons Heller, mon Lothaire chéri !

*

Au printemps suivant, Lothaire et Aélyls firent un séjour de quelques semaines à Vienne, où la jeune princesse fut présentée à la cour impériale. Puis, ils gagnèrent Paris, y demeurèrent un mois et prirent le chemin du Jura. Ils allèrent d'abord rendre visite à la Combe-des-Bois, Lothaire voulant connaître la maison où avait été élevée celle qu'il appelait avec la plus passionnée tendresse : « Ma précieuse fée. » Les portes de l'abbaye s'ouvrirent pour lui, héritier des privilèges dont jouissaient ses ancêtres, les Croix-

Givre, fondateurs de ce couvent. Avec Aélyls, il parcourut les cloîtres, les salles aux voûtes hautes, les jardins ombreux qui n'étaient qu'un prolongement de la forêt. Connaissant par sa femme les difficultés pécuniaires de la communauté, il assura à celle-ci un revenu qui devait la mettre à l'abri du besoin. Et tous deux quittèrent la Combe-des-Bois accompagnés par les bénédictions des religieuses, par l'admiration des élèves, éblouies du sort échu à cette charmante Aélyls de Croix-Givre qui, un an auparavant, à cette même époque, se trouvait encore parmi elles.

– Ces pauvres petites vont bien longtemps rêver à mon Prince Charmant ! dit en souriant Aélyls, tandis que la berline de voyage les emportait vers Croix-Givre.

– Un Prince Charmant qui ne l'a pas toujours été pour toi, hélas ! petite belle aux cheveux d'or ! répondit-il en baisant avec une fougueuse tendresse le délicat visage rosé qui se penchait vers lui.

– Mais, moi, j'étais quelquefois assez

désagréable...

– Veux-tu bien te taire ! Désagréable, toi ?... Mais je ne t'aurais pas voulue autrement ! Tu avais raison de ne pas céder à l'homme que j'étais alors. De toute façon, je t'avais offensée, les premiers pas devaient venir de moi. Heureusement, l'amour a fini par avoir raison de l'orgueil. C'est un résultat dont tu peux être fière, mon Aély, car l'orgueil du prince Lothaire de Waldenstein n'était pas peu de chose, je te l'affirme !

À Croix-Givre, la princesse Stéphanie et son fils attendaient Lothaire et Aély. Ils s'y trouvaient depuis plus d'un mois, et tous deux éprouvaient le plus grand bien de ce changement d'air. Stéphanie, dont la santé ne devait jamais se remettre complètement des souffrances de sa longue détention, était cependant moins faible et pouvait faire quelques courtes promenades dans les jardins. Jozsef, lui, avait grandi, devenait moins frêle, perdait son teint pâle. Il ne tenait plus les yeux baissés, mais restait encore timide, contraint, un peu tremblant, en présence de

Lothaire, surtout quand Aélyls ne se trouvait pas là.

– Il ne peut pas s’habituer à voir en toi son oncle, disait Stéphanie avec un sourire mélancolique. Pourtant, tu es bien bon pour lui, mon cher Lothaire...

– Mais je ne l’ai pas toujours été, loin de là ! Il lui faut le temps d’oublier, à cet enfant. Heureusement, il a sa mère et sa tante pour l’apprivoiser peu à peu.

Les deux belles-sœurs se témoignaient la plus profonde affection. Aélyls entourait Stéphanie d’une discrète sollicitude, prévenait ses désirs, indiquait discrètement à Lothaire ce qui pouvait donner quelque joie à la pauvre femme. Au reste, elle avait la joie de constater qu’il montrait à l’égard de sa sœur une grande bonté, un vif désir de réparer sa cruelle erreur. Elle savait d’ailleurs maintenant qu’elle n’était pas irrémédiablement endurcie, cette âme si chère. Avec du tact, avec beaucoup de tendresse et d’énergique sincérité, la jeune femme passionnément aimée la transformerait, la rendrait telle qu’elle eût

toujours été sans ses odieux éducateurs. Déjà, les despotiques fantaisies habituelles du prince Lothaire cédaient à un regard de reproche ; déjà, il n'était plus tout à fait le maître dur, sans pitié, qui se complaisait à voir trembler devant lui des êtres servilement courbés. Valérien de Seldorf avait été renvoyé en Prusse, emportant l'or gagné à son métier de plat valet. Désormais, à la cour de Waldenstein, on savait que la faveur ne se gagnait pas à force de bassesses et que l'hypocrisie ne servait à rien près de la jeune princesse, qui avait un talent particulier pour la dépister.

Un soir – quelques jours après l'arrivée des deux époux à Croix-Givre – Lothaire dit à sa femme :

– Voici le clair de lune. Te souviens-tu de ce que je t'ai promis autrefois ?

– De me conduire à l'étang des Sept Fées pour voir la bonne fée errer en pleurant autour du lac ?

– Oui. Je veux t'y mener ce soir, ma dame verte.

Aélys, accompagnée par son mari, venait de chanter la *Violette*, de Mozart. Tous deux sortaient du salon sur la terrasse, où Stéphanie écoutait une lecture faite par sa dame d'honneur. Assis près de sa mère, sur un tabouret, Jozsef appuyait sa tête fine contre ses genoux.

– Nous allons faire un tour dans la forêt, chère Stéphanie, dit Lothaire en se tournant vers sa sœur.

– Dans la forêt ? À cette heure ? Tu ne crains pas...

– Craindre quoi ? D'ailleurs, nous avons nos gardes du corps.

Il montrait les chiens turcomans couchés non loin de là.

– Allons, Ahmed, Zorah ! En promenade, mes amis ! dit gaiement Aélys.

Elle embrassa Stéphanie en lui souhaitant le bonsoir, « car, déclara-t-elle en riant, les enchantements des Sept Fées allaient peut-être les retenir fort tard ».

Stéphanie eut un sourire de tendre ironie, en

songeant : « Oh ! ce ne sont pas les sept fées qui la retiendront, ma belle petite princesse ! »

La mère et le fils suivirent des yeux le couple qui s'éloignait. La robe d'Aélys, en soie d'un vert pâle, bruissait doucement sur le marbre de la terrasse. Jozsef murmura :

– Elle a l'air d'être très heureuse, ma tante Aélys.

– Oui, mon enfant, grâce au ciel, elle est appréciée comme elle le mérite, cette admirable Aélys !

– Et comme elle était belle, ce soir ! dit le jeune garçon avec admiration.

De fait, jamais le teint d'Aélys n'apparaissait d'une plus délicate blancheur et ses cheveux d'un or plus ardent que lorsqu'elle était vêtue de cette nuance verte qui avait eu aussi les préférences de sa mère. Sa beauté devenait alors littéralement éblouissante. Une voix ardente, ce soir, le murmurait une fois de plus à son oreille, tandis qu'elle traversait les jardins au bras de Lothaire.

En passant près d'une rangée d'ifs, elle eut un

tressaillement que perçut aussitôt le prince.

– Qu'est-ce, ma chérie ?

Elle ne répondit pas ; mais en voyant le visage frémissant, les yeux profonds qui se levaient sur lui, il comprit... Cinq ans auparavant, par un soir de lune semblable, il y avait derrière un de ces ifs une petite fille au cœur bondissant de douleur et de colère qui regardait le prince Lothaire et la belle comtesse Brorzen.

D'un geste passionné, il attira contre lui la jeune femme.

– Pardonne-moi, mon cher amour... mon seul amour ! Ah ! que je me hais d'avoir joué pareille comédie avec cette misérable femme ! Tu ne pouvais savoir, toi, ce que déjà tu étais pour ton fiancé... de quelle douceur était pour lui la tendresse que commençait de montrer ce petit cœur farouche.

Il baisa les boucles soyeuses, le front qui tremblait sous sa bouche ardente. Une voix frémissante dit tout bas :

– Tu sais bien que je t'ai pardonné... Tu sais

bien que je t'aime, moi aussi.

Ils continuèrent de marcher vers la forêt. Dans la lueur argentée, dans la fraîcheur où passaient des parfums de roses et les senteurs des bois tout proches, ils avançaient en silence, les bras enlacés, le cœur enivré de leur amour. Ils passèrent dans les sentiers où autrefois avaient couru, bondi comme des faons, Aélyls de Croix-Givre et son fiancé. Tandis que Lothaire le rappelait en souriant à sa femme, elle secoua vivement ses boucles, par un mouvement très familier à la petite Aélyls d'autrefois, dans ses moments d'espièglerie.

– Je le ferais bien encore, si ton Altesse Sérénissime n'en était pas offusquée !

– Mon Altesse Sérénissime le sera si peu qu'elle va te donner l'exemple.

Et ce fut, dans les sentiers, la course bondissante de ces jeunes êtres agiles et souples à l'envi. Ils atteignirent ainsi le plateau qui dominait le lac des Sept Fées. Lothaire s'assit sur une roche et reçut dans ses bras Aélyls, qui s'y laissait tomber, un peu haletante.

– Folle petite dame verte ! Ah ! tu es bien toujours mon Aélyls d'autrefois !

Aélyls rit doucement, en appuyant son visage contre l'épaule de Lothaire.

– Est-ce un compliment ?

– Tu le sais bien, malicieuse fée ! Qu'il est délicieux de t'entendre rire, ma bien-aimée ! Si longtemps, à Sôhnthal, je m'en suis follement privé en te faisant souffrir !

– Je t'en prie, ne parlons plus de cela ! Je n'y pense plus, j'ai tout oublié.

Elle soulevait un peu sa tête, en regardant Lothaire avec une chaude tendresse. Il appuya ses lèvres sur les yeux brillants comme des escarboucles, dans l'ombre des cils bruns, ces yeux incomparables qui dévoilaient toute l'âme loyale et délicate, tout le cœur ardent et très amoureux de la princesse Aélyls.

– Tu me préviendras quand la pauvre fée se montrera près du lac ? dit malicieusement la jeune femme.

– Il n'y a pas d'autre fée que toi... ma fée, ma

vie, ma précieuse Aélylys !

Au-dessus des forêts, la lune répandait sa clarté pâle, sous laquelle les eaux du lac prenaient des tons d'argent fluide. Le grand silence nocturne s'étendait autour de Lothaire et d'Aélylys, qui ne parlaient plus, car ils écoutaient les voix intérieures chantant leur amour rendu plus fort, plus profond, par les épreuves traversées.

FIN

Cet ouvrage est le 224^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.